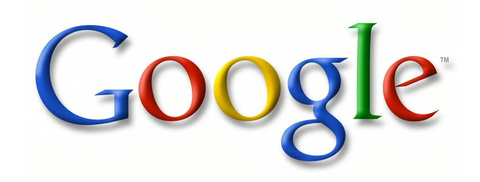
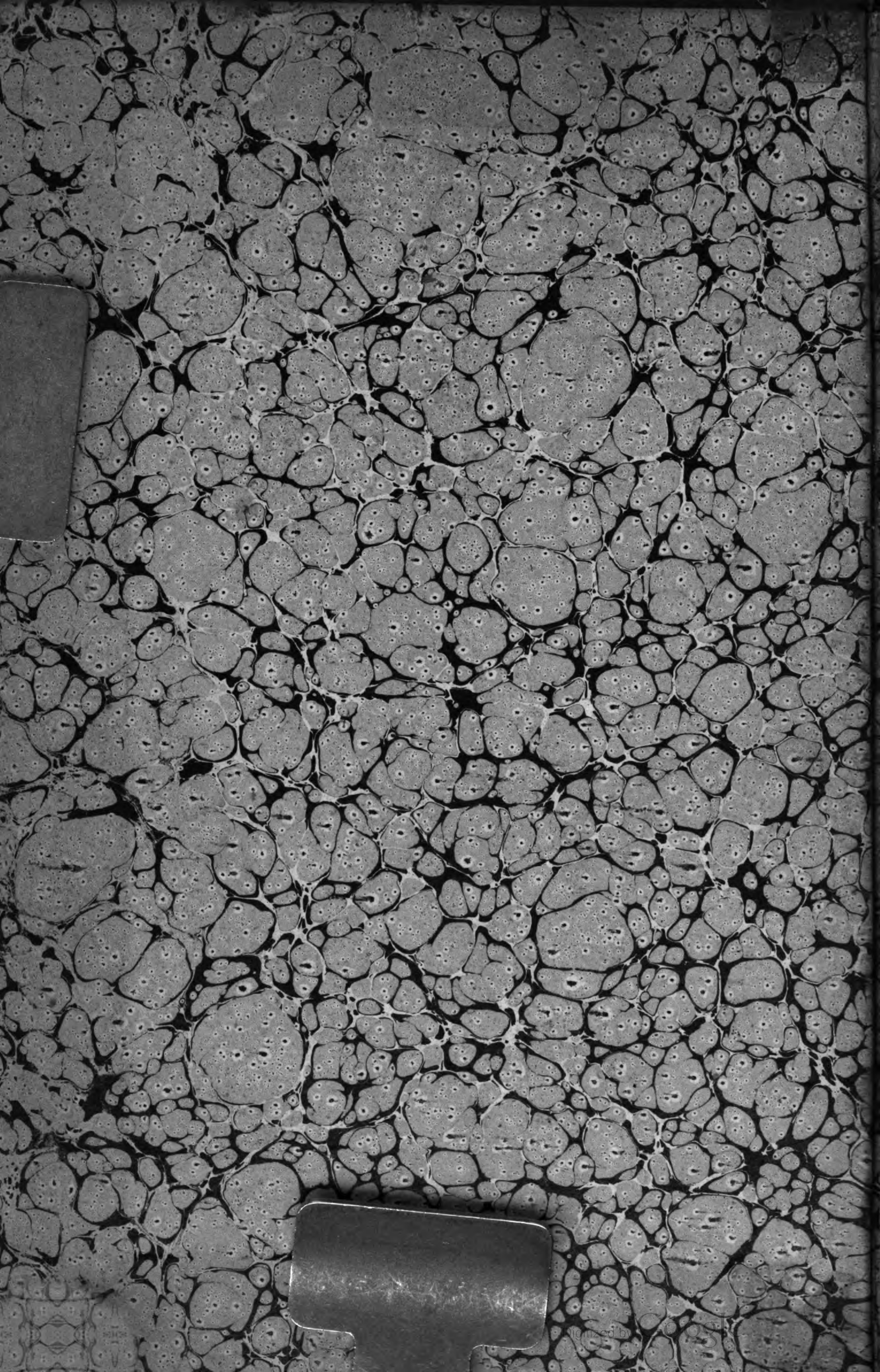



109
Google





DANTE ALIGHIERI.

L'ENFER.

DANTE ALIGHIERI.

L'ENFER,

Poëme

TRADUIT EN VERS

PAR J. A. MONGIS.

PARIS.

GUSTAVE BARBA, RUE MAZARINE, 34.
FURNE, QUAI DES AUGUSTINS, 39.

1836.

A L'ILLUSTRE ALPHONSE DE LAMARTINE,

HOMMAGE

d'admiration & de reconnaissance.

AVERTISSEMENT.



« Dante est intraduisible. » Telle est, après bien des traductions de Dante, l'opinion des hommes les plus versés dans l'étude de ce poète.

En appelant de cet arrêt, je n'affecte ni une fausse modestie ni une folle présomption. Je crains et j'espère. Je crains, car je connais le danger. J'espère, car je publie. Je publie, parce que j'ai été encouragé à le faire par deux grands maîtres en poésie et en littérature italienne.

Peu importent, après cela, le temps que j'ai pâli sur ce travail, les autres sources où j'ai puisé du courage et des secours; peu importent les incroyables difficultés qu'il m'a fallu combattre. Le juge demandera seulement si je les ai vaincues.

Je me suis abstenu de louer ou de critiquer ceux qui m'ont précédé. J'ai mis à profit les succès des

uns, les fautes des autres, les efforts de tous. Mais pourquoi taire ici ce que tout le monde devine? Je n'aurais rien fait après eux, si je n'avais cru mieux faire.

Ils m'ont aidé : j'aurai peut-être à mon tour le mérite d'aider un plus heureux que moi.

Mes notes sont avares de justifications et de commentaires. Les commentaires appartiennent au goût et à l'érudition du lecteur. La justification d'un vers est dans le vers même, ou elle n'est nulle part.

L'obscurité de mon nom rend cependant une explication nécessaire.

A ceux qui ne savent pas l'italien, quand une de mes phrases paraîtra heurter l'harmonie du chant français, je dirai : « Demandez aux savans » qui comprennent mon modèle, si je n'ai pas été » lié par ma fidélité. » — A ceux-ci, quand ils me reprocheront de ne l'avoir pas serré d'assez près, je demanderai si notre langue pouvait faire davantage sans se manquer à elle-même.

Telle a donc été ma première règle : La tournure du vers ou l'expression appartiennent-elles à Dante seul? — Les reproduire, âcres, bizarres, obscènes même, quelles qu'elles soient; car c'est Dante qu'il nous faut : mais le mot ou la locution relèvent-ils du génie de la langue italienne? — Les plier au au génie de la langue française : car ce sont des vers français que je donne à lire. Et ce n'est pas

un mince écolier qui a dit dans le temple du goût :

« Sur le ton des Français il faut chanter en France. »

Dante doit nous sembler étrange, quand il semble tel à ses compatriotes : le faire étrange en France, quand il n'est que sublime en Italie, ce n'est plus le traduire fidèlement, c'est le défigurer.

Du reste, l'époque où nous vivons m'a paru favoriser une tentative si hardie.

Réaction vers les idées religieuses ; retour passionné vers les habitudes du moyen-âge ; besoin instinctif d'étudier les grandes commotions politiques des autres peuples. Tels sont certainement les caractères du 19e siècle : Dante a de quoi satisfaire à toutes ces appétences.

Voilà pour le genre.

Voici pour le style :

La Poésie, qui marche toujours avec l'histoire des peuples quand elle ne leur en tient pas lieu, s'est associée au mouvement politique des esprits. Alors que tout est dans la bourgeoisie, et la bourgeoisie dans tout, elle aussi s'est faite tiers-état : elle a rappelé plus de 10,000 mots et autant de locutions exilés autrefois par des lois trop sévères. Racine lui avait fait une garde d'élite : Lamartine, Victor Hugo, lui ont donné une armée : et elle peut tenter aujourd'hui des conquêtes dont la pensée seule eût fait frissonner l'abbé Delille. Notre langue rajeunie n'est donc pas si loin qu'on

le suppose de la jeune langue du poète Florentin. Il n'a plus guères de précipices que nous ne puissions franchir, de hardiesses que nous n'osions tenter. Nous sommes aussi libres de Port-Royal, tout en le respectant, que Dante d'Aristote qu'il respectait. — Nous aussi, nous faisons pleurer la tragédie sans cothurne et non pas sans dignité : à nous donc d'essayer, après Dante, une comédie avec les tortures de l'enfer, sans que la terreur et la pitié y perdent rien !

L'écueil pour nous n'est plus dans l'esclavage des règles, mais dans l'abus de la liberté : le goût, plus difficile à définir que le génie, est peut-être aussi plus rare : moi, pour rester fidèle à l'un sans déserter le culte de l'autre, je n'ai eu qu'à suivre mes deux guides.

Car le premier s'appèle Lamartine, celui-là que le postérité appellera LE POÈTE : le second, c'est le savant Fauriel, le seul peut-être, parmi les interprètes du Sphinx de Florence, qui ait trouvé le mot de sa magnifique énigme.

Avoir traduit—Dante—en vers—sous ce double patronage de science et de poésie, ce n'est point assez encore pour le succès de la traduction, mais c'est trop déjà pour la récompense du tradacteur.

VIE DE DANTE ALIGHIERI.

VIE DE DANTE ALIGHIERI *.



La vie de Dante appartient à l'histoire, comme ses œuvres à l'immortalité. Il fut grand citoyen et grand poète : on peut même soutenir qu'il fut l'un par l'autre; c'est l'indignation de l'homme politique qui a fait les vers de la divine comédie; et peut-être Dante ne serait-il aujourd'hui connu que par quelques pâles compositions, si son génie ne se fût vigoureusement trempé au foyer des discordes civiles.

Nous ne saurions donc séparer l'histoire du poète de celle du temps où il a écrit : tout se lie dans ce double drame. Le XIV[e] siècle, dernier fils de la barbarie, enfantait le siècle de Léon X, alors que Dante, rallumant le flambeau des lettres antiques, le faisait briller le premier sur le chaos du moyen-âge.

Philippe-Auguste régnait sur la France, Frédéric II était

* Je me suis attaché ici à reproduire surtout les événemens et les noms propres que l'on retrouve dans le poëme de l'Enfer. J'ai voulu que la vie de Dante servît à l'intelligence de son œuvre. Aussi, dans mes notes, renverrai-je souvent à ce morceau, qui se justifiera ainsi par l'autorité du poète lui-même.

empereur, et Innocent III tenait les clés du Saint-Siége, quand éclata dans les murs de Florence cette querelle des Guelphes et des Gibelins, qui devait ensanglanter l'Italie et mettre en émoi les plus hautes Puissances de l'Europe. Un gentilhomme, nommé Buondelmonte, avait promis d'épouser une fille du sang des Amedei; puis, manquant à sa parole, il avait donné son nom à une Donati. La famille outragée se réunit, et l'on délibérait depuis longtemps sur les moyens de se venger, quand le jeune Mosca degli Uberti s'écria brusquement : « *Cosa fatta capo ha !....* » Il est compris. On se sépare, et peu de temps après, Buondelmonte périt assassiné sur une place publique de la ville. Ses amis, ses parens ne tardèrent pas à user de représailles. La terrible *Vendetta* se propagea comme un violent incendie, et bientôt non seulement Florence, mais toute la Toscane fut divisée en deux camps. On ne vit plus que des Guelphes et des Gibelins : ceux-là pour Buondelmonte, ceux-ci pour les Amedei.

Les coups cependant semblaient s'affaiblir par la perte du sang, quand Frédéric II, cherchant à se ménager des partisans contre le Pape, se déclara tout à coup pour les Gibelins, alors exilés de leur patrie, et rendit ainsi plus acharnées les luttes des deux factions. Les Guelphes, chassés à leur tour, obtinrent l'appui du Saint-Siége, par cela même qu'ils étaient ennemis de Frédéric. Frédéric fut excommunié, et le sang italien inonda l'Italie.

En 1250, Mainfroy, fils naturel de Frédéric, étouffe son père entre deux matelas, empoisonne son frère Conrad, et par ce double crime arrive à gouverner l'empire et la Sicile. Au bruit de ces attentats, soit que les Gibelins croient voir la main de Dieu appesantie sur leurs protecteurs, soit qu'ils jugent l'occasion favorable pour secouer le joug de l'étranger, toujours est-il que les Guelphes sont rappelés à

Florence; et bientôt les Gibelins les remplacent en exil. Il n'y avait pas place sur le sol de la patrie pour ces deux factions à la fois; mais les Gibelins ne font pas attendre long-temps leur vengeance. Les Guelphes, malgré les conseils de Tegghiaïo, se risquent à les attaquer dans le Val-d'Arbia, au pied de Monte-Aperto, où ils s'étaient réunis sous les ordres de Farinata. Pendant le combat, un traître nommé Bocca, coupe la main du porte-étendard de la commune, et les Guelphes prennent la fuite. Telle fut alors l'irritation des vainqueurs que, sans la magnanime résistance de Farinata, c'en était fait de Florence. Les Gibelins voulaient la réduire en cendres; ils se contentèrent d'y rentrer avec tout l'appareil du triomphe.

Les Gibelins, pour plaire au peuple qui ne les aimait pas, et concilier cependant ses exigences avec leur propre sûreté, dérogèrent à un antique usage. Au lieu de choisir parmi eux un Podestat, ils en appelèrent deux de Bologne : Catalano Catalani et Loderingo degli Andeli, tous deux, en apparence au moins, étrangers aux factions comme ils l'étaient au pays. Florence respira.

C'est pendant la durée de cette trève que Dante naquit, au mois de mai de l'année 1265, sous le pontificat de Clément IV.

Il était d'une famille noble et ancienne, bien qu'attachée au parti populaire; lui-même fait remonter son origine à ces derniers Romains, soldats de Sylla, qui fondèrent la ville de Florence. Il est certain au moins que son bisaïeul Cacciaguida avait combattu glorieusement sous l'empereur Conrad. Ses ancêtres s'appelaient *Aldighieri* degli Elisei, et lui-même *Durante* : l'usage fit de ces deux noms *Dante Alighieri*, que la postérité a consacrés.

La naissance de Dante fut accueillie avec transport par ses parens; s'il fallait même en croire certaines chro-

niques, Madonna Bella, sa mère, aurait été avertie en songe des hautes destinées réservées à son fils. Il avait un an à peine, quand de nouveaux troubles éclatèrent. Urbain et Clément IV avaient donné à Charles d'Anjou, frère de saint Louis, l'investiture du royaume de Sicile. Mainfroy voulut en vain lutter contre la valeur française; il fut vaincu partout, et périt à la bataille de Cépérano, abandonné par ses alliés de la Pouille, dans la plaine même où César et Pompée s'étaient disputé l'empire du monde.

Conradin, fils de Conrad et petit-fils de Frédéric II, voulut à son tour prendre les armes des mains de son tuteur. Il fut défait comme lui, et finit par tomber entre les mains du prince Français, qui le fit décapiter sur une place de Rome.

De tels événemens devaient opérer une réaction fatale au parti Gibelin. Les Guelphes ne se décourageaient pas; les deux Podestats, déjà gagnés par eux et jaloux d'ailleurs d'une autorité sans contrôle, s'arment tout à coup à la tête de la multitude, mettent à feu et à sang le quartier du Gardingo, habité par les Gibelins, et chassent de la ville ceux qu'ils n'ont pas massacrés. Les Guelphes restent, après cette trahison, paisibles maîtres du pouvoir.

L'éducation du jeune Dante se ressentit de cette paix si chèrement achetée. Libres des agitations du dehors, ses parens se donnèrent tout entiers à développer les étonnantes dispositions qu'il faisait paraître. Des professeurs de toutes sciences furent placés près de lui. Ser Brunetto Latini, le plus illustre de tous, lui tint lieu du père qu'il avait perdu fort jeune; il a laissé un livre écrit en français et intitulé : *le Trésor*. Il s'occupait d'astrologie, et son jeune élève dut à ses soins les connaissances astronomiques qu'il a semées si heureusement dans son poëme.

Dante avait dix ans à peine, que déjà il fixait l'attention

de ses concitoyens. Sa précocité se faisait remarquer en toutes choses. Il semblait que, déjà homme par l'esprit, il dût l'être aussi par le cœur; car à cet âge il s'éprit très-sérieusement d'une charmante jeune fille qu'il nomme dans ses écrits Béatrix, et dont le père s'appelait Folco Pertinari.

Cet amour ne nuisit point à ses études. Il avait senti que ce qui plaît surtout aux femmes, dans notre sexe, c'est notre supériorité; et dans son âme comme dans toutes les âmes bien faites, s'étaient développés, avec le désir de plaire, les plus nobles moyens d'y parvenir. Il approfondit avec ardeur tout ce qu'à cet âge on effleure avec dégoût. Il s'appliqua surtout à l'étude des profanes grecs et latins, presque oubliés ou excommuniés de son temps. Il jeta sur les travaux les plus arides le charme de cette sensibilité rêveuse que l'on retrouve même dans ses plus amers souvenirs. Plus tard, sous les sèches controverses de la théologie, il se plut à poursuivre les mystères de l'infini. Supérieur aux mesquines dévotions de son siècle, il lut au fond des fictions de la mythologie les merveilles d'une civilisation perdue, et les trésors d'une haute philosophie lui apparurent à travers ce voile de poésie qui couvre les œuvres de l'antiquité. Déjà peut-être il rêvait que si la force des armes est une puissance qui dompte les hommes, la douceur des lettres a un charme qui les attire et une puissance qui les civilise; que le temps était venu de les éclairer au lieu de les asservir, et qu'à tout prendre l'homme est le roi de la création, non comme la plus forte, mais comme la plus intelligente des créatures.

Les passions n'avaient donc dans cette âme fortement trempée rien de ce qui énerve et amollit; elles participaient de l'élévation de son esprit et de la fermeté de son caractère : « *Sì di virtù come d'amore materiate.* » C'est ainsi qu'il

se peint lui-même. Aussi Dante ne resta-t-il pas long-temps dans l'ombre. Au premier symptôme d'agitations renaissantes, il se jeta dans le forum, changea sa plume pour une épée, et ses rêveries de la solitude pour le tumulte des camps.

Les Vêpres siciliennes avaient sonné. Plus de vingt mille français, tous, dit-on, moins un, avaient été massacrés : Nicolas III, blessé dans son orgueil par la fierté d'un prince français, avait aveuglément prêté la main à la destruction de ses alliés ; et le contre-coup de ce grand massacre devait encore se ressentir jusqu'au sein de Florence. Les Gibelins relevèrent la tête et ne cessèrent de harceler leurs heureux adversaires que pour se faire exterminer enfin dans deux batailles, à Campaldino, sous les murs d'Arezzo. Dante combattit vaillamment dans ces deux rencontres ; et après quelques émotions de peur, comme il l'avoue ingénument lui-même, il prit grand plaisir à ces vicissitudes variées que la guerre traîne après elle.

A dater de cette époque, les Guelphes n'eurent plus d'autres ennemis qu'eux-mêmes : bientôt ils allaient se diviser et s'égorger les uns les autres. C'est l'histoire de toutes les factions. Mais pendant que de nouveaux troubles menaçaient sa patrie, et en attendant qu'il en fût la plus noble victime, Dante était abreuvé de chagrins dans sa vie privée. Cette femme, objet d'une si pure affection, celle qui avait inspiré ses premiers chants, Béatrix mourait à la fleur de l'âge. Les parens du jeune poète, alarmés de sa profonde mélancolie, le contraignaient à chercher des distractions dans un amour plus heureux, et l'unissaient malgré lui à une fille de haute naissance nommée Gemma de'Donati. Ce nom semblait porter malheur. Les Donati mirent avec leur fille le trouble et le désordre dans la retraite du sage. *Gemma*, dit Costa, *était acariâtre et méchante.* Elle parut

telle du moins à l'époux qui ne l'aimait pas. Après plusieurs années de patience et de résignation, il se sépara d'elle. Et bien qu'elle lui eût donné plusieurs enfans, il ne voulut plus jamais la revoir.

C'est alors qu'il se jeta plus passionnément dans les affaires publiques. Les méditations de l'étude ne suffisaient plus, ni comme aliment à cette âme ardente, ni comme adoucissement à ses blessures. Il se fit connaître d'abord dans une mission qu'il remplit près de Charles II, roi de Naples : et bientôt il acquit tant de prépondérance parmi ses concitoyens que l'on n'agitait plus une affaire importante sans qu'il eût été consulté.

Tant de divisions cependant déchiraient la cour de Rome, et la tiare devenait si lourde à porter, que les cardinaux étaient allés l'offrir à un bon hermite nommé Pierre de Moron, qui, certes, dit Bossuet, ne s'attendait guère à un tel honneur. Il en fut, du reste, peu flatté, car il abdiqua bientôt en faveur du cardinal Bénédict Cajetan, qui prit le nom de Boniface VIII. Ce *grand refus*, comme alors on appela cette soudaine abdication, fit grand bruit et fut jugé diversement. Mais pendant que Rome criait au scandale et à la lâcheté, Florence laissée sans tuteur se livrait de nouveau à son esprit turbulent. Focaccia, noble de Pistoie, ayant coupé la main à son neveu et tué un de ses oncles, deux partis s'étaient formés dans cette ville, les Blancs et les Noirs, à l'imitation des Guelphes et des Gibelins. Les Noirs, chassés d'abord, trouvèrent un asile à Florence, puis des amis, puis des partisans, et par la même raison des adversaires. On s'échauffa de part et d'autre : chaque membre de chaque famille prit parti pour ou contre les exilés. Les guerres civiles se rallumèrent plus ardentes, plus sacriléges que jamais : car cette fois ce n'étaient plus seulement des citoyens contre des citoyens, des familles contre des

familles; c'étaient des pères contre des fils, des frères contre des frères. La violence et la perfidie prirent la place des lois. Tous les liens de la nature furent rompus comme ceux de la cité : le poignard et le poison firent d'abord ce que l'on n'osait faire publiquement. Puis les deux étendards se déployèrent, et Florence baigna ses pieds dans le saug de ses enfans.

Au milieu de ces désordres, Dante fut élu au Prieurat, en l'an 1300, par le libre suffrage de ses concitoyens. Le Prieurat était une sorte de Sénat ou plutôt un conseil des *Six* élu alors par le peuple, plus tard par le podestat lui-même, qui en était le président et qui représentait le pouvoir exécutif.

C'est sans doute dans des temps de troubles que le nom d'*honneurs* a été donné aux fonctions publiques; car alors il faut une noble ambition pour y aspirer, un grand courage pour les remplir. Dante en fit l'expérience. Trop éclairé pour ne pas dominer parmi ses égaux, trop fier pour caresser les factions, trop ferme pour ménager les coupables, il devait s'exposer en butte aux intrigues des envieux et aux persécutions des méchans. Son début fut un coup d'éclat; et sou début le perdit.

Charles de Valois, qui, en 1283, avait reçu du pape l'investiture de l'Aragon, comme Charles d'Anjou celle de la Sicile, se trouvait à Rome prêt à marcher contre Frédéric, quand les Guelphes-Noirs de Florence s'assemblèrent dans l'église de la Sainte-Trinité, et résolurent de lui livrer la ville. Le complot fut découvert; et les Prieurs, saisissant cette occasion d'anéantir deux partis formidables, exilèrent les principaux chefs des Noirs et des Blancs : Corso Donati, homme d'une habileté remarquable, à la tête de ceux-là, et parmi ceux-ci Gorregiano de' Cerchi et Guido Cavalcanti, ami intime de Dante; mais les Blancs ayant été rappelés plus

tard, on reprocha cet acte de justice à Dante comme un acte de partialité dont, au reste, il ne pouvait être responsable; car il avait alors quitté le Prieurat, et s'essayait à l'exil par une ambassade près du Saint-Siége.

Pendant que Boniface l'amusait par des fêtes et des protestations, l'astucieux pontife écoutait les Noirs et favorisait sous main leurs projets. Il souffrait avec peine l'indépendance de la République Florentine; et pour reconquérir l'influence que ses prédécesseurs avaient acquise dans les querelles des Guelphes, il envoya Charles de Valois avec le titre spécieux de médiateur. Mais le prince étendit ses pouvoirs, ou peut-être les comprit bien. Il abattit les Blancs, releva les Noirs, tira de l'argent de tous. Corso Donati, rentré à Florence avec les siens, fait élire podestat une de ses créatures, Cante de' Gabrielli; et pendant qu'à l'aide de cet instrument docile, il frappe d'une main ses ennemis les plus redoutables, de l'autre il caresse le peuple et parvient à enchaîner ce lion qui naguère rugissait contre lui. Il avait surtout à se venger de Dante. Il ameute la populace par l'appât du butin, fait piller les maisons de l'ambassadeur, briser ses meubles, dévaster ses champs : et pour couronner ces attentats, il le fait condamner à l'exil, puis au feu, avec le père de Pétrarque et trente des plus illustres citoyens de Florence.

Dante cependant était à Rome, servant de tout son zèle l'ingrate patrie qui le condamnait au supplice.

Il apprend ce triste retour des choses d'ici-bas et part en toute hâte; mais à Sienne des amis prudens l'arrêtent : on se rassemble à Arezzo. Quelques Gibelins rejoignent les mécontens; des hommes puissans de Bologne et de Pistoie les appuient. Le légat du pape, on ne sait comment, se trouve mêlé à toutes les réunions. Puis après plus de deux ans passés en pourparlers stériles, en projets avortés, en

vaines tentatives, une troupe nombreuse de cavaliers tente enfin la fortune, s'élance dans la campagne de Florence, force les portes, pénètre à grande course jusqu'à la place San-Giavanni. Mais « *le peuple et les flots sont changeans.* » Les anciens amis des Guelphes-Blancs s'arment contre eux et les rejettent hors de la ville.

Dante alors se réfugia près d'Albin della Scala, sire de Véronne, qui consacrait ses immenses richesses à secourir les exilés et les malheureux, quelle que fût leur bannière. Mais la magnifique hospitalité de ce baron ne put faire oublier à Dante sa patrie. Il écrivit des lettres suppliantes pour obtenir son rappel ; une, entre autres, au peuple même de Florence, commençant par ces mots : « *Popule mee, quid feci tibi?* » Ces tentatives ayant échoué, le poète quitta Véronne et ne cessa d'errer, comme Homère avant lui, comme après lui Pétrarque et le Tasse, traînant partout ce regret de la patrie absente, ce mal dont on ne peut guérir et qu'il faut avoir souffert pour le comprendre. Il parcourut l'Italie, revint à Can Grande della Scala, frère et digne héritier de son noble ami, visita la France, se fit recevoir, à Paris, théologien : ce qui alors voulait dire Sage parmi les Sages. Puis, on voit dans un poëme latin de Bocace qu'il fit un voyage en Angleterre.

L'empereur Albert venait de mourir assassiné, et Henry, comte de Luxembourg, avait été mis à sa place par les électeurs de l'Allemagne. Toute l'Italie connaissait l'ambition de ce prince. Dante composa en son honneur son ouvrage *De Monarchiâ*, accepta sa protection, mais refusa de rentrer dans sa patrie, les armes à la main. Henry ayant mis le siége devant Florence, fut contraint de le lever après quarante jours d'une glorieuse résistance, et mourut dans sa retraite empoisonné avec une hostie.

Alighieri perdit toute espérance : non content de recher-

cher l'appui d'un prince Gibelin, il avait écrit des lettres injurieuses aux chefs de la république. Tant il est difficile, dit un biographe italien, d'user modérément de la fortune! Il renonça donc aux affaires publiques, repassa les Apennins, se retira dans la Romagne, à Ravennes, chez Guido da Polenta, et se consacra tout entier à l'achèvement de son grand poëme, au commerce des savans et des artistes les plus distingués de son temps.

Huit années s'étaient écoulées dans cette paisible obscurité, quand Guido confia au poète une importante mission près de la République Vénitienne. Dante échoua. Il revint, l'âme profondément blessée de l'accueil hautain qu'il avait reçu, le corps brisé par les fatigues qu'il avait endurées. Il tomba malade en chemin, et mourut en rentrant à Ravennes, le 14 septembre 1321, dans la cinquante-sixième année de sa vie. Malheureux dans sa vie privée, il perdit la femme qu'il aimait et vécut séparé de la mère de ses enfans. Malheureux dans sa vie publique, il revêtit les honneurs comme la robe de Nessus. Sa première ambassade le conduisit à l'exil, sa dernière au tombeau. Il dut la persécution à l'éclat de sa vie, et une gloire immortelle à son obscurité.

Sa mort jeta le deuil parmi tous ceux qui avaient entouré ses dernières années. Il fut pleuré par Guido qui, sur sa tombe, exalta le génie et les vertus du poète qu'il appelait son ami. Un riche mausolée commencé par ce prince a été achevé vers la fin du dernier siècle par le cardinal Valentini, sur les dessins de Camille Morigia : ce marbre est aujourd'hui vénéré des habitans de Ravennes, envié de toute l'Italie, visité par les voyageurs du monde entier.

Les traits et l'extérieur de Dante ont été parfaitement conservés d'après un tableau peint par Giotto, dans la chapelle du Podestat, à Florence. Il était de taille moyenne et légèrement voûté : sa démarche était grave et noble, son

air bienveillant et doux. Il avait le nez aquilin, les yeux grands, la figure longue et la lèvre inférieure un peu saillante. Il avait le teint très-brun, la barbe et les cheveux noirs, épais et crépus. Il portait habituellement une longue toge rouge, peut-être en souvenir de sa chère Béatrix qu'il avait vue, la première fois, vêtue d'une robe de cette couleur. Sa parole était lente, rare et sententieuse, sa répartie prompte; ses argumens clairs, incisifs, trop empreints de la couleur dogmatique des écoles qui étaient la manie de son siècle. Il aimait, nous l'avons dit, les artistes autant que les savans : lui-même il dessinait fort bien, chantait avec goût et jouait de plusieurs instrumens. Il eut pour amis les hommes les plus illustres de l'Italie : l'esprit de parti cependant lui fit beaucoup de détracteurs; l'envie, quelques-uns. Il fut avide de gloire, ardent au bien public, passionné dans la conception de ses desseins et de ses écrits, méthodique et régulier dans leur exécution; dévoué dans ses affections, irréconciliable dans ses haines. On lui a sévèrement reproché ses variations politiques. Il y a dans ce reproche injustice ou légèreté : il importe de le réfuter dans un temps comme le nôtre, où toute gloire est ternie, quand la vie publique n'est pas pure. Dante, né Guelphe, est toujours resté Guelphe de cœur, ou plutôt il était du parti des hommes qui aiment leur patrie par-dessus toute chose. Exilé comme les Gibelins, il voulut comme eux rentrer dans les murs qui renfermaient son berceau et les tombeaux de ses pères. Fut-il pour cela le complice de ceux qui n'avaient de commun avec lui que le malheur? Il accepta l'appui de Henri VII; mais il refusa de tirer l'épée sous ses ordres. Il écrivit d'amers reproches aux tyrans qui l'avaient injustement persécuté; mais pour le peuple de Florence, il n'eut que ce cri d'amour : — « *Popule mee, quid feci tibi?* » Sans doute il a éprouvé combien tout

esprit de parti est aveugle dans ses passions et injuste dans ses sentences : il a flétri avec énergie les hommes de toute couleur, qui ne se parent de l'amour du pays que comme d'un masque : mais il a gardé pour les Gibelins les plus cruels supplices de son Enfer et ses apostrophes plus déchirantes que le fouet des démons. Il a fait sa réponse à Mosca... il a frappé du pied le front de Bocca : il a stigmatisé l'inconstance politique de Pagani... Il a eu raison de dire à la postérité que la fortune pouvait le frapper au cœur, qu'elle le trouverait pur.

On reproche encore à Dante une excessive vanité. Boccace raconte que quand il fut nommé ambassadeur près de Boniface, il s'écria : « — *Si je pars, qui restera? Qui partira, si je reste?* » Il y a peut-être dans ce mot moins d'orgueil que de patriotisme. Combien d'ailleurs l'orgueil serait excusable s'il ne se rencontrait que dans des hommes si dignes de se placer d'eux-mêmes au-dessus du vulgaire ! Mais il existe une lettre de Dante, que je citerai, parce qu'elle renferme à la fois une justification pour le poète et un document pour l'histoire : — « Tous mes malheurs, » dit-il, sont nés de mon prieurat. *Sans doute je n'étais pas* » *digne de ces hautes fonctions par mon mérite.* Mes conci- » toyens n'ont considéré que mon zèle et mon âge ; car il » s'était écoulé déjà dix ans depuis la bataille de Campal- » dino, qui fut si fatale aux Gibelins, et dans laquelle *j'eus* » *grand'peur d'abord,* quoique je ne fusse déjà plus un en- » fant sous la cuirasse... Je finis par prendre grand plaisir » aux vicissitudes de ces combats. »

Dante laissa en mourant plusieurs fils, parmi lesquels François et Pierre furent ses premiers commentateurs.

Les écrits de Dante que l'on a conservés, sont des lettres fort intéressantes pour son histoire et pour celle de son temps, son *Convito* et sa *Vita nuova,* mêlés de prose et de



vers où l'amour, dit Paul Costa, revêtit un caractère si noble et si élevé, que la jeunesse n'y peut puiser que de pures jouissances et de chastes émotions : un traité *De Monarchiâ*, où le républicain établit que la monarchie est nécessaire à l'homme; un autre *De vulgari Eloquentiâ*, qui fournit de précieuses lumières sur la nature et le caractère de l'idiome italien. Mais sa prose latine ou italienne est loin de valoir ses vers. Sa paraphrase des psaumes de David est pleine de pompe et de majesté. Ses églogues, quoique remarquables, sont au-dessous de ses stances, qui sont des modèles de goût et de grâce : on y retrouve partout cette Béatrix, qu'il choisit pour guide dans son voyage au ciel.

« Era venuta nella mente mia
» La gentil donna che per suo valore
» Fu posta dall'altissimo signore
» Nel ciel d'umiltà dov'è Maria. »

Une autre commence par cette noble pensée :

« Amor, che muovi tua virtù dal cielo,
» Come il sol lo splendore.... »

Mais le livre qui a fait oublier tous les autres, qui a fait la gloire du poète et de sa patrie, l'admiration du monde et de la postérité, c'est la Divine Comédie. On dirait, en le lisant, qu'il est allé chercher au ciel le langage et la pensée des dieux. Là, rien de plus neuf et de plus hardi que l'invention, rien de plus majestueux et de plus simple que le plan, rien de plus énergique et de plus original que le style. Dans ce miraculeux voyage, il suffit de quelques heures au poète pour vous plonger avec lui dans les plus profonds abîmes de l'enfer, et vous enlever, à travers les douloureuses joies du purgatoire, au plus haut de la plus haute sphère du ciel. Sombre comme l'enfer, radieux comme le paradis, ailleurs fondant ensemble ces deux teintes extrêmes. Après

avoir créé un monde que nul n'eût osé rêver avant lui, il lui fait une langue que nul après lui ne parlera jamais, et qui à jamais fera l'admiration de tous. Le premier, depuis les Grecs et les Latins, il a su revêtir sa pensée de formes à la fois déliées et palpables, étranges et naturelles, nobles et populaires. Sa pensée fut un prodige; son style, une révolution. Il avait d'abord, dit Léonard l'Arétin, commencé son poëme en vers héroïques; mais ce rythme s'appropriant mal à la variété des scènes qu'il voulait représenter, il le changea, prit le style tempéré et donna le modeste nom de comédie au sujet le plus élevé sans doute que l'imagination de l'homme puisse atteindre. Dante offre des modèles à tous les genres, à la tragédie et à la comédie, à l'épopée, à l'ode, à la satyre. Il peint les choses qu'il invente comme s'il les avait vues, et parmi les muses il invoque sa mémoire. Il n'est difficile à comprendre que pour vous obliger à rêver avec lui sur une pensée qui, par la méditation, en enfante mille autres non moins nobles, non moins belles. Il n'importe pas plus de savoir si l'idée de son chef-d'œuvre est tirée de je ne sais quel *Meschino* d'un frère Albéric, que d'approfondir si vraiment les marionnettes d'un saltimbanque ont enfanté le Paradis-Perdu de Milton : ce qui est certain, c'est que Dante a fait cette idée sienne par son génie, et que son génie seul pouvait la traduire en 15000 vers, où les inégalités même portent le cachet d'une puissance supérieure à l'humanité. L'Enfer surtout se lit avec passion : les hommes de goût le savent par cœur, et il ne lui manque, pour devenir populaire, que *d'être traduit*. C'est que là principalement sont mis en jeu les deux grands ressors du drame, la terreur et la pitié. Là sont punis par les supplices les plus variés, les crimes que les lois sociales flétrissent, et les péchés que la religion condamne. L'imagination du poète y vient en aide au théologien, et la

méthode du théologien y règle la fougue du poète. Ce sont partout des apparitions effrayantes, de merveilleuses métamorphoses, des grincemens de dents et des rires sataniques, des blasphèmes et des remords : là se racontent de déplorables infortunes ; là se donnent d'admirables enseignemens. Ce chef-d'œuvre a ouvert au monde littéraire une ère nouvelle : il a fait élever à son auteur des statues de la main de ceux qui avaient brûlé son corps en effigie et voulu jeter ses cendres au vent. Il a excité des cris d'admiration, et glacé d'épouvante ceux qui se reconnaissaient dans ses peintures. Des volumes furent remplis pour laver tel ou tel Pontife d'une allusion du poète : on se crut obligé de graver sur le marbre l'apologie des saints qu'il avait damnés. Enfin, dans un temps où une proposition étérodoxe envoyait son auteur au bûcher, l'Enfer fut dédié à trois papes qui l'accueillirent, quoique trois papes eussent été jetés par le poète au plus profond de l'enfer.

C'est là non-seulement le triomphe du génie, mais l'empire de la vertu. Aussi les œuvres de Dante sont-elles publiquement expliquées à la jeunesse studieuse, dans toute l'Italie, à Berlin, à Paris. Et si la postérité a joint un magnifique surnom au titre du livre qu'elle admire, c'est moins pour caractériser le genre du poëme, que pour rendre hommage au divin génie du poète.

CHANT I.



CHANT I.

ARGUMENT. — Dante expose qu'il s'est égaré dans une sombre forêt. Au moment où il se prépare à gravir une colline, trois bêtes féroces lui barrent le passage et le repoussent. L'ombre de Virgile lui apparaît et s'engage à le sauver, s'il veut la suivre à travers les régions de l'enfer.



Au milieu du chemin de notre courte vie [1],
Je m'étais écarté de la route suivie,
Et me trouvai sans guide au fond d'un sombre bois [2].
C'est chose rude à dire — et pourtant je le dois —

Quel il était ce bois — sauvage — âpre — rebelle.
D'y penser seulement ma peur se renouvelle.
Oui : c'est une œuvre amère, un si triste labeur
Que de bien peu la mort inspire plus de peur.
Mais pour dire le bien que j'y rencontrai — certes,
Je redirai, lecteur, mes autres découvertes.

Je ne m'explique pas comment j'y pénétrai,
Tant de sommeil j'étais plein, quand je m'égarai.
Mais j'arrivais à peine au terme de l'enceinte
Qui m'avait transpercé le cœur de tant de crainte;
Une côte apparut à mes regards ravis.
Je les portai d'en bas jusqu'au faîte — et je vis
Son dos déjà vêtu des rayons du bel astre
Qui, par tous les chemins, mène au port sans désastre.
A ce riant aspect je sentis ma frayeur
S'apaiser par degrés dans le lac de mon cœur
Encor tout agité par cette nuit d'orage
Où j'avais tant de fois failli perdre courage.
Tel, sauvé demi-mort des flots tumultueux,
Le matelot leur jette un sourire douteux :
De même mon esprit, vers cette sombre voie
Qui ne laissa jamais une vivante proie,

Hasardait en fuyant un regard satisfait.

Quand d'un peu de repos j'eus goûté le bienfait,
Du pied inférieur m'appuyant sur la terre,
J'essayai de gravir..... Voilà qu'une panthère [3],
A la robe tachée, au souple mouvement,
Dès l'abord, devant moi bondit légèrement,
Tellement obstinée à barrer mon passage,
Que vingt fois pour m'enfuir je tournai mon visage.

C'était la première heure où l'aube au front vermeil
Plane sur l'horison : et déjà le soleil
Montait accompagné par les mêmes étoiles
Qui l'avaient entouré, quand — déchirant ses voiles —
Et tiré du chaos par le divin amour —
Sur le premier mortel brilla le premier jour.
Les riantes couleurs de l'animal sauvage,
L'aurore, le printemps stimulaient mon courage,
Non pas tel cependant que ma peur ne s'accrût,
Quand soudain à mes yeux un lion apparut [4].
Il semblait me chercher, superbe et si vorace,
Que l'air en paraissait trembler.... Puis sur sa trace

Une louve courait..... si maigre que sa faim [5]
Eût suffi pour supplice à tout le genre humain.
Ah! de combien de deuils elle a rempli le monde!
Courbé sous le regard de l'animal immonde,
Fasciné par la peur qui sortait de ses yeux,
Je perdis tout espoir de gagner les hauts lieux.
Quand au culte de l'or l'homme a voué sa vie,
Et qu'il voit d'un seul coup sa fortune ravie,
Il pleure, et tous ses jours ne sont qu'un long tourment.
Tel fut mon désespoir, dans ce fatal moment
Où, venant droit à moi, la bête meurtrière
— Lentement, mais toujours — me chassait en arrière.

Déjà, loin du coteau, mon pied se reportait
Au fond de la vallée où le soleil se tait :
Là, je crus entrevoir une humaine apparence
Dont la voix semblait morte après un long silence [6].
Dès que je l'aperçus dans l'immense désert :
— « Oh! quel que soit l'appui que le ciel m'ait offert,
» Ombre ou mortel vivant, pitié! je t'en supplie. »
— « Vivant, non : j'ai vécu. Les auteurs de ma vie
» A Mantoue étaient nés sur le vieux sol Lombard :
» Moi, je naquis sous Jule, avant qu'il fût César [7].

» Je vécus à la cour du sage Auguste, à Rome,
» Lorsque l'homme adorait des dieux créés par l'homme.
» Poète, avec amour, j'ai consacré mes vers
» Au héros — illustré par de nobles revers —
» Qui des bords phrygiens sur nos bords vint descendre,
» Quand l'orgueil d'Ilion fut tombé dans sa cendre.
» Toi, pourquoi reviens-tu vers de si tristes lieux?
» Pourquoi ne pas gravir ce coteau radieux,
» Principe de tout bien, source de toute joie ? »
— « O Virgile! est-ce vous, vous que le ciel m'envoie? »
M'écriai-je : — et troublé de cet auguste aspect,
Je m'inclinais par honte autant que par respect. —
« Vous dont la noble lyre, orgueil de l'Ausonie,
» Versait à flots si purs sa puissante harmonie!
» Des poètes, ô vous, l'honneur et le flambleau!
» Vous à qui j'empruntai, sous un rythme nouveau,
» Ce style grand et pur qui fait toute ma gloire!
» Vous, le seul dont les vers remplissent ma mémoire,
» Mon maître, mon auteur !... pour prix de tant d'amour...
» Vois ce monstre : c'est lui qui presse mon retour.
» Grande ombre, sauve-moi de ses dents inhumaines ;
» Car il me fait trembler les fibres et les veines. »

Quand il me vit pleurer, Virgile répondit :
— « Si tu veux échapper à ce vallon maudit,
» Il te faudra marcher par des routes nouvelles :
» La bête sans pitié contre qui tu m'appelles
» Ne laisse point passer autrui sur son chemin,
» Mais l'embarrasse tant qu'elle le tue..... Enfin,
» Elle est de si maudite et si basse nature
» Que son avidité jamais ne se sature,
» Et que, plus grande après qu'avant ses vils repas,
» Sa faim s'en alimente et ne s'en calme pas.
» L'impudique s'accouple à vingt brutes ensemble :
» Cent autres les suivront ; mais un jour... qu'elle tremble!
» Viendra le lévrier, l'invincible coureur [8],
» Qui la fera mourir de deuil et de fureur.
» Celui-là n'aura pas la soif de la richesse :
» Il nourrira son sein de vertu, de sagesse ;
» Entre Feltre et Feltro luira son premier jour ;
» Il sera le salut de l'humble et beau séjour
» Pour qui mourut Turnus et Nisus si fidèle,
» Euryale si tendre et Camille si belle.
» Il chassera le monstre, et par vaux et par monts,
» Jusqu'à temps qu'il le rende à l'antre des démons,
» D'où l'envie aux humains l'envoya la première.
» Et pourtant, ô mon fils ! dans la même carrière

» Tu me suivras, et moi je serai ton soutien :
» Voilà ce que du moins je pense pour ton bien.
» Au monstre, si tu veux que j'arrache sa proie,
» Viens dans les profondeurs de l'éternelle voie,
» Entendre les damnés dont le lugubre accord [9]
» Invoque le bienfait d'une seconde mort.
» Puis ceux-là qui, plus haut, sont contens dans la flamme,
» Parce qu'ils ont l'espoir que le ciel les réclame...
» —Un jour—n'importe quand—puis, toi-même, ô mon fils!
» Si tu veux t'élever aux célestes parvis,
» Nous nous séparerons : un but si haut exige
» Qu'une autre âme que moi—plus digne—te dirige [10].
» Le roi de l'univers n'a pas permis, hélas!
» Qu'aux marches de son trône ont parvînt sur mes pas.
» Le monde est tout entier soumis à sa puissance;
» Mais au ciel seulement resplendit sa présence.
» Là sa cour, là son trône et ses élus.... Mais moi!
» Malheureux que je suis! j'ai méconnu sa loi.
» Heureux ceux qu'il appelle à l'éternelle fête! »

Alors, je m'écriai : — « Je te prie, ô poète!
» Au nom de ce Dieu saint que tu n'as pas compris :
» Fais, pour m'apprendre à fuir et le mal et le pis,

» Qu'aux lieux dont tu parlais, j'aille sous ton escorte ;
» Que de Pierre avec toi je voie au moins la porte,
» Et ceux-là que tu dis si malheureux là-bas. »

L'ombre se mit en marche et je suivis ses pas.

CHANT II.

CHANT II.

ARGUMENT. — Dante hésite : son guide le rassure, en lui disant qu'il est envoyé par Béatrix, cette sainte du ciel que Dante a tant aimée sur la terre.



Le soleil s'en allait, et déjà l'heure obscure
Des fatigues du jour soulageait la nature :
Seul j'allais soutenir, doublement effrayé,
Les assauts du voyage et ceux de la pitié,

Qu'un chantre toujours sûr redira — la mémoire —
A mon aide, ô génie! ô muses de l'histoire,
Mémoire, qui gravais ce qu'avaient vu mes yeux [1]!
Montre que ta puissance est un présent des cieux!

Je parlai le premier : — « Guide puissant et sage,
» Interroge ma force et pèse mon courage,
» Avant de me livrer aux redoutables bords.
» Enée est descendu vivant parmi les morts [2].
» Ses yeux mortels ont vu des âmes immortelles :
» Tu l'as dit; mais le ciel le couvrait de ses ailes.
» Faut-il s'en étonner? Dans ses secrets desseins
» Dieu réservait Enée à de si hauts destins!
» Lui qui devait fonder Rome sainte et guerrière,
» Où Dieu gardait un trône à l'héritier de Pierre.
» Lui qui, de ce voyage illustré par ta voix,
» Rapporta le secret de ses futurs exploits,
» La gloire des Césars et celle de l'Eglise.
» Vase d'élection, après le fils d'Anchise,
» Paul rapporta du ciel — ainsi Dieu le voulut —
» Un soutien pour la foi qui nous mène au salut....
» Mais moi... qu'y vais-je faire? et quel Dieu m'autorise?
» Je ne suis ni saint Paul ni l'heureux fils d'Anchise.

» Nul — ni moi — ne me croit digne d'un tel honneur.
» Si donc je m'abandonne à te suivre.... j'ai peur :
» La peur peut être sage et l'audace insensée.
» Sage, quand je me tais, tu lis dans ma pensée. »

Tel désire d'abord, puis flotte irrésolu,
Et cesse de vouloir tout ce qu'il a voulu :
Ainsi, par la pensée, embrassant ce voyage
Que j'avais vu si court aux premiers mots de sage,
Je m'arrêtai soudain.... L'ombre aux nobles accens
Ajouta : — « Dè tes mots si j'ai compris le sens,
» C'est bien la lâcheté qui refroidit ton âme :
» La lâcheté!.... son souffle éteint souvent la flamme
» Qu'allume au cœur de l'homme un honneur courageux,
» Comme une ombre fait fuir l'animal ombrageux.
» Eh bien! je te dirai quel ordre ici m'amène,
» Par quels accens ému j'ai pris part à ta peine,
» Pour que ces vaines peurs ne te retiennent plus.
» Je me trouvais parmi ceux qui sont suspendus [1],
» Quand je fus appelé par une âme si belle,
» Que je la suppliai de commander pour elle.
» L'étoile du matin brillait moins que ses yeux,
» Et sa voix angélique, en sons harmonieux,

» Laissa couler ces mots : — « Ame illustre et féconde
» Dont le grand nom vivra tant que vivra le monde,
» L'ami de mes vertus et non de ma beauté
» Est sur les bords déserts tellement arrêté,
» Que déjà d'épouvante il regarde en arrière.
» Pour affermir ses pas dans l'étroite carrière,
» Peut-être il est trop tard : on le dit dans le ciel.
» Va donc ; et que ta voix plus douce que le miel
» Verse au fond de son cœur tes divines paroles.
» Va : nul ne peut souffrir, quand c'est toi qui consoles !
» Je suis sa Béatrix : va lui rendre l'espoir.
» Je descends d'un séjour que j'aspire à revoir ;
» C'est l'amour qui m'amène et l'amour qui t'implore.
» Va : souvent dans le ciel, au maître que j'adore,
» Je dirai ta louange. » — « Elle ne parlait plus.
» Je repris en ces mots : — « O reine des vertus !
» Toi seule par qui l'homme est roi de cette terre
» Qui décrit dans les cieux la plus étroite sphère,
» Un ordre m'est si doux, qui me vient de ta part,
» Que l'avoir accompli déjà, serait trop tard.
» Ne me presse donc plus ; mais consens à me dire
» Pourquoi du haut des cieux où ton ardeur aspire,
» Tu pénètres sans peur dans l'abîme des maux. »
— « Tu seras satisfait, dit-elle, en peu de mots.

» Pourquoi je suis sans peur? Le mal seul est à craindre;
» Et que craindrais-je, moi? Le mal ne peut m'atteindre.
» Telle est, grâce à mon Dieu, mon essence et ma loi,
» Que ce grand incendie est sans flammes pour moi.
» Il est au haut des cieux une femme qui pleure
» Sur l'écueil que ta main brisera tout-à-l'heure.
» C'est elle qui suspend les arrêts rigoureux;
» Elle a prié Lucy, l'appui du malheureux,
» Lui disant : — « Ma pitié recommande à ton zèle
» Un mortel en danger, ton serviteur fidèle. »
» Et Lucy descendit vers le trône écarté
» Où je me reposais, Rachel à mon côté [4].
» — O louange de Dieu! Béatrix, dit la sainte,
» De ton fidèle ami n'entends-tu pas la plainte?
» Lui qui sortit pour toi du vulgaire chemin,
» Le laisses-tu périr sans lui tendre la main?
» Vois comme il se débat sur ce fatal rivage,
» Plus fatal que la mer dans une nuit d'orage. »
» L'homme qui fuit sa perte ou qui cherche un trésor
» S'élance avec ardeur : moi plus rapide encor,
» A ces mots, j'ai quitté ma demeure céleste.
» Je me fie à ta voix puissante pour le reste :
» Elle honore Virgile et ses imitateurs. »
« Quand je n'entendis plus ces accens enchanteurs,

» Elle leva des yeux qui brillaient dans les larmes.
» Ce regard à sa voix prêtait de nouveaux charmes.
» J'obéis, je courus.... et je t'ai délivré
» Du monstre qui fermait le passage sacré.
» Qu'est-ce donc que tu crains? D'où vient que tu recules?
» Qui nourrit dans ton cœur de si lâches scrupules,
» Quand trois dames du ciel baissent vers toi les yeux,
» Quand ma voix te promet un sort si glorieux? »

Comme, au froid de la nuit qui glace la prairie,
La fleur qui se fermait sur sa tige flétrie,
Sitôt qu'elle blanchit aux rayons du soleil,
Se redresse, et leur ouvre un calice vermeil:
Tel je me ranimai d'une nouvelle vie,
Et je dis d'une voix bien franche, bien hardie :
« — Gloire à celle d'en haut qui vient à mon secours!
» Gloire à toi si docile à ses divins discours!
» Tel est le saint transport dont ta parole enivre,
» Que je me sens renaître au désir de te suivre.
» Je veux ce que tu veux. Viens donc et guide moi.
» Sois mon souverain chef, sois mon duc, sois ma loi. »

Je cessai de parler : et sur les pas du sage,
J'entrai dans le chemin profond, sombre et sauvage.

CHANT III.

CHANT III.

ARGUMENT. — Dante lit l'inscription gravée sur la porte de l'Enfer. Il entre et rencontre d'abord la foule des âmes qui ont vécu sans vertus et sans vices. Il passe l'Achéron dans la barque de Caron, et est surpris par un sommeil surnaturel.



« C'est par moi qu'on descend à la cité des pleurs;
» C'est par moi qu'on descend au pays des douleurs;
» C'est par moi qu'on descend à la race proscrite.
» La justice guida celui qui m'a construite.

» Je fus faite d'un mot par le pouvoir divin,
» Par la sagesse immense et par l'amour sans fin.
» Seule l'éternité dans les temps me devance.
» Vous qui passez mon seuil, laissez toute espérance [1]. »

Sur une porte, en noir, ces mots étaient écrits :
— « Maître, ils cachent un sens qui trouble mes esprits. »
Mais lui, sans se troubler, dit : — « Laisse à cette porte
» Toute peur.... toute peur ici doit rester morte.
» Nous sommes arrivés aux lieux où je t'ai dit
» Que tu verrais pleurer tous ceux que Dieu maudit. »

Puis ayant pris ma main dans la sienne, le sage,
Avec un doux sourire, affermit mon courage.
Au mystère infernal je fus initié.....
Et d'abord je me pris à pleurer de pitié.
Enfer ! quel sombre aspect à mes yeux tu dévoiles !
Que de cris, que de deuil, sous un ciel — sans étoiles — [2] !
Mille confuses voix, mille affreux juremens,
Des soupirs douloureux, d'horribles hurlemens,
Des cris rauques, des mains contre des mains heurtées,
Ebranlant d'un long bruit ces rives attristées,

Dans l'éternel brouillard tournaient en s'élevant
Comme un sable qui monte aspiré par le vent.
Et moi, qui d'épouvante avais la tête ceinte,
Je dis : — « Qu'entendons-nous qui trouble cette enceinte ?
» Quels esprits dans le deuil semblent tant abattus? »
— « Leurs jours se sont traînés sans vice et sans vertus,
» Me répondit le sage, et leurs pâles phalanges
» Se mêlent ici-bas au chœur des mauvais anges [3],
» Qui, de la sainte cause incertains déserteurs,
» Entre Satan et Dieu restèrent spectateurs!
» Le ciel pour eux trop pur de son sein les exile,
» Et l'enfer trop souillé leur refuse un asile. »
— « Mais ils souffrent donc bien, qu'ils se plaignent si haut? »
Et Virgile : — « A cela je réponds en un mot :
» Ils sont si peu comptés, et si basse est leur vie,
» Que tout autre destin excite leur envie,
» Sans qu'il leur reste même espérance de mort.
» Le temps n'a conservé nul souci de leur sort;
» Et dans l'éternité, la Justice et la Grâce
» Les dédaignent.—Assez sur eux.—Regarde et passe. »
Et moi qui regardais docile, au même instant,
Je vis un étendard qui courait en flottant;
Mais si précipité dans sa course maudite,
Que l'ombre du repos lui semblait interdite.

Des esprits le suivaient en troupeaux plus serrés,
Que la mort ne me semble en avoir enterrés.
Je vis ce qu'ils étaient, en reconnaissant l'homme [4]
Qui fit le grand refus si méprisé de Rome.....
— Une foule sans nom qui vécut à demi —
Et méprisable à Dieu comme à son ennemi.
Ces malheureux étaient tous nus, et sans relâche
Des milliers de frelons les pressaient à la tâche.
Leurs pleurs, mêlés de sang, coulaient en longs ruisseaux,
Recueillis à leurs pieds par d'impurs vermisseaux.

Ayant cherché des yeux quelqu'autre chose neuve,
J'aperçus une foule au bord d'un large fleuve.
— « Maître, dis-je, à présent dis-moi quels sont ceux-là ?
» Qui les presse si fort de passer au-delà,
» Comme je l'entrevois à ces pâles lumières ? »
Il reprit : — « Tu sauras les choses tout entières :
» Attends qu'à l'Achéron nous arrêtions nos pas [5]. »
Alors, le rouge au front, les yeux tournés en bas,
Craignant qu'un mot de plus n'offensât la grande ombre,
Je m'abstins de parler jusqu'à la rive sombre.

Une barque approchait, du sein des flots pesans,
Sous la main d'un vieillard tout blanchi par les ans[6],
Et qui criait : — « Malheur! exécrable famille!
» N'espérez plus revoir le ciel où le jour brille.
» Malheur! à l'autre bord ma barque vous conduit
» Dans la glace et le feu de l'éternelle nuit....
» Toi, laisse-là les morts; va-t-en, âme vivante. »
Je restais. Il reprit : — « Sur la plage mouvante,
» Va, cherche un autre port, cherche un autre vaisseau;
» Un si léger esquif ploîrait sous ton fardeau. »
— « Tais-toi, dit le poète avec un ton sévère :
» Caron, cède à la loi qu'au ciel même on révère.
» On le veut où l'on peut tout ce qu'on veut. » Alors,
Du nocher qui navigue entre les sombres bords,
—Et dont l'œil est cerné par un cercle de flammes—
Le visage velu se calma; mais les âmes
—Lasses—et de ces mots comprenant bien le sens—
Changèrent de couleur et grincèrent des dents.
Elles maudissaient Dieu, leurs pères, leur naissance,
Le temps, le lieu, les fruits des fruits de leur semence.
Puis leur foule, en pleurant, couvrit, en un seul lieu,
La rive — inévitable à qui ne craint pas Dieu.
Le démon, l'œil en feu, les presse, les réclame,
Et sur les paresseux frappe à grands coups de rame.

Ainsi qu'aux premiers froids la feuille de l'ormeau [7]
S'enlève une par une au paternel rameau,
Tant qu'à la terre avare il rende la dernière :
Tels les mauvais fils d'Eve, à la fangeuse ornière
Se jetaient un par un vaincus par le signal,
Comme l'oiseau charmé par le miroir fatal :
Eux, de même, ils s'en vont à travers l'onde brune.
Et la nef n'est pas loin sur la triste lagune,
Que de nouveaux essaims s'y pressent à leur tour.
— « Ici de tout pays descendent sans retour,
» Me dit avec douceur mon guide tutélaire [8],
» Ceux qu'à leur lit de mort Dieu vit avec colère.
» Eux-mêmes de la barque ils hâtent le départ,
» Car le grand Justicier les presse de son dard,
» Tellement qu'en désir se change ici la crainte.
» Jamais un esprit pur n'a touché cette enceinte.
» Donc, si Caron te compte entre ses ennemis,
» Tu comprends, désormais, quels biens te sont promis. »

Virgile avait parlé. Soudain la rive noire
Trembla si fortement que la seule mémoire
Me baigne de sueur encore en ce moment.
Il s'éleva de terre un long gémissement :

Une rouge lueur sillonna le rivage.....
Je perdis tous mes sens et tombai près du sage.

CHANT IV.

CHANT IV.

ARGUMENT. — Dante pénètre dans le premier cercle de l'Enfer. Ce sont les Limbes où sont enfermées les âmes vertueuses qui n'ont pas reçu le baptême. Il est accueilli par les plus grands poëtes de l'antiquité, et passe en revue une foule de personnages célèbres.



Un bruit majestueux fit tressaillir mon front,
Tel qu'il me secoua de ce sommeil profond,
Comme un homme en sursaut arraché d'un long rêve.
Et mon œil levé droit, tout autour de la grève

Se promena long-temps fixé, tant que je vis
En quel funèbre lieu mon guide m'avait mis :
J'étais au bord du val d'éternelle infortune [1],
D'où cent et cent clameurs, se confondant en une,
Tonnent par le cratère—obscur—brumeux—profond,
Tellement que j'eus beau plonger mes yeux au fond;
Je ne distinguais rien. — « Descendons, dit mon guide,
» Dont le front se couvrit d'une pâleur livide;
» Descendons : nous voilà sur l'aveugle escalier.
» Tu seras le second; je serai le premier. »
Mais j'avais trop bien vu qu'il changeait de visage.
— « Eh! toi qui fus toujours l'appui de mon courage,
» Si déjà tu pâlis, comment irai-je, moi? »
— « Ma pâleur ne trahit qu'un douloureux émoi
» Pour les infortunés plongés dans cette enceinte.
» Tu prends de la pitié, mon fils, pour de la crainte.
» Marchons : le temps est court pour un si long chemin. »
Et me laissant derrière, il me prit par la main.

Voici le premier cercle : éternelle structure
Qui presse tout l'enfer de sa noire ceinture.
J'écoute : à mon oreille aucun cri n'est porté.
Mais l'air, par des soupirs, est sans cesse agité;

C'est un plaintif accent de douleur sans souffrance
Qui partait d'une foule où l'âge mûr, l'enfance,
Des femmes, des vieillards se pressaient par milliers.
Mon bon maître me dit : — « Ces fronts humiliés,
» Tu ne demandes pas s'ils portent quelques taches?
» Avant d'aller plus loin, il faut que tu le saches :
» Ils ne péchèrent point : tous ils eurent des droits,
» Mais ce n'est pas assez : dans la Foi que tu crois
» Aucun d'eux n'est entré par le seuil du baptême.
» Dans leur nombre, mon fils, je suis compté moi-même.
» Si ceux de ma tribu furent avant le Christ,
» Ils n'ont pas adoré Dieu, comme il est prescrit.
» Ce tort nous a perdus : notre seule souffrance
» Est d'avoir le désir sans avoir l'espérance. »

Un vif chagrin se prit à mon cœur cette fois;
Car je reconnaissais des hommes d'un grand poids
Suspendus à jamais dans la lugubre enceinte.
Alors, pour m'affermir dans la foi pure et sainte
Qui triomphe toujours de l'erreur, je lui dis :
— « Nul n'a-t-il donc jamais quitté ces lieux maudits,
» Par ses mérites même ou bien par ceux d'un autre,
» Pour monter au séjour gardé par un apôtre? »

Et lui qui, m'écoutant, comprit ces mots couverts :
— « Les Limbes, depuis peu, dit-il, m'étaient ouverts,
» Quand un Puissant parut sur cette rive noire,
» Portant pour diadème un signe de victoire.
» Il ravit sur ses pas notre premier aïeul,
» Avec son fils Abel; Noé — mais Noé seul —
» Moïse — de ses lois le plus docile esclave —
» Le père d'Isaac, David, roi sage et brave,
» Israël et celui qui lui donna le jour,
» Ses fils, cette Rachel qui lui dut tant d'amour;
» Beaucoup d'autres encor; mais nul, je te l'atteste,
» Avant eux n'a franchi la barrière céleste. »

Et pendant qu'il parlait, nous passions lentement [2]
Cette forêt d'esprits tombés sans sacrement.
Nous avions peu marché dans l'obscure carrière,
Quand j'aperçus un feu dont la vive lumière
De loin me révéla, comme aux lueurs du jour,
Que des esprits d'élite avaient là leur séjour.
— « Toi de qui la science et de qui l'art découle,
» Qui ceux-là qu'on élève ainsi hors de la foule? »
— « Ce que la terre honore est honoré des cieux, »
Me répondit le cygne aux chants harmonieux.

Une autre voix sortit de l'enceinte muette.
Elle disait : — « Honneur à l'illustre poète !
» Il vous avait quittés : il revient parmi vous. »
La voix ne parlait plus, et nous vîmes vers nous
Quatre ombres s'avancer d'un air plein de noblesse.
Leur regard était pur, sans joie et sans tristesse.
— « Regarde — ainsi parla le poète romain —
» Celui qui, comme un roi, précède, un glaive en main;
» C'est notre prince à tous; c'est le sublime Homère.
» Après lui vient Horace à la satyre amère :
» Ovidé est le troisième et Lucain le dernier.
» Tous ont droit avec moi — qui pourrait le nier ? —
» Au titre glorieux que cette voix me donne :
» L'éclat qui me vient d'eux remonte à leur couronne. »

Ainsi, mortel heureux, j'ai vu se réunir
Ces hommes dont le nom remplira l'avenir,
Cette école sublime où le roi des poètes
Semble une aigle qui plane au-dessus de leurs têtes.
Ils se parlaient entr'eux : bientôt de mon côté
Ils firent un salut avec tant de bonté,
Que cet accueil flatteur fit sourire mon maître.
C'était peu : dans leurs rangs ils daignèrent m'admettre :

Mon nom fut le sixième après de si grands noms.
Nous marchâmes ensemble aux lumineux vallons,
Parlant entre nous seuls la langue du mystère
Qu'il fallait parler là, mais qu'ici je dois taire.
Un grand palais s'offrit à mon œil étonné,
De murs majestueux sept fois environné :
Un ruisseau le serrait de sa molle ceinture,
Que nous franchîmes tous comme une terre dure.
Sept portes devant nous s'ouvrirent tour-à-tour [3] :
Là, de rians gazons ornaient un frais séjour,
Où d'illustres esprits, au maintien noble et sage,
Mesuraient gravement un rare et doux langage.
Nous suivîmes ensuite un chemin écarté,
Jusqu'au sommet d'un mont rayonnant de clarté,
D'où mon œil, embrassant l'heureuse gémonie,
Planait avec orgueil sur ces fils du génie.
Electre était mêlée aux héros de son sang [4] :
Je reconnus Hector, Enée, au premier rang;
César, au regard d'aigle où la victoire brille ;
Près d'eux, Penthésilée et la fière Camille;
Le vieux roi Latinus, près de sa fille assis;
Brutus qui des Tarquins délivra son pays,
Et la chaste Lucrèce et la fière Julie,
La simple Marcia, la tendre Cornélie.....

Saladin, seul, rêveur, se tenait à l'écart.
Et comme un peu plus haut j'élevais mon regard,
Je vis le Maître assis, sage parmi les sages [5]
Qui tous l'environnaient de respects et d'hommages.
Socrates et Platon, comme un plus ferme appui,
Au-dessus de la foule, étaient plus près de lui :
Démocrite qui livre au hasard tous les mondes ;
Diogène, Thalès aux sentences profondes ;
Anaxagore avec le stoïcien Zénon ;
Empédocle, Héraclite, et celui dont le nom
Dut sa gloire au grand art de classer la substance,
Diascoride, en un mot. Puis, à quelque distance,
Cicéron reposait entre Orphée et Linus [6] ;
Sénèque, moraliste aux pensers si connus ;
Ptolomée, et non loin le géomètre Euclide,
Gallien, Avicenne, Hypocrate leur guide ;
Averroès, enfin, le grand commentateur.
Cent autres de ces noms atteignaient la hauteur ;
Mais pour les dire tous, je manquerais d'haleine :
Ma carrière est si vaste et si vîte m'entraîne,
Que bien souvent aux faits le récit manquera.

La noble compagnie en deux se sépara.

Virgile me restait. Nous marchâmes ensemble
Du lieu calme en un autre où sans cesse l'air tremble ;
Et j'eus atteint bientôt, par mon maître conduit,
La rive douloureuse où jamais rien ne luit.

CHANT V.

CHANT V.

ARGUMENT. — Les deux poëtes descendent dans le second cercle. Minos, juge de l'Enfer, cherche à les arrêter. Ils passent outre, et rencontrent les âmes des Luxurieux. Episode de Françoise de Rimini.



Du premier cercle ainsi dans le second j'arrive;
Plus il se rétrécit, plus la douleur est vive;
Si poignante déjà qu'elle arrache des cris :
Là l'horrible Minos arrête les proscrits [1],

Examine, condamne, et jette la pâture
Au cercle qu'il indique en tournant sa ceinture.
Ainsi, dès qu'un maudit jusqu'au juge est venu,
Il confesse sa vie : il la met toute à nu.
L'infaillible regard du juge inexorable
Voit de suite à quel cercle est dû l'esprit coupable.
Sa queue autour de lui décrit autant d'anneaux
Que l'âme doit franchir de degrés infernaux.
Au pied du tribunal une innombrable foule
Toujours se renouvelle et sans repos s'écoule.
Chaque âme attend l'arrêt qui la frappe à son tour :
Elle parle, elle écoute et tombe sans retour.
Mon aspect suspendit l'éternelle justice :
— « O toi qui descends libre au douloureux hospice,
» Prends garde, dit Minos, et vois bien où tu vas ;
» Qu'un trop facile accès ne t'encourage pas [2] ! »
— « Minos, pourquoi, pourquoi ces cris ? lui dit le Sage.
» Ne le retarde pas dans son fatal voyage.
» On le veut où l'on peut tout ce qu'on veut. » — Minos
Se tut et s'inclina de respect, à ces mots.

Déjà commence au loin la dolente harmonie :
Plus loin des cris ; plus loin, voici la gémonie

De tout rayon muette et qui gronde en tout tems,
Comme la mer livrée aux combats des autans.
L'infernal tourbillon, qui jamais ne s'arrête,
Balaye les esprits, les tourne, les rejète,
Les reprend et les brise aux pointes d'un écueil.
Quand ils sont venus là, ce sont des cris de deuil,
Des lamentations, des grincemens, des plaintes,
Et le blasphême enfin qui se prend aux lois saintes.
J'appris que c'était là le paiement juste et cher
Du pécheur qui soumet la raison à la chair.

Comme des étournaux vont, par grandes volées,
Dans la froide saison, fendant l'air des vallées :
Telle, jouet léger d'un souffle tout puissant,
L'ombre de çà, de là, va, vient, monte, descend;
Et ces infortunés souffrent sans espérance
D'un terme ou d'un repos même à tant de souffrance.
Vous avez vu dans l'air, en bataillon léger,
Avec leur lai plaintif des hérons s'allonger :
Telle, avec des cris sourds, venait à ma portée
La foule des esprits par l'orage emportée.
— «Quels sont, dis-je au poète, en frémissant d'horreur,
» Ceux que le vent châtie avec tant de fureur? »

— « Cette ombre, répondit alors mon sage maître,
» La première de ceux que tu voudrais connaître,
» En vingt langues, là-haut, dicta sa volonté :
» Elle fut si rompue à l'impudicité
» Que, pour se délivrer d'un blâme légitime,
» Elle a dit dans sa loi : *Ce qui plaît n'est pas crime.*
» C'est elle que Ninus laissa, par son trépas,
» Veuve et reine après lui de ces vastes états,
» Où le fier Soudan règne aujourd'hui sans partage.
» Près de Sémiramis, la reine de Carthage [3],
» Aux cendres de Sychée infidèle un seul jour,
» Pour un amant trompeur s'immola par amour.
» Cléopâtre la suit, courtisane royale.
» Voici la belle Hélène au monde si fatale,
» Achille qui, long-temps sous sa tente endormi,
» Combattit en amant pour venger un ami.
» Voici Pâris, Tristan. » Et le sage Virgile,
Après eux, m'en montra, m'en nomma plus de mille ;
Tous, illustres héros ou célèbres beautés,
Que l'amour avait tous vers la tombe emportés.

Et la pitié me prit, quand j'ouis son langage :
— « J'aimerais bien parler un moment, dis-je au Sage,

» A ces deux qui s'en vont ensemble s'élevant,
» Et semblent si légers s'abandonner au vent. »
— «Attends qu'ils soient plus près, mon fils; alors sans peine
» Tu les prîras, au nom de l'amour qui les mène :
» Ils viendront. » — Quand le vent vers nous les eût pliés :
— « Venez, leur dis-je, ô vous si tristement liés,
» Si nul ne le défend ! » Comme deux tourterelles
S'en vont du haut des airs, ouvrant leurs blanches ailes,
Au nid où les réclame un cri plaintif et doux :
Ainsi les deux esprits, pour descendre vers nous,
Loin de la légion où Didon est mêlée,
Fendaient l'air malfaisant de la triste vallée,...
D'une voix qui nous plaint tant le charme est puissant !
Puis s'adressant à moi : — « Mortel compatissant [4]
» Qui viens nous visiter dans cette nuit profonde,
» Nous pécheurs dont le sang rougit un autre monde ;
» Que le ciel contre nous n'est-il moins irrité !
» Nous le prîrions tous deux pour ta félicité.
» Si notre mal t'inspire une pitié si tendre,
» Ordonne, que faut-il ? Te parler ou t'entendre ?
» Tant que le vent se tait, nous vous écouterons,
» Ou si vous l'aimez mieux, c'est nous qui parlerons.
» La terre où je suis née expire au bord tranquille
» Où le Pô fatigué vient chercher un asile.

» Amour qui se prend vîte aux nobles cœurs, Amour [5]
» L'éprit de mes attraits.... qui n'ont duré qu'un jour :
» Et cette plaie, hélas ! n'est point encor fermée....
» Amour qui veut qu'on aime alors qu'on est aimée,
» M'éprit aussi de lui, mais par de tels appâts,
» Qu'ici-même, tu vois, il ne me quitte pas.
» Amour à la lumière avec Paul m'a ravie :
» Caïn attend celui qui nous ôta la vie [6]. »

Dès que j'eus entendu les malheureux esprits,
Et ce récit touchant d'un mal trop bien compris,
Moi, je penchai ma tête, et je la tins baissée,
Tant que mon maître, enfin: — « Quelle est donc ta pensée? »
Et quand je répondis, je dis ces mots : — « Hélas !
» Quel charme ! quels désirs ! et que de doux combats
» Les ont conduits ensemble au douloureux passage ! »
Puis, vers le couple, en haut, relevant mon visage :
— « Françoise, tes tourmens ont d'un pieux émoi
» Pénétré tous mes sens : je pleure ; mais dis-moi :
» Au temps des doux soupirs et des timides flammes,
» Comment se révéla le secret de vos âmes? »
Elle alors : — « Il n'est pas de plus grande douleur [7]
» Que de se rappeler, au milieu du malheur,

» Un bonheur qui n'est plus... Il le sait bien, ton maître.
» Si tel est cependant ton désir de connaître
» Comment naquit un feu devenu si brûlant,
» Je ferai comme lui, qui pleure en vous parlant.
» Un jour, dans les langueurs d'une journée oisive,
» Nous lisions Lancelot, et comment il arrive
» Qu'un regard de Genèvre a troublé sa raison.
» Nous étions, ce jour-là, seuls, sans aucun soupçon :
» Bien des fois, en lisant, il advint qu'une page
» Fit rencontrer nos yeux, pâlir notre visage.
» Mais il fut un seul mot qui nous vainquit tous deux.
» Nous étions au passage où Lancelot heureux
» Couvre de ses baisers un caressant sourire.
» Paul.... — qu'à mes bras jamais le ciel ne le retire! —
» Paul me baisa la bouche, imitant Lancelot...
» Ce livre et son auteur nous fut un Gallehot [8]....
» Et nous ne lûmes pas ce jour-là davantage. »

Pendant qu'un des esprits nous tenait ce langage,
Le second sanglottait sur sa sœur appuyé :
Moi, j'eus le cœur brisé d'une telle pitié,
Qu'il semblait que déjà j'eusse un pied dans la tombe.
Je pâlis.... je tombai.... comme un cadavre tombe.

CHANT VI.

CHANT VI.

ARGUMENT. — Troisième cercle gardé par le démon Cerbère : là sont punis les gourmands. Le Florentin Ciacco prédit à Dante l'exil des Guelphes Blancs et le triomphe des Noirs.



Et quand un peu de force a relevé mon cœur
Affaissé par pitié de Paul et de sa sœur,
Je n'entends, je ne vois, où que je m'aventure,
Que nouveaux torturés, que nouvelle torture.

C'est le troisième cercle où tombe, à flots épais,
Sans jamais se lasser, sans varier jamais,
Froide, lourde et maudite, une pluie éternelle,
Mélange impur d'eau noire et de neige et de grêle.
Le sol qui la reçoit exhale un air infect.
Cerbère est là qui tient les damnés en respect [1] :
Démon impitoyable, aux monstrueuses formes,
Il ouvre incessamment ses trois gueules énormes,
Et comme un dogue, aboie en s'acharnant contre eux.
Un feu sombre et sanglant jaillit de son œil creux ;
Son ventre est large et bas, sa barbe noire et dure ;
Et son ongle tranchant va, dans leur couche impure,
Secouer, déchirer, torturer les esprits
Qui hurlent sans repos de lamentables cris,
Et — pour se soulager du fouet qui les presse —
D'un flanc sur l'autre flanc se retournent sans cesse.

Le Grand Ver, qui nous vit, roula des yeux ardents,
Ouvrit sa triple gueule et fit grincer ses dents :
Tous ses membres tremblaient. Par un soin salutaire,
Mon guide, dans ses mains, pétrit un peu de terre,
Et la jeta trois fois au démon affamé.
Tel aboie avec rage et soudain est calmé,

Le chien à qui son maître a jeté la pâture :
Tel Cerbère, enivré du poids qui le sature,
Endort sa triple voix dont les cris sont si lourds
Aux malheureux damnés, qu'ils voudraient être sourds.

Et nous foulions aux pieds toutes ces ombres vaines,
Qui souffrent cependant sous des formes humaines.
Toutes dans le limon gissaient confusément;
Une seule à demi se leva brusquement :
— « O toi que l'on conduit sous la pluie éternelle,
» Homme, si tu le peux, reconnais-moi, dit-elle.
» Tu naquis, moi vivant. » — « Si je t'ai vu jamais,
» La douleur, répondis-je, a bien changé tes traits :
» Dis-moi donc qui tu fus, toi que l'enfer éprouve
» Par un supplice tel que peut-être il s'en trouve
» Un plus grand, mais non pas un plus fastidieux. »
L'ombre alors : — « J'ai coulé des jours délicieux,
» Dit-elle, dans la ville où tu reçus la vie,
» Où débordent déjà les prisons de l'envie.
» Vous m'appeliez Ciacco. Regarde quels tourmens [2]
» La froide pluie inflige aux âmes des gourmands.
» Je ne suis pas le seul; et le même supplice,
» Dans tous ceux qui sont là, punit le même vice. »

Il cessa de parler ; je repris : — « Tes douleurs
» Me pèsent tellement, que j'en verse des pleurs.
» Mais dis, si tu le sais, ô Ciacco ! je te prie,
» Dis où les factions traîneront ma patrie,
» Dis s'il lui reste encor quelques citoyens purs,
» Et pourquoi la Discorde a soufflé sur ses murs. »
— « Après de longs débats et de sourdes menaces,
» Un sang pur de Florence inondera les places.
» L'une des factions dont le nom vient des bois [3]
» Avant peu chassera sa rivale aux abois.
» Mais, avant trois hivers, j'en vois Un qui s'élance [4],
» Qui mettra pour les Noirs son fer dans la balance,
» Et dans le sang des Blancs lavant de vieux affronts,
» Long-temps d'un pied superbe écrasera leurs fronts :
» Leur rage attestera ce que la paix leur coûte.
» Deux citoyens sont purs ; mais nul ne les écoute.
» L'Avarice, l'Envie et l'Orgueil, dans les cœurs
» Ont allumé ce feu fatal même aux vainqueurs. »

Le lamentable accent ne se fit plus entendre.
Mais moi : — « Parle : je veux... je désire l'apprendre :
» Henry, Farinata, Le Mosca, dans le ciel [5]
» Boivent-ils le nectar, ou dans l'enfer le fiel ?

» Tegghia, Rusticucci, si flétris par l'envie,
» Tous ceux qui, pour le bien, ont dévoué leur vie,
» Où sont-ils? Pour les voir, je ferais mille efforts.
» Où sont-ils? » — « Tous tombés sur les terribles bords.
» Tous, au-dessous de moi, sont plongés dans l'abîme;
» Tous, au fond de l'enfer, regrettent plus d'un crime.
» Descends, tu les verras; mais écoute, ô mortel :
» Quand tu seras rentré dans le monde au doux ciel,
» Rappelle à mes amis ma mémoire oubliée.
» Ne m'interroge plus : va, ma langue est liée. »
Il détourne à ces mots son œil louche et hagard,
Baisse le front, sur moi jette un dernier regard;
Puis, parmi les pécheurs, il tombe dans la fange.
— « Il n'en sortira plus qu'au dernier jour où l'ange,
» Au son de la trompette, éveillant les enfers,
» Annoncera le juge ennemi des pervers.
» Toute âme alors ira, dans sa tombe lointaine,
» Vêtir ses os glacés, ses chairs, sa forme humaine,
» Pour entendre la voix dont l'accent irrité
» Remplira de terreur l'immense éternité. »

Ainsi parlait Virgile : et, sur les pas du Sage,
Tandis que lentement je m'ouvrais un passage

Dans ce mélange impur de boue et de damnés,
Vers d'éternels secrets nos yeux étaient tournés :
— « Quand aura retenti la sentence fatale,
» Quel sera le destin de la race infernale ?
» Plus terrible, plus doux, ou tel que je le vois ? »
— « Retourne au sage auteur que tu lus tant de fois [6] :
» Plus un être est parfait, répondit le poète,
» Plus il ressent la joie ou la douleur parfaite.
» Vers la perfection qui nous ouvre les cieux,
» Nul ici, tu le sens, n'ose lever les yeux :
» Mais tous savent qu'un jour la fatale sentence
» Doublera leur supplice avec leur existence. »

Tel était le sujet de bien d'autres discours.
Du cercle inachevé, quittant les longs détours,
Nous gagnâmes au centre une pente escarpée,
Par le grand ennemi, par Plutus occupée [7].

CHANT VII.

CHANT VII.

ARGUMENT. — Quatrième cercle. Virgile, après avoir dompté Plutus, explique à son élève le supplice des *Avares* et des *Prodigues*. Les deux poètes traversent ensuite la source du Phlégéton, et descendent au bord du Styx. C'est le cinquième cercle où sont punies la *Colère* et la *Paresse*.



— « *Pappe ! Pappe Satan !... ô Satan, Alette,* »
S'écria le Démon d'un ton rauque et heurté.
Mais le gracieux sage, à qui tout est facile,
Dit pour me rassurer : — « Calme-toi ; sois tranquille :

» Quelque soit son pouvoir, il n'empêchera pas
» Que du haut de ce roc tu n'ailles jusqu'en bas. »
Puis il dit, se tournant vers cette lèvre enflée :
— « Paix ! maudit : Nourris-toi de ta rage étouffée ;
» Ce voyage a sa cause : on le veut dans le ciel,
» Où le superbe viol fut puni par Michel. »
Comme une grande voile enflée à la bourasque,
Si le mât s'est rompu, retombe molle et flasque,
Tel sans force tombait le cruel animal.

Ainsi nous descendons au quatrième val :
Nous voilà pénétrant aux entrailles du gouffre,
Où tout crime s'expie, où tout criminel souffre.
Qui donc ici rassemble, ô Justice des cieux,
Tant de nouveaux tourmens révélés à nos yeux ?
Se peut-il que la faute égale le supplice ?
Comme on voit, des deux bords du sombre précipice,
Sylla contre Carybde en grondant se heurter,
Tels, plus nombreux cent fois que je n'en pus compter,
Partagés en deux camps les damnés hors d'haleine,
Sous de pesans fardeaux, se traînant avec peine,
Hurlaient, se rencontraient, frappaient, frappaient encor ;
Ils criaient à la fois : — « Que fais-tu de ton or ? »

— «Toi, qu'as-tu fait du tien?» — Tous ensuite, en arrière,
Reprenaient lentement leur pénible carrière,
Répétant le cri sourd qui les peignait si bien :
« Que fais-tu de ton or?... Toi, qu'as-tu fais du tien? »
Arrivée aux deux buts, la foule criminelle
Revenait pour subir une lutte nouvelle.
J'avais le cœur navré. — « Ceux que je vois ici,
» Qui sont-ils? demandai-je : à ma gauche en voici
» Qui semblent tonsurés : ont-ils servi l'église? »
— « Tous, bien qu'en deux partis ce cercle les divise,
» Frappés, quand ils vivaient, du même aveuglement,
» Tous des biens de la terre ont usé follement.
» Leurs cris sont assez clairs pour que tu les comprennes,
» Quand ils sont parvenus au bout des deux arènes,
» Où deux vices rivaux les tiennent séparés.
» Ceux-ci, fils de l'église, et qui sont tonsurés,
» Papes ou cardinaux, princes de l'Avarice,
» N'ont que trop mérité l'horreur d'un tel supplice. »
Je repris : — « Parmi ceux que ce vice a flétris,
» Je devrais reconnaître au moins quelques esprits. »
— « Erreur! l'obscurité dont s'entoura leur vie
» A noirci de son sceau cette race avilie.
» Tu tenterais en vain d'en reconnaître un seul.
» Tous, au moment fatal, sortiront du linceul,

» Ceux-là le front rasé, ceux-ci la main fermée[1].
» Vois l'éternel combat de l'une et l'autre armée ;
» Vois à quel rude sort seront jetés d'en haut
» Ceux qui n'ont ni donné ni gardé comme il faut.
» Vois quel abîme au lieu du radieux empire :
» Ce qu'ils souffrent.... pourquoi tenter de te le dire?
» J'ai tout dit en un mot, mon fils.... *L'éternité !*
» Ces biens que l'homme cherche avec avidité,
» Ces biens dont à son gré la fortune dispose,
» Méprise-les, mon fils ; ils sont bien peu de chose.
» Tout l'or de l'univers ne saurait, un moment,
» De ces infortunés suspendre le tourment. »
— « La Fortune, ô mon maître, un mot! Par quel mystère
» Tient-elle entre ses mains tous les biens de la terre? »
— « Telle est votre ignorance, ô frivoles mortels!
» Ecoutez : je dirai ces secrets éternels.
» Le créateur des cieux, dans sa sagesse immense,
» Confia chaque sphère aux mains d'une puissance
» Qui, versant dans l'espace une égale clarté,
» Sans fin prête à ses sœurs son éclat emprunté.
» Aux splendeurs de la terre une d'elles préside,
» Se rit de vos calculs, les gouverne et les guide.
» Une famille, un nom, grandit, tombe en un jour.
» Un peuple est éclipsé ; l'autre brille à son tour.

» Tout change à temps; tout cède à cette main superbe
» Qui se cache à vos yeux, comme le ver sous l'herbe.
» Hommes! votre savoir contre elle ne peut rien.
» Elle pèse, elle juge et suit, pour votre bien,
» Son règne, comme font ses célestes rivales.
» Ses révolutions tournent sans intervalles,
» C'est la Nécessité qui la force à courir :
» Tant il en vient souvent qu'il lui faut secourir!
» Et ceux qui l'ont tant mise en croix, sont ceux-là même
» Qui lui devraient l'encens au lieu de l'anathème.
» Mais par soi-même heureuse, elle ne l'entend pas,
» Mêlée au chœur des Dieux, elle rit des ingrats,
» Elle roule sa sphère et jouit de sa joie.
» Descendons maintenant la ténébreuse voie :
» Viens à des maux plus grands. Déjà l'astre du soir [2]
» Qui montait, quand je suis parti, commence à cheoir.
» S'arrêter trop long-temps n'est pas permis. Arrive. »
Nous coupâmes alors le cercle à l'autre rive,
Sur un gué qui bouillonne et qui de là descend [3]
Par un fossé profond qu'il se creuse en passant.
L'eau, certes, en était plutôt noire que brune :
Donc, faisant compagnie à la sombre lagune,
Nous entrâmes plus bas par un chemin ardu,
Où le triste ruisseau, quand il est descendu,

Forme un marais, au pied de l'âpre roche grise.
C'est le Styx : et moi, prêt à tout, avec surprise
Je vis dans le marais des esprits entassés,
Nus, fangeux, qui semblaient rudement offensés.
Ils se frappaient des pieds, du poitrail, du visage...
C'était trop peu du bras pour servir tant de rage ;
Puis ils se déchiraient entr'eux à belles dents.
Mon bon maître me dit : — « Fils, tu vois là-dedans
» Les âmes des humains qu'a vaincus la colère :
» Je veux même pour toi que ce soit chose claire,
» Qu'au-dessous, le marais en tient d'inaperçus [4]
» Qui soupirent et font bouillonner le dessus,
» Comme l'œil te le dit, où qu'il fasse sa ronde.
» Ils disent enfoncés dans la vase profonde :
» *Nous fûmes, dans l'air doux qu'égayait le soleil,*
» *Tristes, traînant le poids d'un paresseux sommeil,*
» *Les sens enveloppés de fumée : en échange,*
» *Attristons-nous encor dans l'éternelle fange.*
» Ils bégayent cet hymne au fond de leur gosier ;
» Car ils ne peuvent dire un seul mot tout entier. »
Entre la rive sèche et l'axe de la roue,
Les yeux tournés vers ceux qui se gorgent de boue,
Nous décrivions un arc en côtoyant le tour :
Puis nous vînmes enfin jusqu'au pied d'une tour.

CHANT VIII.

CHANT VIII.

ARGUMENT. — Les deux poètes traversent le Styx dans la barque de Phlégias, luttent contre une âme colère, et abordent à une île qui forme le sixième cercle. Là est la ville de Dité. Les démons qui gardent les portes en refusent l'entrée aux deux voyageurs.



Continuons. Long-temps avant notre arrivée,
Nos yeux avaient monté sur la tour élevée,
Où deux feux s'allumaient comme un double fanal.
Une autre flamme au loin répéta le signal,

Mais si loin, qu'on eût dit à peine une étincelle.
— « Que dit cette clarté? l'autre, que répond-elle?
» Qui les allume? » Et lui, source de tout savoir,
Me dit : — « Si le brouillard te permet de le voir,
» Ce qu'on attend paraît là-bas sur l'eau fétide. »
La flèche qui fend l'air ne va pas plus rapide
Que le léger esquif dirigé droit à nous
Par un seul nautonnier qui, d'un air de courroux,
Criait : — « Te voilà donc arrivée, âme vile? »
— « Phlégias, Phlégias, lui répondit Virgile,
» Ces cris-là sont perdus : cette fois, dans ton bac [1]
» Tu ne nous recevras que pour passer le lac. »
Tel, trompé dans ses vœux, l'homme se désespère :
Tel parut Phlégias dévorant sa colère.

Je suivis mon seigneur sur le vaisseau léger;
Mais le poids de mon corps parut seul le charger [2].
Quand nous fûmes entrés tous deux, l'antique proue
Partit, traçant plus lourd son sillon dans la boue.
Pendant que nous voguions, du milieu des flots morts,
Devant moi, plein de fange, Un se dressa dehors,
Et dit : — « Qui donc es-tu, qui viens avant ton heure? »
— « Je viens, mais sans rester, dans la sombre demeure.

» Mais, si défiguré, toi-même, esprit mal-né,
» Nous diras-tu ton nom? » Il répondit :— « Damné. »
Et moi, l'apostrophant : — « Dans les pleurs et la fange
» Reste à jamais, maudit! et que le ciel se venge!
» Va, je te reconnais, quelque affreux que tu sois. »
Alors, de ses deux mains, il se cramponne au bois [3].
Virgile, adroit et prompt, le repousse et s'écrie :
— « Va : sur les autres chiens va passer ta furie. »
Puis, posant sur mon front un baiser paternel,
Il me prit dans ses bras, et dit : — « Noble mortel,
» Soit bénie à jamais, pour sa progéniture,
» Celle qui te serra neuf mois sous sa ceinture!
» Mais malheur à l'orgueil de cet esprit perdu
» Que n'abrita jamais l'ombre d'une vertu!
» Il apporte à la mort les fureurs de sa vie.
» Que de grands rois, là-haut, sont vus avec envie,
» Qui, plus tard exécrés, dans ces fétides eaux
» Se vautreront un jour comme de vils pourceaux! »
— « Maître, avant de toucher la rive, ne pourrai-je
» Voir s'abîmer sous l'eau l'Ombre qui nous assiége?»
Et lui : — « Réjouis-toi : tu seras satisfait,
» Avant de découvrir le rivage. » En effet,
Je vis presque aussitôt la foule criminelle,
A travers les flots noirs, s'acharner autour d'elle....

Et maintenant encor, j'en rends bien grâce aux cieux.
— « A Philippe Argenti ! » criaient ces furieux.
Et le fier Florentin, vomissant le blasphême,
Tournait aveuglément ses dents contre lui-même.
Laissons-là le maudit ; et qu'on n'en parle plus.

Mais jusqu'à mon oreille arrive un bruit confus ;
Je jète au loin mes yeux : — « Elle va donc paraître,
» La ville de Dité ! s'écria mon bon maître,
» Avec ses citadins, si tristes, si nombreux ! »
Et moi : — « Je vois ses murs au bout du lac ombreux [4].
» A l'étrange rougeur, maître, qui les colore,
» Il semblerait d'ici que le feu les dévore. »
— « Oui, l'éternel brasier qui les brûle en-dedans,
» De ce profond enfer rougit les murs ardens. »

Nous étions arrivés, sans quitter la vallée,
Au fossé qui défend la cité désolée.
Ses murs me paraissaient comme des murs de fer.
Depuis long-temps déjà la barque de l'enfer
Traçait un long circuit : enfin, d'une voix forte,
Phlégias s'écria : « Sortez, voici la porte. »

J'aperçus, par milliers, en élevant les yeux,
Ces anges que l'orgueil a fait pleuvoir des cieux.
— « Quel est donc celui-là, criaient-ils en furie,
» Qui visite la mort revêtu de la vie? »
Mais mon prudent ami fit signe qu'il voudrait
Avec les fiers gardiens conférer en secret.
Un peu calmés alors : — « Viens seul; qu'il se retire,
» Lui qui si hardiment entra dans notre empire.
» S'il le peut, qu'il retrouve à présent son chemin.
» Pour se guider dans l'ombre, il n'aura plus ta main :
» Tu resteras. » Jugez, à ce maudit langage,
Lecteurs, si je sentis s'affaiblir mon courage.
Je crus bien qu'à jamais c'en était fait de moi.
Et je dis : — « O mon maître, ô mon cher maître, ô toi,
» Toi qui, plus de sept fois, m'as rendu l'espérance,
» Et qui m'as arraché sauf à tant de souffrance,
» Ne m'abandonne pas dans un si grand besoin.
» S'il nous est interdit, maître, d'aller plus loin,
» Vite! ensemble fuyons et retrouvons ma trace. »
Le seigneur qui m'avait amené là : — « De grâce,
» Me dit-il, ne crains rien; nul au monde ne peut
» Retarder notre marche; entends-tu? Dieu le veut.
» Attends-moi donc ici ; que ton cœur se ranime :
» Nourris bonne espérance, et crois que dans l'abîme,

» Ton guide, ton ami ne te laissera pas. »
Et voilà qu'il me quitte; il s'éloigne à grands pas :
Et moi flottant du *non* au *oui*, sans ce bon père,
Je reste, et ne sais plus si je crains, si j'espère.

Je ne pus, d'où j'étais, saisir ce qu'il leur dit;
Mais il s'arrêta peu dans le groupe maudit :
Sur les murs en courant nos ennemis s'armèrent :
Les portes sur mon guide à grand bruit se fermèrent.
Lui marchait à pas lents, et ses regards baissés
Disaient que tout espoir les avait délaissés.
— « Eh! quoi, murmurait-il, ces impures cohortes
» Oseraient de Dité me refuser les portes?.....
» Toi, ne t'alarme pas, mon fils, si je frémis.
» Quels que soient les apprêts de nos fiers ennemis,
» Je vaincrai, je vaincrai leur audace rebelle.
» Tant de témérité d'ailleurs n'est pas nouvelle.
» Sur le seuil où tu lus la sentence de mort,
» Ils ont, presque au grand jour, tenté le même effort;
» Et la porte aujourd'hui reste encor sans serrure [5].
» C'est par là que descend, de la demeure pure,
» Sans escorte, à travers la vaste obscurité,
» Tel qui nous ouvrira les portes de Dité. »

CHANT IX.

CHANT IX.

ARGUMENT. — Un ange descend du ciel et ouvre aux poètes les portes de Dité. Ils marchent au travers des sépulcres enflammés, où gissent les *Hérésiarques*.



Quand il vit que la peur blanchissait mon visage,
Il comprima la sienne aussitôt; puis le Sage
S'arrêta, comme un homme écoutant avec soin....
Les yeux, dans cet air noir, ne peuvent mener loin.

Puis, il dit : — « Il faut vaincre ou... mais par sa puissance....
» Oh ! qu'il tarde à venir ! » Malgré sa réticence,
Moi je vis sa pensée entière : il n'avait pu
Changer des premiers mots le sens interrompu.
Ce mot mystérieux retenu par mon maître,
Ma terreur l'expliquait, l'exagérait peut-être.
— « Du cercle où le seul mal est de n'espérer plus,
» Jusqu'ici, dans la conque où pleurent les reclus,
» Descendit-on jamais ? » Telle fut ma demande.
— « Il se voit rarement que l'un de nous descende
» Par la route où je vais, dit mon maître ; une fois
» J'y suis venu pourtant, évoqué par la voix [1]
» Qui rappelait d'en bas les morts à la lumière.
» Mon corps était à peine une froide poussière,
» Quand la fière Erycto dans ces murs me guida,
» Pour tirer un esprit du cercle de Juda.
» C'est le dernier de tous où la nuit plus profonde
» Est le plus loin du ciel qui brille autour du monde.
» Je sais bien le chemin : ce marais empesté
» Presse de toutes parts la dolente cité....
» Ne crains rien..... Cependant, pour que la porte cède,
» Il faudra que d'en haut la colère nous aide. »
Il me dit d'autres mots, mais ils m'ont échappé ;
Mon âme avait suivi mon œil préoccupé

Au faîte de la tour enveloppé de flammes,
Où, tout d'un coup, en groupe, avec des traits de femmes,
Trois démons, se dressant sur les créneaux en fer,
Présentaient un tableau bien digne de l'enfer.
Des hydres les serraient de leurs vertes ceintures :
De livides serpens, au lieu de chevelures,
Sifflaient entrelacés sur leurs fronts soucieux :
Du sang, au lieu de pleurs, dégouttait de leurs yeux.
Et lui qui connut bien les suivantes livides
De la reine des pleurs : — « Voici les Euménides [2],
» Les trois terribles sœurs..... Regarde : les voici!
» Mégère est sur la gauche : à droite, par ici [3],
» C'est Alecto qui pleure : au milieu, Tysiphone. »
Pendant que du romain la douce voix résonne,
Leurs ongles tout sanglans s'enfonçaient dans leurs seins;
Elles se meurtrissaient de leurs hideuses mains,
Et de cris si perçans frappaient l'onde muette,
Que moi je me serrai, de peur, près du poète.
— « A nous, Méduse! à nous! qu'il soit pétrifié!
» Thésée eut trop d'audace, et nous trop de pitié [4]
» (Criait toute à la fois l'abominable engeance,
» En regardant vers nous) : Oui, vengeance! vengeance! »
— « Détourne-toi, mon fils, et tiens les yeux fermés :
» Tu ne sortirais plus de ces murs enflammés,

» Si tu vois la Gorgone. » Ainsi dit le poète :
Lui-même, en me parlant, il détournait ma tête,
Et pour mieux me soustraire aux regards inhumains,
Sur mes deux mains lui-même il posait ses deux mains.
Vous dont l'esprit est sain, de mon étrange rime
Levez le voile : il cache une leçon sublime.

Mais qui trouble des flots la monotone horreur?
Quel bruit majestueux porte au loin la terreur,
Et fait trembler au loin l'écho des deux rivages?
Tel, par la résistance accroissant ses ravages,
Quand l'ardent Syrius dévore nos guérêts,
Un vent impétueux gronde au fond des forêts,
Des chênes mugissans brise la tête altière,
Les roule sous ses pieds dans des flots de poussière,
Va superbe, et du haut du coteau dévasté,
Chasse avec le troupeau le pâtre épouvanté.
Il délivra mes yeux : — « Sur cette antique écume,
» Fixe-les bien, dit-il, où plus sombre est la brume. »
Ainsi, quand un serpent glisse au bord d'un marais,
La grenouille s'élance au sein des roseaux frais,
Et fuit son ennemi sous la vase profonde.
De même, par milliers, je vis la race immonde

Fuir, plonger à l'aspect d'un Être éblouissant
Qui foulait à pied sec le flot obéissant.
Souvent, de sa main gauche, il semblait au passage
Ecarter l'air impur de son brillant visage.
C'était le seul tourment qui parût l'assiéger.
J'avais reconnu vite un divin messager,
Et je me retournai vers mon maître : il fit signe
Qu'en silence il fallait baisser ma tête indigne.
Ah! qu'il me paraissait plein d'un divin orgueil!
Une baguette en main, il va, touche le seuil
(Qui s'ouvre sans que rien le retienne), et s'écrie :
— « Lâches, maudits du ciel qui fut votre patrie,
» D'où vous revient au cœur tant de témérité?
» A quoi bon vous raidir contre une autorité
» Sous laquelle, après tout, il faut que tout fléchisse,
» Et qui déjà vingt fois accrut votre supplice?
» Que vous sert de donner du front dans le Destin?
» Avez-vous oublié que votre vil mâtin,
» Cerbère, d'un collier porte encore la trace [5] ? »
Et d'un trait lumineux marquant le sombre espace,
Sans paraître nous voir, il passa dédaigneux.
D'autres soins appelaient sa pensée et ses yeux.
Rassurés cependant par la parole sainte,
Nous franchîmes le seuil de la fatale enceinte.

Rien n'arrêta nos pas : ma curiosité
Pénétra librement le secret de Dité....
Secret terrible, hélas! qu'une immense prairie
Dévoilait tout d'un coup à ma vue attendrie.
Tels, dans les plaines d'Arle, où le Rhône s'endort [6];
Tels — près du Quarnaro, limite aux vagues d'or
Qui ferme l'Italie et touche à sa rivale —
A Pola, les tombeaux font la terre inégale :
Tel s'offrit le spectacle à nos yeux déployé.
Mais combien il était plus digne de pitié!
Chaque tombeau brûlait, au milieu d'une flamme
Plus vive que l'acier pour rougir n'en réclame.
De leur faîte entr'ouvert sortaient d'horribles cris.
— « Quels pécheurs sont ici? car j'ai trop bien compris,
» Maître, que chaque marbre enferme une victime. »
— « Une, dis-tu, mon fils! l'*Hérésie* est un crime [7]
» Qui remplit ces tombeaux plus que tu ne le crois :
» Oui, chacun d'eux dévore une secte à la fois.
» La flamme au crime égale est plus âpre ou moins vive.

Vers la droite, à ces mots, serrant de près la rive,
L'ombre se détourna ; je suivis à pas lens,
Entre les hauts remparts et les tombeaux brûlans.

CHANT X.

CHANT X.

ARGUMENT. — Dans le sixième cercle, Dante visite les tombeaux où sont enfermés les Hérésiarques. Farinata, capitaine Gibelin, prédit au poète qu'il sera exilé.



Entre les murs du cercle et les coupables proies,
Voilà que nous marchons par de secrètes voies.
Lui mon maître, d'abord ; et moi derrière lui.
— « O sublime vertu, maître, avec ton appui,

» Si dans les cercles noirs sans peur je me dirige,
» Parle-moi ; satisfais à mes désirs : ne puis-je
» Voir ceux qui sont gisans dans ces lits douloureux ?
» Tous sont encore ouverts ; nul ne veille sur eux. »
— « Ils seront tous fermés, quand, vers ces tristes chambres,
» Chacun de Josaphat rapportera ses membres.
» Epicure et sa secte est là, parmi ces morts,
» Pour avoir dit que l'âme expire avec le corps.
» Et quant à tes désirs, entre ici : cette terre
» Répondra même à ceux dont tu me fais mystère. »
Je répondis : — « Pour toi je n'ai point de secret ;
» Mais tes sages conseils m'ont rendu plus discret [1]. »
— « O Toscan, qui t'en vas par la cité de flamme,
» Vivant, et prononçant des mots qui vont à l'âme,
» Qu'il te plaise rester un peu dans ce séjour !
» Ton accent dit assez que tu reçus le jour
» Aux rives que j'ai trop peut-être désolées. »

Ce son partit soudain de l'un des mausolées,
Tel que d'un peu plus près je suivis, plein d'effroi,
Mon guide qui me dit : — « Que fais-tu ? tourne-toi.
» Car c'est Farinata, droit sur sa sépulture [2].
» Tu le verras entier jusques à la ceinture. »

Moi, je fixais déjà son œil qui me fixait.
La poitrine et le front dehors, il se dressait....
Il semblait défier les enfers. Mais Virgile,
A travers les tombeaux, et d'une main agile,
Me poussa près de lui, disant : — « Pèse tes mots. »
Donc, j'arrive à la tombe où vivent tant de maux.
Il me regarde un peu; puis, d'une voix hautaine :
— « Qui furent tes aïeux? » dit le fier capitaine.
Et comme d'obéir il me faisait jaloux,
Je ne lui célai rien; je les lui nommai tous.
Alors un peu plus haut il leva sa paupière.
Puis : — « C'était là des gens de race rude et fière [5],
» Pour moi, pour mes aïeux, pour mon parti, dit-il,
» Tels que je les jetai par deux fois en exil. »
— « Si vous avez deux fois chassé ceux de ma race,
» Ils sont aussi deux fois tous rentrés dans la place :
» Les vôtres sont, je crois, peu versés dans cet art. »

En ce moment surgit — découverte au regard —
Et jusques au menton — près de la première âme [6] —
Une ombre qui semblait à genoux dans la flamme.
Elle parut long-temps, d'un regard inquiet,
Chercher autour de moi quelqu'un qui me manquait.

L'ombre ensuite en pleurant dit : — « Si c'est le génie
» Qui t'ouvre la prison de la race bannie,
» Pourquoi, pourquoi mon fils n'est-il pas avec toi?»
Et moi : — « L'on me conduit; je ne suis rien par moi:
» Et celui qui là-bas m'attend, est le bon maître
» Que Guido, votre fils, dédaigna trop peut-être. »
(Au genre du supplice, aux mots qu'il avait dits,
Je reconnus le père et pus nommer le fils.)
Lui, soudain se dressant comme un homme en délire:
— «*Dédaigna...dédaigna!*...mon fils?..que veux-tu dire?
» Mon fils ne voit-il plus le doux éclat du jour? »
Ma réponse tardait au gré de son amour!....
Il retomba muet sous la brûlante pierre.....
L'autre avait conservé son attitude altière :
— « *Les miens sont peu versés dans cet art !* » reprit-il,
Comme si d'un discours il renouait le fil.
« Ce mot m'est plus cruel que ma couche infernale.
» Mais, sans attendre l'heure où notre reine pâle [5]
» Aura cinquante fois rallumé son flambeau,
» Tu maudiras cet art que tu trouves si beau.
» Réponds; et qu'à ce prix le jour encor t'éclaire!
» De ce peuple d'où vient contre nous la colère?
» D'où vient qu'il nous proscrit tous dans toutes ses lois?»
— « Contre vous, répondis-je en modérant ma voix,

» Le sang pur qui rougit l'Arbia crie encore. »
Et l'ombre, en soupirant, reprit : — « Ce sang m'honore.
» Ce sang était coupable, et je l'ai répandu....
» Et, je n'étais pas seul :.... mais quand j'ai défendu
» Vos murs que mon parti dévouait à la flamme....
» Là, j'étais seul. » — « La paix, répondis-je, ô grande âme,
» Soit avec vos neveux! mais rompez le lien
» Où s'est enveloppé mon esprit : je crois bien,
» Si je vous ai compris, que vous voyez sans peine
» Les objets éloignés que le temps nous amène;
» Il n'en est pas ainsi pour les objets présens. »
— « Tels que l'homme dont l'œil s'affaiblit par les ans,
» Nous voyons, mais de loin : jusque dans sa justice,
» Le souverain seigneur nous est encor propice.
» Quand les événemens s'approchent, quand ils sont,
» L'ombre qui nous les cache est comme un puits sans fond.
» Toute chose du monde est pour nous comme morte,
» Si quelqu'un de là-haut ici-bas ne l'apporte.
» Et ce dernier flambeau, tu le sens, s'éteindra,
» Au jour où du Futur la porte se clora. »
Contrit alors d'avoir blessé le cœur d'un père,
Je repris : — « Vous direz à ce tombé, j'espère,
» Que son fils compte encor chez les vivans. Déjà,
» Si je restai muet quand il m'interrogea,

» Déjà, dites-le lui, j'avais l'âme frappée
» De l'erreur que d'un mot vous avez dissipée. »
Mon maître m'appelait vers lui dans cet instant;
Je priai donc l'Esprit de dire, en se hâtant,
Quels étaient avec lui.— « Quels? reprit l'ombre altière,
» Plus de mille avec moi brûlent sous cette pierre.
» C'est Frédéric second; c'est le grand cardinal [6]....
» Je me tais sur le reste. » Et le marbre infernal
Ressaisit le damné. Moi, vers l'antique Sage,
Je m'avançai rêvant au funeste présage.
— « Qui t'attriste? dit-il en marchant devant moi. »
Je ne lui cachai rien. — « L'enfer est contre toi :
» Tu ne l'oublîras pas; mais regarde et m'écoute. »
(Son doigt s'était levé vers la céleste voûte.)
« Quand tu seras admis à contempler debout
» Le front éblouissant de celle qui voit tout,
» D'elle tu sauras mieux le secret de ta vie. »

Il dit, et s'écarta de la route suivie.
A gauche, loin des murs, au milieu des tombeaux,
Il dirigea mes pas dans des sentiers nouveaux,
Jusque vers le sommet d'une pente rapide
D'où s'exhalait vers nous une vapeur fétide.

CHANT XI.

CHANT XI.

ARGUMENT. — En descendant du sixième cercle au septième, Virgile explique à son élève comment la *Violence* et la *Fraude* remplissent les trois derniers cercles de l'Enfer, subdivisés chacun en plusieurs circuits.



Donc, atteignant le bord d'un abîme profond
Que formaient des débris de rocs semés en rond,
Nous vînmes au-dessus d'un plus cruel supplice....
Mais l'air que jette en haut le fond du précipice,

Vomissait jusqu'à nous un si mortel poison,
Qu'il fallut reculer dans l'ardente prison.
Là, sur un grand tombeau, nous lûmes cette phrase :
— « C'est moi qui garde ici le pontife Anastase
» Qui, loin du droit sentier, fut conduit par Photin. »
— « Il nous faudra, me dit le poète latin,
» Descendre lentement, pour qu'à l'air de l'enceinte
» Tu t'aguerrisses.... puis, arrière toute crainte! »
— « Au moins, lui répondis-je, et cela m'est bien dû,
» Fais que ce temps pour moi ne passe pas perdu. »
— « J'y pensais, » répliqua l'âme au savoir immense.
Elle médite alors, puis en ces mots commence :
— « Tu verras, mon cher fils, au pied de ces rochers,
» Trois cercles plus étroits l'un sous l'autre cachés,
» Et remplis de damnés comme ceux que tu quittes.
» Apprends donc le secret de ces voûtes maudites;
» Puis il te suffira d'y promener tes yeux.

» Toute méchanceté qui fait outrage aux cieux
» A pour but l'injustice : à grand bruit, en silence,
» Elle y vient par la *Fraude* ou par la *Violence*.
» Mais la fraude, ce mal propre à l'humanité,
» Attire aussi sur nous plus de sévérité,

» Et plus bas elle souffre une plus vive atteinte.
» Les *Violens* sont tous dans la première enceinte,
» Divisée elle-même en trois circuits épais,
» Où leur crime est puni sous trois divers aspects.
» Il peut attaquer *Dieu*, le *prochain* ou *soi-même*,
» La personne ou ses biens, ce qu'elle est, ce qu'elle aime.
» Je vais te le prouver. *Violence au prochain*.
» On lui donne la mort, on déchire son sein,
» On ruine ses biens, on les brûle, on les pille.
» Un seul circuit punit cette triple famille.
» Le lâche incendiaire est mis au même rang,
» Avec celui qui pille ou fait couler le sang.
» *Sur soi* l'on peut porter une main violente;
» On le peut sur ses biens : Dieu veut qu'il se repente,
» Mais d'un vain repentir qui doit être éternel,
» Quiconque s'est privé des doux rayons du ciel,
» Ou dissipe ses biens, et dans les pleurs se noie
» Sur cette heureuse terre où tout doit être joie.
» Dans le second circuit il est précipité.
» Ce crime enfin s'attaque *à la Divinité*,
» Quand le cœur la renie ou que la voix blasphème [1],
» Quand on souille en ses dons la nature elle-même.
» Le plus étroit circuit engloutit sur ses bords
» Et le blasphémateur, et Sodome et Cahors [2].

» *La Fraude*—à qui jamais le remords ne pardonne,—
» Peut serrer dans ses lacs un cœur qui s'abandonne,
» Ou bien dompter un cœur qui lutte et se défend.
» Celle-ci brisera, moins vile en triomphant,
» Les seuls liens d'amour que forme la nature.
» Ainsi, le second cercle enveloppe et torture
» Le *Flatteur*, l'*Hypocrite* et les *fils de Simon* [3],
» Les *Devins*, les *Voleurs*, les *frères de Sinon*,
» Le *Rufien*, le *Marchand d'honneurs* et leurs semblables.
» Mais l'autre délîra, de ses mains plus coupables,
» Les nœuds de la nature et ces nœuds plus étroits [4]
» Que serre un doux penchant, que cimentent les lois.
» Donc, quiconque fut traître, éternellement souffre
» Dans le plus petit cercle, au plus profond du gouffre,
» Et vers ce point du globe où siége Lucifer. »

Et moi je répondis : « Certes, rien n'est si clair.
» A ton raisonnement, maître, je saisis vîte
» Quels cercles sont tracés, quel peuple les habite.
» Mais, dis-moi cependant : ceux du marais impur,
» Ceux qui vont se heurtant avec un cri si dur,
» Ceux que frappe la pluie, et ceux que le vent mène,
» Pourquoi, maître, pourquoi, si Dieu les prit en haine,

» Ne sont-ils pas punis dans l'ardente cité?
» Ou pourquoi les punir, s'il n'est pas irrité? »
— « Et pourquoi ta pensée, ô mon fils, dit le Sage,
» S'égare-t-elle au loin, et contre son usage?
» Où s'en va ton esprit? ne sais-tu plus comment
» Ton Ethique en trois points traite si nettement
» Des dispositions dont le Dieu bon s'offense :
» *Brutalité, Malice* et *folle Incontinence* [5] ?
» Comment l'incontinence a moins de gravité,
» Et trouve aussi là-haut moins de sévérité?
» Reporte ton esprit, fils, vers cette sentence ;
» Considère avec soin lesquels font pénitence
» En dehors, au-dessus de Dité : tu verras
» Pourquoi ceux-là plus haut, pourquoi ceux-ci plus bas ;
» Tu comprendras pourquoi la divine Justice
» Paie un moindre péché par un moindre supplice. »

— « Soleil qui rends le jour à tout œil obscurci,
» Tu me satisfais tant, quand tu réponds ainsi,
» Qu'à l'égal du savoir, je me plais dans le doute.
» Recule donc encor d'un seul pas sur ta route,
» Vers ce point où tu dis que l'usure est péché
» Pour le ciel. Que le nœud soit par toi détaché. »

Ainsi parlai-je. Et lui : — « Dans la philosophie,
» On trouve à chaque pas, pour peu qu'on l'étudie,
» Comment du sein de Dieu *la Nature* a son cours,
» Et puise là son art, sa force et ses secours.
» Accorde à ta Physique un seul instant d'étude :
» Tu trouveras, mon fils, sans un travail bien rude,
» Que *l'Art humain* la suit, tant qu'il peut pour sa part,
» Comme un enfant, sa mère ; en sorte que votre art
» Est presque petit-fils du Ciel. A ces deux sources
» L'homme doit s'abreuver et puiser ses ressources ;
» Tu ne l'ignores pas, si tu sais seulement
» Ce que dit la Genèse, à son commencement [6].
» Et comme l'usurier marche par d'autres voies,
» Parce qu'il place ailleurs son espoir et ses joies,
» Il outrage à la fois et la Nature et l'Art....
» Mais viens : je veux marcher. Corus couvre le char ;
» Le signe des Poissons à l'horison surnage [7].
» Viens : la pente est moins rude un peu plus bas. Courage ! »

CHANT XII.



CHANT XII.

ARGUMENT. — Les poètes, après avoir trompé la vigilance du Minotaure, parviennent au premier circuit du septième cercle, où sont punis ceux qui ont fait violence au Prochain.



La pente où nous venions est, pour un pied mortel,
Si rude, et son gardien lui donne un aspect tel,
Que nul ne le verrait sans pâlir d'épouvante.
Telle est cette ruine, à la porte de Trente [1],

Qui — par un tremblement ou par défaut d'appui—
Se rua sur l'Adige, et qui fait qu'aujourd'hui,
De la cime du mont où commença la chute,
Jusqu'au vallon, la roche est tellement abrupte,
Que toute issue est close à qui serait en haut.
Tel était l'escalier du mouvant échafaud.
Là gisait, à l'abord du profond précipice,
Le monstre issu des flancs d'une fausse génisse,
L'opprobre de la Crète avec ses yeux ardens [2].
Sur lui-même, à ma vue, il retourna ses dents,
Comme ceux qu'aiguillonne au-dedans la colère.
— « Crois-tu voir, lui cria mon guide tutélaire,
» Le prince Athénien qui te perça le cœur?
» Fuis, brute! Il ne vient pas, lui, guidé par ta sœur;
» Il vient, guidé par moi, visiter vos tortures. »
Comme un taureau frappé de mortelles blessures,
Qui tourne, et ne va plus que par sauts et par bonds :
De même, je vis faire au Minotaure. — « Allons!
» Dit l'autre qui guettait le moment : cours et passe.
» Sa colère l'aveugle et te livre l'espace. »

Nous suivîmes ainsi ces rochers en éclats
Que le poids de mon corps faisait fuir sous mes pas;

Je m'en allais rêvant. — « Tu réfléchis peut-être
» Aux ruines du seuil défendu, dit mon maître,
» Par l'aveugle Fureur que jai mise aux abois ?
» Quand ici j'ai passé pour la première fois [3],
» Ces rocs étaient debout; mais les temps étaient proches
» Où le Christ, appelant les âmes sans reproches,
» Ravit la grande proie au cercle d'où je pars :
» Alors l'immense Enfer trembla de toutes parts.
» Je crus que, tout-à-coup, dans toutes ses parties [4],
» Le monde avait senti ces sourdes sympathies
» Qui, rapprochant, dit-on, les élémens divers,
» Ont parfois au chaos rappelé l'univers.
» Ces antiques granits alors se renversèrent;
» De leurs débris au loin ces bords se hérissèrent.....
» Mais là, dans le vallon, fixe un regard perçant;
» Elle approche, mon fils, la rivière de sang
» Où bouillent les esprits qui, par la violence,
» Là-haut, de leur prochain ont troublé l'existence.
» O folle, aveugle rage! aiguillon inhumain!
» Ne nous presses-tu tant dans notre court chemin,
» Que pour nous immoler dans l'éternelle vie! »

Comme ceux que l'on creuse autour d'une prairie,

Je vis un grand fossé par les deux bouts tordu,
De la forme d'un arc légèrement tendu;
Tel que me l'avait dit d'avance mon bon guide.
Je vis, entre ses bords et la côte rapide,
Des Centaures courir par bande, armés de traits,
Comme aux jours qu'en chassant ils battaient leurs forêts.
En nous voyant de loin descendre, ils s'arrêtèrent :
Trois d'entre eux, l'arc en main, droit à nous se portèrent.
Le premier s'écriait : — « A quel cercle allez-vous?
» Maudits qui descendez; maudits, répondez-nous,
» Ou ce trait va partir. » — « Tais-toi, dit le poète :
» Pour Chiron, pour lui seul notre réponse est prête :
» Tes désirs sont toujours trop prompts, toujours déçus. »
Puis me touchant du doigt, il me dit : — « C'est Nessus,
» Qui mourut, ravisseur d'une beauté crédule,
» Et même après sa mort sut se venger d'Hercule.
» L'autre qui se regarde au poitrail, c'est Chiron,
» Qui forma le rival du grand Agamemnon.
» Le troisième est Folus, qui fut si plein de rage [5].
» Ils s'en vont par milliers autour de ce rivage,
» Perçant de traits tous ceux qu'ils verraient franchissant
» Le niveau que leur faute a marqué dans le sang. »
Chiron prit une flèche, et mit sa barbe noire,
A l'aide de la pointe, autour de sa mâchoire.

Quand il eut découvert sa grande bouche : — « Holà !
» Dit-il : remarquez-vous, frères, que celui-là,
» Le dernier, fait mouvoir ce qu'il touche au passage ?
» Frères, les pieds des morts ont un tout autre usage. »
J'arrivais à ces mots avec mon protecteur
Dont le front, près du monstre, atteignait la hauteur
Où l'homme et le coursier confondent leur nature.
— « Il respire, oui, Chiron, dit l'ombre à la voix pure :
» Je lui dois montrer seul les chemins de Dité :
» Il me suit, non par goût, mais par nécessité.
» Pour le mettre en mes mains, quelqu'un, je te l'atteste,
» Fit taire l'Hosanna d'une harpe céleste.
» Lui, n'est point un brigand ; moi, je ne péchai pas :
» Donc — par cette vertu qui dirige nos pas
» A travers les écueils de la rampe rapide —
» Donne-nous un des tiens qui nous serve de guide :
» Qu'il nous enseigne un gué sur le fleuve de sang ;
» Que sur sa croupe amie il reçoive en passant
» Ce mortel qui ne peut fendre l'air comme une ombre. »

Détournant vers sa droite un œil déjà moins sombre,
Chiron dit à Nessus : — « Toi, conduis-les : va, pars.
» Mais évite avec soin nos compagnons épars. »

Nous marchâmes alors sous l'escorte fidèle,
Près des bouillons vermeils dont la chaleur est telle
Qu'un cri sans fin échappe aux pécheurs endurcis.
Je vis ceux qui bouillaient plongés jusqu'aux sourcils.
— « Ceux-là sont les tyrans, dit le Centaure sage :
» Ceux qu'a brûlés la soif du sang et du pillage,
» Coupables sans pitié, sans pitié sont punis.
» Ici pleure Alexandre, et ce cruel Denis [6]
» Qui d'un voile de deuil a couvert la Sicile.
» La tête aux cheveux noirs est d'un tyran servile [7] :
» C'est Azolin. Cet autre, avec ses blonds cheveux,
» Ce fut Obizon d'Est, coupable et malheureux,
» Qui tomba, je le sais, sous un fer parricide. »
Je regardai mon maître ; il dit : — « Voici ton guide ;
» Je ne viens qu'après lui. » Nessus, un peu plus tard,
Sur une autre famille arrêta mon regard.
Ils pleuraient dans le sang plongés jusqu'à la bouche.
— « Regardez à l'écart cet homme à l'œil farouche [8] ;
» Il perça, sur l'autel, du fer des assassins,
» Un cœur que l'Angleterre a mis au rang des saints. »
D'autres damnés souffraient une peine moins dure :
Ils étaient hors du sang jusques à la ceinture.
J'en reconnus plusieurs. Enfin, plus éloignés,
Les pieds seuls des maudits de sang étaient baignés.

C'est là que le fossé nous permit le passage.

— « Et de même qu'ici, dit le Centaure sage,
» La fosse, par degrés, perd de sa profondeur;
» Telle, et bouillant toujours avec la même ardeur,
» Dans l'autre demi-cercle, il faut que la même onde,
» De degrés en degrés, devienne plus profonde,
» Jusqu'au point le plus haut où brûlent les tyrans.
» C'est là que le ciel juste a varié les rangs
» De Pyrrhus, de Néron, et frappé d'anathême
» Celui qui fut nommé le fléau de Dieu même [9].
» C'est là qu'en bouillonnant, la source des douleurs
» Arrache incessamment d'inépuisables pleurs
» Aux Réné de Cornet, de' Pazzi, qui naguère
» Firent aux grands chemins une si rude guerre. »

Il cessa de parler, se tourna vers le flot,
Et repassant le gué, disparut au galop.

CHANT XIII.

CHANT XIII.

ARGUMENT. — Second circuit du septième cercle, où sont punis ceux qui ont fait violence à eux-mêmes, c'est-à-dire les *Suicides* et les *Dissipateurs*.



Nessus avait à peine atteint l'autre rivage,
Que déjà nous étions, nous, dans un bois sauvage,
Où nul sentier jamais n'avait été tracé.
Le feuillage n'était pas vert, mais brun foncé :

Point de branches aux troncs droites, souples et fines;
Mais des rameaux noueux, tordus, armés d'épines,
Et pour fruits, des poisons. Le daim, ami des bois,
N'a pas, de la Cécine à Corneto, je crois [1],
De si profonds halliers, des touffes si garnies.
Là gisent dans leur nid ces hideuses Harpies [2],
Qui, des Troyens chassés salissant les festins,
Prédirent à leur chef de si tristes destins.
Elles ont le visage humain, de vastes ailes,
De larges flancs velus et des serres cruelles;
Du haut des rameaux noirs et des troncs rabougris
Elles poussent au loin de lamentables cris.
— « Avant d'aller plus loin, dit la voix douce et sainte,
» Sache que nous voilà dans la seconde enceinte,
» Et que nous y serons, mon fils, tant que là-bas,
» Aux sables douloureux nous n'arriverons pas.
» Or donc, regarde bien : tu verras par toi-même
» Des choses qui feraient douter de mon poème [3]. »
Et déjà j'entendais gémir de toutes parts,
Sans qu'un être animé s'offrît à mes regards.
Pourquoi je m'arrêtai troublé. Lui, je suppose [4],
Crut que de ce grand bruit je m'expliquais la cause
Par des esprits cachés pour nous sous le couvert.
— « Si tu veux à l'erreur, où ton esprit se perd,

» Couper court, commença le grand chantre d'Auguste,
» Cueille un de ces rameaux, n'importe à quel arbuste. »
Alors, je hasardai ma main, et je cueillis
Un rameau d'un grand arbre au-dessus du taillis.
— « Pourquoi me brises-tu ? » cria-t-il dans ses feuilles.
Puis un sang noir coula. — « D'où vient que tu me cueilles ?
Se reprit-il à dire encor plus irrité.
« Tu n'as donc plus au cœur ombre d'humanité ?
» Hommes que nous étions, arbres tels que nous sommes,
» Nous avons droit encore à la pitié des hommes,
» Eussions-nous même été des âmes de serpens. »
Comme un bois vert léché par la flamme en suspens,
Qui pleure par un bout pendant que l'autre brûle,
Et siffle avec le vent qui dans ses flancs circule :
Tels, par l'issue ouverte au rameau languissant,
S'échappaient à la fois une voix et du sang.
Moi, comme un malfaiteur qui tremble après son crime,
Je me tus, et ma main laissa tomber la cime.
— « Pauvre blessé, lui dit mon habile mentor,
» Si d'avance il eût cru, celui qui t'a fait tort,
» Aux choses que pourtant il vit dans mon poëme,
» Il n'eût pas mis la main sur tes rameaux : moi-même,
» Afin qu'à l'incroyable il donnât pleine foi,
» Je l'excitais à l'œuvre ; et j'en souffre avec toi.

» Dis-lui donc qui tu fus; et lui, pour toute amende,
» A ton nom il rendra ce que ton nom demande,
» Sur la terre où, vivant, il a droit au retour. »
— « Avec ton doux parler, reprit l'arbre à son tour,
» Tu me séduis si bien que je ne puis me taire :
» Pardonnez, âme, et toi qui reverras la terre,
» Si je m'englue un peu sur ce que vous voulez.
» Du cœur de Frédéric, j'ai tenu les deux clés [5];
» Si douces à l'ouvrir, à le fermer si douces,
» Que du moindre secret j'écartai sans secousses
» Le dernier confident. Mais dans un rang si haut
» J'apportai tant de foi que j'en perdis bientôt
» Les veines et le pouls. Cette fille perdue,
» Qui sur le seuil d'Auguste a nuit et jour la vue,
» Commune mort, poison qui se boit à la cour,
» Enflamma contre moi tous les cœurs en un jour;
» Et César s'enflamma tellement de leur flamme,
» Qu'en place du bonheur, le deuil remplit mon âme :
» Ils me firent alors, à force de dégoûts,
» Injuste contre moi, qui fus juste pour tous :
» Je crus fuir en mourant les dédains et l'injure;
» Par les jeunes rameaux de ce bois, je le jure,
» A mon maître, d'amour si digne et que j'aimais,
» Je n'ai jamais failli, je n'ai forfait jamais.

» Donc, si quelqu'un de vous sort de la sphère noire,
» Qu'il donne par pitié secours à ma mémoire
» Gisante encor des coups de l'Envie. » Et le tronc
Fit silence un instant; puis Virgile : — « Sois prompt,
» Parle, puisqu'il se tait : si tu veux davantage,
» Interroge à ton tour. » Je répondis au sage :
« Non, non; demande-lui, toi, comme tu l'entends,
» Tout ce que je désire et tout ce que j'attends.
» Parle, moi je ne puis, tant la pitié m'écœure. »
Il continua donc : — « Alors que viendra l'heure,
» Ce que tu veux de lui sera fait par ses soins.
» Mais ne refuse pas de nous apprendre au moins,
» Esprit captif, comment l'âme à ces nœuds s'attache.
» Et même, si tu peux, fais en sorte qu'il sache
» Si quelqu'une jamais sortira d'un tel corps. »
L'arbre fit un grand souffle; et le vent, au dehors,
En ces mots se changea :— « Quand une âme barbare,
» Du corps qui l'embrassait librement se sépare,
» Minos la précipite au septième fossé.
» Elle tombe au grand bois, non dans un lieu fixé,
» Mais où le vent la pousse, où le hasard la jette.
» Elle germe, elle sort comme un grain de navette;
» Se hérisse en buisson, en arbre se grandit.
» La Harpie, en broutant son feuillage maudit,

» Lui fait plaie, et la plaie ouvre aux cris une porte.
» Nous irons comme vous quérir notre chair morte;
» Mais aucune de nous ne s'en revêtira;
» Car si de son plein gré l'âme s'en retira,
» Elle n'a pas vraiment le droit de la reprendre.
» Nous traînerons ici nos corps, mais pour les pendre,
» Dans la triste forêt, au douloureux rameau,
» Où chacune de nous gardera son fardeau. »

Et croyant que le tronc dirait d'autres merveilles,
J'étais à l'écouter.... Soudain à nos oreilles
Un grand bruit retentit : comme au fond des forêts,
Le chasseur attentif, plus près, toujours plus près,
Entend venir à lui, rompant l'épais feuillage,
Le sanglier suivi de la meute sauvage....
Voilà que sur la gauche, avec d'horribles cris,
Nus, sanglans, haletans, accouraient deux esprits :
Ils brisaient les halliers dans leur course rapide :
Et le premier criait : — « O mort, que ton égide... [6]
» Me sauve... » — Et le plus lent, comme pour se venger :
— « A la Piève, ô Lano, tu courais moins léger. [7] »
Et le souffle manquant peut-être à sa poitrine,
Il se mit tout en groupe avec un cep d'épine.

Derrière eux cependant les taillis s'emplissaient
De limiers affamés, noirs, et qui bondissaient
Comme des levriers dégagés de leur chaîne.
L'âme sous le buisson s'était blottie à peine :
La meute la saisit, l'arrache, et sous ses dents
Traîne au loin les lambeaux de ses membres pendants.
Prenant alors ma main dans la sienne, mon guide
Avec lui m'emmena vers le buisson humide
Qui pleurait, mais en vain, sur ses sanglans débris :
— « Jacques de Saint-André, que te sert d'avoir pris [8]
» Mes branches pour rempart? disait-il à son hôte.
» De ta coupable vie ai-je fait quelque faute? »
Nous étions arrêtés, écoutant ce discours.
Puis :— «Ton nom? dit mon chef, toi qui, par tant de jours,
» Souffles avec du sang ton douloureux murmure. »
— « Ames qui venez voir l'impardonnable injure [9]
» Qui me sépare ainsi de mes tristes rameaux,
» Rassemblez-les au pied, par pitié pour mes maux.
» Je suis de la cité vouée à Jean l'apôtre [10]
» Qu'elle a pris pour patron à la place d'un autre.
» Aussi, lui qui déchaîne à son gré les combats,
» De se venger par eux ne se lassera pas.
» Et n'était que l'Arno, quelque part, sur sa plage,
» Du culte délaissé garde encore une image,

» Nos frères, pour les murs qu'ils ont relevés là
» Sur les murs consumés par les feux d'Attila,
» Eussent déjà perdu leur temps et leur dépense....
» De mon toit à mon cou j'ai fait une potence.

CHANT XIV.

CHANT XIV.

ARGUMENT. — Troisième circuit du septième cercle, où sont punis ceux qui ont fait violence à Dieu et la Nature, c'est-à-dire les *Blasphémateurs,* les *Usuriers* et d'autres encore.



L'amour du sol natal me saisit, à ces mots :
Epars autour de moi j'assemblai les rameaux,
Et les rendis au tronc qui râlait. Nous partîmes
Jusqu'aux lieux où souffraient de plus tristes victimes,

Et du second circuit au troisième, où se voit
L'art terrible qui paie à chacun ce qu'il doit.
Pour manifester mieux une image nouvelle,
Je dirai qu'une lande à nos yeux se révèle,
Qui repousse en brûlant toute herbe de son lit.
La plaintive forêt que Céléno salit,
Entoure le désert et lui sert de couronne,
Comme est à la forêt la fosse qui bouillonne.
Il fallut côtoyer les bords : de toutes parts,
L'espace n'offrait plus à nos tristes regards
Qu'un sol mouvant pareil à ces sables d'Afrique[1],
Que pressa de son pied le fier Caton d'Uthique.
Que celui-là doit craindre, ô vengeance des cieux,
Qui lira ce que moi j'ai vu, vu de mes yeux !
Je vis, par grands troupeaux, des milliers d'âmes nues
Qui de tristes clameurs, toutes, perçaient les nues,
Mais qui semblaient souffrir un inégal tourment.
Les unes sur le dos gisaient confusément ;
Une autre assise en bloc se remuait à peine :
Celles-là, par essaims, voltigeaient sur l'arène.
Leur nombre me parut plus grand. Les malheureux
Qui gisaient sur le sable étaient les moins nombreux,
Mais des cris plus aigus échappaient à ces âmes.
Sur le sol enflammé pleuvaient de larges flammes,

Lentement, comme, aux jours où les vents sont en paix,
Sur les Alpes descend la neige à flots épais.
Tels ces feux dévorans que le grand Alexandre [2],
Dans les champs indiens, des airs voyait descendre,
Et dont il prévenait les effets meurtriers,
En les faisant fouler aux pieds de ses guerriers.
Ainsi se déversait la fournaise éternelle;
Et comme l'amadou touché par l'étincelle,
Le sable prenait feu, pour doubler les douleurs.
Deçà, delà, sans trève à leurs mains, à leurs pleurs,
Comme elles secouaient, ces misérables âmes,
Les flammes qui sans fin retombaient sur les flammes !

— « O toi qu'un seul obstacle ait jamais arrêté !
» (Ce sont, tu t'en souviens, les démons de Dité)
» Quel est ce Grand, là-bas, dont l'air est si farouche
» Qu'il mûrit peu, je crois, sur son ardente couche ? »
L'ombre que j'accusais de souffrir sans remord,
S'écria : — « Tel je fus vivant, tel je suis mort.
» Que Jupiter fatigue, à servir sa colère,
» Le grand fabricateur qui lui fit le tonnerre
» Dont il me foudroya, quand vint mon dernier jour !
» Aux flancs du Montgibel, qu'il lasse tour-à-tour

» Les autres hatelans sur l'enclume brûlante !
» Que le cri de Phlégra presse leur main trop lente !
» Il peut frapper mon front, l'écraser, le salir :
» Je le défie au moins de le faire pâlir. »
Mon guide répondit (Il n'avait pas encore
Fait retentir sa voix si haute et si sonore) :
— « Cet endurcissement dont tu sembles si fier,
» Se joint comme un supplice aux tourmens de l'enfer,
» Capanée ! oui, pour toi le plus cruel outrage,
» C'est de ronger un frein qui résiste à ta rage. »
Puis calmant sa parole et ses yeux enflammés :
— « Il fut un des sept rois contre Thèbes armés ;
» Il blasphéma le ciel, et ne semble pas même
» Tout prêt à l'adorer. Eh bien ! donc, qu'il blasphême !
» Son crime, je l'ai dit, suffit à son tourment....
» Mais viens derrière moi : côtoyons prudemment
» Les bords de la forêt, et crains, sur toute chose,
» De toucher au terrein que cette pluie arrose. »

Nous vînmes sans parler jusqu'aux bords d'un ruisseau
Qui s'échappait du bois en mince filet d'eau.
J'ai toujours sous les yeux sa rougeur infernale.
Tel, le *Bulicame*, dont l'eau médicinale [4]

Entre les débauchés se partage à regret :
Tel, à travers le sable, en pente il s'infiltrait.
Son lit, ses bords, ses flancs s'étaient durcis en pierre :
Je compris qu'il faudrait suivre cette carrière.
— « Mon fils, depuis le seuil trop facile à franchir,
» Je ne t'ai rien montré qui prête à réfléchir
» A l'égal de ce fleuve où s'éteint toute flamme. »
— « D'écouter tes leçons tu donnes soif à l'âme ;
» Abreuve-la, mon maître. » Il reprit en ces mots :
— « Il est une contrée assise sur les flots,
» Dévastée aujourd'hui ; mais qui, sous un roi sage [5],
» Fit le monde entier pur et chaste à son image.
» Ce pays, c'est la Crète, où l'Ida jusqu'aux cieux
» Elève tristement son front silencieux,
» Autrefois couronné de fleurs et de verdure,
» Et qui n'est de nos jours qu'une caverne impure.
» Là, Sylvia choisit l'âpre lit d'un rocher [6],
» Pour berceau de son fils, et, pour le mieux cacher,
» La cymbale à la main, de jeunes Corybantes
» Couvraient ses faibles cris de leurs clameurs bruyantes.
» Droit, dans les flancs du roc, se tient un grand vieillard [7] :
» Vers le miroir de Rome il lève un fier regard,
» Et tourne un dos courbé vers l'antique Damiette.
» Sa tête est d'un or pur : moins parfaits que sa tête,

» Un pur argent forma sa poitrine et ses bras.
» Ses flancs sont en airain ; le reste, jusqu'en bas,
» Est tout en fer poli. Le colosse fragile
» Pèse sur son pied droit, et ce pied est d'argile.
» Chacun de ces métaux, l'or pourtant excepté,
» Porte un profond sillon, signe de vétusté :
» C'est de là que des pleurs tombent goutte par goutte,
» Se mêlent en tombant, s'infiltrent sous la voûte,
» Et forment de leurs flots descendus chez Pluton,
» L'Achéron, le grand Styx, et l'impur Phlégéton,
» Vont, par ce long canal, jusqu'au bas de la rampe,
» Y forment le Cocyte.... et là.... quel étang rampe,
» Tu le verras ; ici je me tais. » Moi, je dis :
— « Si de notre univers tombent ces flots maudits,
» Pourquoi ne les voit-on qu'au fond de ce bas-monde ? »
— « Tu sais, répondit-il, qu'il est de forme ronde :
» Et bien que, par la gauche, en descendant toujours,
» Nous ayons fait déjà, mon fils, de longs détours,
» Nous n'avons pas pourtant, dans la spirale immense,
» Atteint le dernier arc de la circonférence.
» Nouveaux lieux donc, aspects nouveaux ! et je voudrais
» Que moins d'étonnement en parût sur tes traits. »
J'insistai : — « Le Léthé, le Phlégéton, mon maître,
» Où donc se trouvent-ils ? Tu m'as bien fait connaître

» Que l'un d'eux prend sa source aux pleurs mystérieux :
» L'autre, tu n'en dis rien. » — « Tes doutes curieux
» Me plaisent : mais, mon fils, l'eau rouge qui *bouillonne*
» Te devait dire assez quel nom l'enfer lui donne [8].
» Tu verras le Léthé, mais hors d'ici caché,
» Où l'âme du pécheur se lave du péché,
» Quand la Contrition la conduit à la Grâce. »
Il ajouta : — « Quittons le bois : suis bien ma trace [9].
» Ces bords ne brûlent pas, mon fils : toute vapeur,
» En les touchant, s'éteint : marche-s-y donc sans peur.

CHANT XV.

CHANT XV.

ARGUMENT. — Dans le même circuit, Dante reconnaît son ancien professeur Brunetto Latini, qui lui prédit son exil et ses malheurs.



Nous voilà maintenant foulant la dure grève [1];
Et la fraîche vapeur qui du ruisseau s'élève,
L'enveloppe si bien, que la rive et les eaux
Sont à l'abri du feu sous ses épais réseaux.

Et comme les Flamands, entre Cadsandt et Bruge,
Craignant le flot qui bat leur humide réfuge,
Opposent une digue au fougueux Océan :
Et, près de la Brenta, comme le Padouan,
Sous les Alpes, l'été, s'enferme et se protège,
Quand un souffle a molli leur blanc manteau de neige :
Par des travaux pareils, mais moins hauts et plus forts,
Le Maître de la flamme a préservé ces bords.

Si loin déjà le bois se perdait dans l'espace,
Qu'en vain, en me tournant, j'eusse cherché sa place.
Voilà qu'une tribu passa sous le rempart [2],
Et qui nous regardait de ce fixe regard
Qu'on échange le soir, quand la lune est nouvelle.
Ils aiguisaient sur nous leur débile prunelle,
Comme un vieux artisan, alors que sous sa main
L'aiguille échappe au fil. Et pendant l'examen
Que le groupe d'esprits vers moi surtout dirige,
L'un d'eux me reconnaît ; il s'écrie : — « O prodige ! »
Et du pied de la digue, il prend mon vêtement.
Quand il tendit le bras, j'observai fixement,
Et tant les traits roussis de cette face noire,
Qu'enfin son souvenir rentra dans ma mémoire ;

Et je baissai mon front jusqu'à son front noirci :
— « C'est vous, Ser Brunetto? vous que je trouve ici [3]? »
— « Oui : permets qu'un instant, mon fils, je t'entretienne,
» Et que seul avec toi sur mes pas je revienne. »
— « Ah ! je voudrais déjà m'asseoir à vos côtés,
» Si mon guide y consent, si vous y consentez. »
— « Un instant de repos, mon fils, expose une âme
» A tomber immobile un siècle sous la flamme.
» Va donc, et je te suis : puis, j'irai tristement
» Retrouver ma famille et l'éternel tourment. »
Il dit, et près de lui je n'osai pas descendre :
Mais, autant par respect que pour le mieux entendre,
Je marchai lentement, sans relever mon front.
Latini commença : — « Dans ce cercle profond,
» Quel hasard, quel destin avant l'heure t'envoie?
» Et quel est celui-ci qui te montre la voie? »
Je repris : — « Sous le ciel de paix et de clarté
» Mon dernier jour encor ne m'était pas compté,
» Lorsque je me perdis au fond d'un vallon sombre.
» Je lui tournais le dos, hier matin. Quand cette ombre
» M'apparut, j'y rentrais ; mais elle a pris ma main,
» Et me ramène au jour par cet obscur chemin. »
Brunetto répondit : — « Si tu suis ton étoile,
» Des signes constellés si j'ai percé le voile,

» Si ce ciel pur et doux n'a pas trompé mes yeux,
» Tu ne failliras pas, Dante, au port glorieux.
» Ah! pourquoi suis-je mort au monde où l'on respire!
» Moi qui voyais ainsi les astres te sourire,
» Vil pécheur je t'aurais dirigé vers le ciel.
» Mais ce peuple méchant, ingrat et plein de fiel,
» Qui descend de Fiésole, et, sous un doux langage,
» Garde de ses rochers la rudesse sauvage,
» Te persécutera pour prix de ta vertu.
» C'est justice, mon fils : Où jamais verras-tu
» Le doux figuier mûrir près de la ronce acerbe?
» C'est une race avare, envieuse, superbe,
» Aveugle... un vieux récit le dit avec raison [4].
» Garde-toi de leurs mœurs autant que du poison.
» Tu jeteras partout tant d'éclat sur ta route,
» Que toute faction aura soif de toi, toute [5].
» Mais que l'herbe se tienne à l'abri de la dent!
» Au pourceau de Fiésole à se faire, en mordant,
» Litière de lui-même!.... Ah! que nul ne la touche,
» Si quelque fleur surgit de leur fangeuse couche,
» En qui revive encor ce germe des Romains
» Qui s'arrêtèrent là, quand, de leurs nobles mains,
» Ils bâtirent ce nid de boue et de malice! »
Je repris : — « A mes vœux que n'est-il plus propice!

» Le ciel du monde encor ne vous eût pas banni.
» J'ai gardé dans ce cœur—bien triste, Latini—
» La vénérable et chère image paternelle [6]
» De vous qui, pas à pas, mon guide et mon modèle,
» M'enseigniez le chemin de l'Immortalité.
» Aussi, combien de moi vous avez mérité,
» Ma voix, tant que je vis, le doit mettre en lumière.
» Ce que vous racontez, maître, de ma carrière,
» Je l'écris, je le garde, et je le porterai
» Avec un autre avis, jusqu'au trône sacré
» D'une Dame du ciel, si vers elle j'arrive [7].
» Mais ceci soit pour vous vérité pure et vive :
» Qu'en ce cœur nul remords ne murmure en secret,
» Et qu'à son gré le sort peut frapper! Je suis prêt
» Tels avis ne sont pas nouveaux à mon oreille;
» Que la malice donc ou s'endorme ou s'éveille!
» Que la Fortune tourne, ainsi qu'il lui plaira,
» Sa roue, et le manant sa bêche... on me verra. »
Sur ces mots, me jetant un regard, le poète
Fit à droite en arrière un mouvement de tête;
Puis il dit :— « *Bien appris ce qu'on cite à propos* [8] : »
Et tout en l'écoutant, néanmoins, sans repos,
Avec Ser Brunetto je vais, et je demande
Les plus illustres noms de la dolente bande :

— « Oui, j'en sais quelques-uns qu'il t'est bon de savoir.
» Se taire sur le reste est, mon fils, un devoir;
» Car le tems serait court pour une longue tâche.
» En somme, tu sauras que tous la même tache
» Les a salis là-haut; que tous, illustres clercs,
» Ont fait, par leurs talens, grand bruit dans l'univers.
» Dans ces lames de feu là-bas Priscien se baigne
» Avec François d'Accurse : et si semblable teigne
» Te fait envie à voir, l'Autre est au même lieu,
» Qui, par le serviteur des serviteurs de Dieu,
» De l'Arno fut changé pour boire au Bacchilionne [9],
» Où sont restés ses nerfs mal tendus... mais pardonne :
» Je ne puis ni venir ni parler plus long-tems :
» Je vois là-bas surgir, des sables éclatans,
» Un nouveau tourbillon de vapeur qui me montre
» Des pécheurs dont je dois éviter la rencontre.
» Je t'en prie en partant : veille sur mon *Trésor :*
» C'est ma seule prière... en lui je vis encor. »

Puis il partit, semblable à ces légers athlètes
Qui courent, à Véronne, aux jours de grandes fêtes :
Il courait, et non pas comme celui qui perd :
Mais bien comme celui qui gagne le drap vert.

CHANT XVI.

CHANT XVI.

ARGUMENT. — Dans le même circuit, Dante s'entretient avec d'illustres compatriotes. Puis il arrive au bord d'un gouffre où l'eau du canal mystérieux tombe avec fracas, et où des groupes d'*Usuriers* sont accroupis. Un fantôme apparaît évoqué par Virgile.



Déjà c'était la place où venait aux oreilles,
Comme un bourdonnement de quelque essaim d'abeilles,
Le bruit de l'eau qui tombe en un autre circuit :
D'un des groupes qui vont sous le feu qui les cuit,

Trois ombres en courant s'échappèrent ensemble ;
Elles venaient à nous, et criaient : — « Reste : il semble,
» A voir tes vêtemens, que tu sors, comme nous,
» Du pays dépravé que nous maudissons tous. »
De combien de sillons récens ou vieux les flammes
Incisaient, juste ciel ! les membres de ces âmes !
Rien qu'à m'en souvenir je m'en attriste encor.
A leurs cris cependant s'arrêta mon mentor.
Il retourna vers moi son visage, et dit : — « Reste :
» Ils ont droit aux égards, ceux-là ; je te l'atteste.
» Et n'était que ce feu darde trop rudement,
» Je te dirais, mon fils, qu'un tel empressement
» Leur sied moins bien qu'à toi. » Quand nous nous arrêtâmes,
Le cri recommença : puis, dès que les trois âmes
Furent tout près de nous, au-dessous du chemin,
Elles firent un cercle en se prenant la main.
Comme font ces lutteurs qui, nus et frottés d'huile,
Avisent un défaut, une prise facile,
Avant de s'enlacer, ou d'échanger des coups :
Tels, en tournant, ceux-là vers moi dressaient leurs cous ;
Et la tête et les pieds, d'une égale vitesse
Tourbillonnaient, entre eux contrariés sans cesse.
— « Si ce terrain mouvant, si ce feu sans abris,
» Si cet aspect hideux et noir voue au mépris,

» (Commença l'un d'entre eux) nous et notre prière :
» En souvenir au moins d'une illustre carrière,
» Dis-nous quel est ton nom, toi qui, calme et serein,
» Traces tes pieds vivans sur l'infernal terrein.
» Celui-là dont je suis, comme tu vois, la trace,
» Qui va nu, les cheveux brûlés, la tête basse,
» Eut sur la terre un rang plus haut que tu ne crois.
» Sa belle et sage aïeule habitait chez les Rois [1].
» C'était Gualdrada : lui, son nom fut Guidoguerre,
» Homme d'état profond et grand homme de guerre [2] :
» Celui qui sur mes pas presse le sable ardent,
» C'est le Tegghiaïo, guerrier brave et prudent [3],
» Dont on aurait dû mieux suivre les remontrances.
» Moi qui de ces héros partage les souffrances,
» Je fus Rusticucci : certe, à force d'ennui [4],
» Celle que j'épousai, par dessus tout m'a nui. »

Et moi, si j'eusse été mieux garanti des flammes,
Je me fusse à l'instant jeté parmi ces âmes,
Avide de presser dans mes bras des amis :
Mon maître — je le crois du moins — me l'eût permis.
Mais comme j'eusse été brûlé, réduit en cendre,
La peur vainquit l'amour, et je dis sans descendre :

— « Ce n'est pas du mépris, mais bien de la douleur
» Que votre abaissement me grava dans le cœur,
» (Et certe, il sera tard avant qu'elle s'envole)
» Sitôt que mon Seigneur a dit une parole
» A laquelle j'ai vu, quand vous vîntes à nous,
» Que de si grands esprits, sans doute, c'était vous.
» Je suis de votre terre : et, par dessus tout, j'aime
» Entendre vos grands noms, vos hauts faits ; et moi-même
» J'aime à les répéter. Je délaisse le fiel,
» Et m'en vais aux doux fruits que me garde le ciel :
» Mon guide l'a promis, et sa parole est vraie :
» Mais il faut que d'abord je traverse l'ivraie. »
— « Puisse long-tems ton âme accompager ton corps!
» Et ton nom ne jamais te suivre chez les morts !
» Dis-nous : la courtoisie et la valeur guerrière....
» Habite-t-elle encor dans nos murs tout entière,
» Comme c'était jadis ; ou vraiment se peut-il
» Que tout entière on l'ait condamnée à l'exil?
» Descendu depuis peu dans l'ardente demeure,
» Borsière qui là-bas avec nos frères pleure,
» Double par ses récits les tourmens que tu vois. »
— « Florence (et j'élevais ma tête avec ma voix),
» Les fortunes d'un jour, les nouveaux noms, Florence,
» Ont engendré l'orgueil, le luxe et la licence,

» Qui déjà tout-puissans te déchirent le sein. »
Je vis qu'en m'écoutant les esprits à dessein
Echangeaient un coup-d'œil entre eux, comme il arrive,
Quand une vérité perce soudaine et vive.
— « Heureux, ô toi pour qui la parole est un jeu,
» Dirent-ils tous en chœur, s'il t'en coûte si peu
» De répondre toujours avec tant de justesse!
» Si donc tu dois quitter le séjour de tristesse,
» S'il t'est donné de dire au monde : « *Je l'ai vu* » [6],
« Parle de nous »... Soudain, par un bond imprévu,
Leur cercle s'est brisé : leur pied muet s'envole,
Plus léger que l'oiseau, plus prompt que la parole.
Le tems de dire *Amen*, ils étaient disparus.

Virgile s'éloignait : sur ses pas je courus.
Et la chute de l'eau bientôt est si voisine
Que le bruit qui se mêle à nos voix les domine.
Telle, vers l'orient, et libre en son chemin [7],
Descend du Mont-Viso, par le gauche Apennin,
L'acquaqueta nommée ainsi sur la montagne,
Avant qu'elle dévale à la basse campagne;
Perd son nom à Forli, gronde sur Saint-Benoît,
Et des Alpes s'engouffre au fond du val étroit,

Où son eau par cent mains devrait être reçue :
Telle, disparaissant par une abrupte issue,
Retentissait l'eau rouge, avec un bruit si lourd
Qu'il fallait peu d'instans pour en devenir sourd.

J'étais ceint d'une corde, et j'avais cru par elle
Enchaîner la panthère à la peau douce et belle.
Comme il me l'ordonnait, toute je me l'ôtai,
Et roulée en faisceau je la lui présentai.
A droite il se tourna; puis dans le précipice
Il lança loin du bord la corde protectrice.
— « Il la suit tant des yeux, qu'à l'étrange signal
» Répondra, me disais-je, un spectacle infernal... »
Qu'il faut être prudent, quand on a pour escorte
Quelqu'un qui lit dans l'âme avant qu'un mot n'en sorte!
Il me dit : — « A l'instant tu le verras en haut.
» J'attends ce que tu crois : qu'il paraisse! il le faut. »

Tout homme doit fermer sa bouche, dès qu'il songe
A quelque vérité qui ressemble au mensonge :
Ou, sans qu'il en impose, on l'appèle imposteur.
Mais je ne dois rien taire ; et j'en jure, ô lecteur,

Par mes vers — si mes vers ont droit à quelque gloire —
J'aperçus, à travers la brume épaisse et noire,
D'en bas une figure en nageant nous venir...
Merveilleuse à quiconque elle n'eût pas fait fuir.
Tel, quand il a levé l'ancre aux flancs d'une roche,
Ici, là, sous les flots, le matelot s'accroche,
Se déploie allongé sur ses bras nus et forts,
Et ramène ses pieds reployés sous son corps.

CHANT XVII.

CHANT XVII.

ARGUMENT. — Géryon, démon qui figure la *Fraude*, reçoit sur sa croupe les deux poëtes, et plonge avec eux dans le huitième cercle.



« Voici, voici le monstre à la queue acérée,
» Qui rompt les escadrons en bataille serrée,
» Qui brise les remparts et traverse les mers ;
» Celui qui de son souffle infecte l'univers. »

Et m'ayant dit ces mots, mon maître lui fit signe
D'aborder la chaussée au bout de notre ligne.
Cet emblême effrayant de la *Fraude* arriva :
Sa tête, puis son buste en dehors s'éleva...
Mais le reste du corps ne suivit pas le buste.
Ses traits étaient vraiment les traits d'un homme juste,
Tant cet air de douceur, de calme, était frappant!....
Et le torse invisible était tout d'un serpent.
Il avait les deux bras velùs jusqu'aux aisselles,
Les flancs et le dos peints de nœuds et de rondelles :
Les toiles d'Arachné, les tissus d'orient
N'ont jamais flatté l'œil d'un éclat si brillant.
Tels se tiennent parfois les esquifs au rivage,
A demi dans la mer, à demi sur la plage :
Au pays des Germains gloutons, de même encor,
Pour tendre son appât, s'accroupit le castor [1] :
Telle aussi se tenait la bête meurtrière [2],
Où le sable est serré par un ourlet de pierre.
Il tournait dans le vide, autour de son croupion,
Sa queue aigue au bout comme un dard de scorpion [3].
— « Il nous faut dévier un peu, dit le poète,
» Jusqu'où s'étend là-bas la malveillante bête. »
A droite, au même instant, nous marchâmes plus bas,
Sur la pente du gouffre inclinant de dix pas,

Pour éviter l'ardeur de l'arène et des flammes.

Vers elle parvenu j'aperçus d'autres âmes
Assises près de là, quasi sur le penchant.
— « Pour que ton examen, me dit l'ombre au doux chant,
» Dans ce septième cercle avec ordre s'achève,
» Va : reconnais ceux-là : mais que ta voix soit brève :
» Moi, jusqu'à ton retour, je prîrai celui-ci
» De nous prêter son dos robuste. » Et seul, ainsi,
Je marchai, côtoyant le bord du cercle impie,
Où la pauvre tribu se tenait accroupie.
Leur souffrance au dehors éclatait par les yeux :
A deux mains, de partout, ils s'aidaient de leur mieux
Contre le sable ardent, contre l'ardente neige.
Le chien du vieux berger n'a pas d'autre manége,
Lorsque piqué, mordu, sous un soleil ardent,
Il oppose à l'insecte et la griffe et la dent.
Quand j'eus bien attaché mes regards au visage
A certains des maudits battus d'un tel orage,
Je n'en connus aucun ; mais je vis tout-à-coup
Que tous portaient pendue une bourse à leur cou [1],
Avec de beaux dessins tracés de main de maître,
Et dont leurs yeux ardens paraissaient se repaître.

Je suis leurs rangs de l'œil : ici, sur un fond d'or,
C'est un lion d'azur : mon char s'avance encor :
Plus rouge que du sang une autre se déploie
Où blanche comme neige est dessinée une oie.
Un damné qui portait, peinte sur un sac blanc,
Une laie azurée et pleine, m'appelant,
Me dit : — « Que fais-tu là, toi, penché sur le gouffre ?
» Va-t-en ; et si tu viens vivant où le mort souffre,
» Sache que mon voisin Vitalien siégera
» Sur ma gauche : pour nous quel honneur ! on verra
» Parmi cent Florentins deux pauvres de Padoue.
» Entends comme leur voix m'assourdit et s'enroue,
» Criant : — « *Quand viendra donc au climat doux et sec*
» *Le souverain ? quand donc, sa bourse au triple bec ?* » ...
Le maudit coupa court alors à sa harangue :
Il se tordit la bouche, et puis tira sa langue,
Comme un ignoble bœuf qui se lèche le né.

Moi, craignant qu'un retard ne fût point pardonné,
Puisqu'on m'avait enjoint d'abréger ma visite,
Des esprits harassés je me séparai vite,
Et revins sur mes pas. Sur le monstre dompté
Mon guide impatient était déjà monté.

— « Sois hardi, me dit-il; du courage et du zèle!
» Désormais pour descendre il n'est pas d'autre échelle.
» Mets-toi devant : je suis bien là pour empêcher
» Que sa queue, en tournant, ne te puisse toucher. »
Je fus tel, à ces mots, qu'un valétudinaire
Qui de sa fièvre attend le retour ordinaire,
Quand vient l'heure où, sentant ses ongles déjà morts,
L'aspect seul d'un lieu froid fait trembler tout son corps.
Mais, comme un serviteur à la voix d'un bon maître,
J'eus honte du courroux que ma peur ferait naître :
Je m'assis sur le monstre, et je voulus tout bas
Dire : — « *Retiens-moi bien*; » la voix ne me vint pas [5].
Mais lui, qui tant de fois m'avait tiré de peine,
Quand je montai, me fit de ses bras une chaîne,
Me soutint, et dit : — « Pars maintenant, Géryon.
» Retiens-toi dans ta chute, et trace un long sillon :
» Pense au nouveau fardeau dont je suis responsable. »
Tel l'esquif qu'en arrière on dégage du sable :
Tel Géryon recule; et quand, de tout côté,
Il sent ses mouvemens jouer en liberté,
Il retourne sa queue où posait sa poitrine;
Comme l'anguille agile, il la lève, il l'incline;
Cependant que ses bras agités à l'entour
Fendent l'air repoussé, ramené tour-à-tour.

Je tremblais : Phaéton égaré dans l'espace
Qui d'un vaste incendie a conservé la trace ;
Icare, au haut des airs, quand soudain retentit
Ce cri : — « *Tu vas périr, mon fils* » et qu'il sentit
Son dos se déplumer sous la cire mouvante,
Furent saisis, je crois, d'une moindre épouvante.
J'étais là, suspendu dans l'air, sans autre appui
Que le monstre, et partout ne voyant rien que lui.
Lui, s'en allait nageant en cercle, et si docile,
Si lent à s'abaisser, qu'on l'eût dit immobile,
Sans l'air qui refoulé sifflait autour de nous.
Et déjà l'avalanche, à ma droite, au dessous,
Mugissait à travers la profonde retraite.
Je hasardai mes yeux en bas avec ma tête.
Ma peur en redoubla : dans un lointain affreux
J'entendais d'autres cris, je voyais d'autres feux....
Sur le dos du Démon en tremblant je me presse ;
Et les feux et les cris plus rapprochés sans cesse
Me révèlent enfin ce circulaire essor
Si lentement penché que je doutais encor.
Et comme le faucon qui, pendant plus d'une heure,
Sur son aile est resté sans voir oiseau ni leurre,
Fait dire au fauconnier : — « *Tu redescends, hélas !* » —
Redescend en effet, mais triste, faible et las,

De ce ciel si long-tems sillonné par son aile,
Et se cache à l'écart dédaigneux et rebelle :
Tel Géryon, au fond, dépose son fardeau,
Sous le roc escarpé, près de la chute d'eau ;
Et secouant le joug, presque avant qu'il n'aborde,
Il part comme une flèche échappée à sa corde.

CHANT XVIII.

CHANT XVIII.

ARGUMENT. — Huitième cercle, nommé *Malébolge,* et subdivisé en dix circuits, où sont punies les différentes espèces du premier genre de *Fraude.* Les poètes parcourent d'abord les deux circuits les plus rapprochés de la circonférence. Dans le premier, se trouvent les *Séducteurs* et leurs complices ; dans le second, les *Flatteurs.*



Il est une rotonde, au centre de l'Enfer,
Dont le fond est de roche, et la couleur de fer,
Ainsi que le grand mur qui tout autour l'enchaîne.
Malébolge est son nom. Dans la maligne plaine [1]

Un puits large et profond s'ouvre, droit au milieu.
(J'en parlerai plus tard, quand ce sera le lieu.)
Donc, l'espace qui reste a d'un cercle la forme,
Du puits jusques au pied de la muraille énorme;
Et ce fond se partage en dix vallons obscurs,
Comme ailleurs nous creusons, pour la garde des murs,
Tant et plus de fossés autour des citadelles :
Et, comme autant de ponts qui conduisent vers elles,
Des blocs, du pied du mur, passent sur les circuits,
Et puis tombent brisés dans la gueule du puits.
Géryon nous laissa seuls dans cette carrière.
Mon guide prit à gauche, et je marchai derrière.

A droite je voyais des supplices nouveaux,
De nouvelles douleurs, de plus cruels bourreaux :
Avec ordre entassés, dans le premier repaire,
Les pécheurs suivaient nus une route contraire :
Les uns venaient à nous; les autres opposés
Avec nous s'en allaient, mais à pas plus pressés.
Ainsi des Pélerins la foule, au pont Saint-Ange [1],
Quand vient le jubilé, sur deux files se range :
Les uns, le front tourné vers l'antique château,
A Saint-Pierre s'en vont poser le lourd fardeau;

Les autres déjà purs regagnent la colline.
Dispersés sur les flancs du rocher qui domine,
De noirs Démons armés de cornes et de fouets,
Frappaient ces malheureux comme de faibles jouets.
Ah ! comme au premier coup ils partaient dans l'enceinte !
Personne n'attendait une seconde atteinte.
L'un d'eux semblait courir au but d'où je venais.
Dès le premier coup-d'œil je dis : — « Je le connais, »
Et le suivis des yeux. Le poète que j'aime
Me laissa retourner et s'arrêta lui-même.
L'autre en baissant les yeux crut tromper mon regard.
— « Caccianimico, criai-je : il est trop tard.
» C'est bien toi, si tes traits ne mentent... Mais quels vices
» T'ont conduit à goûter de si fortes épices? »
Le flagellé reprit : — « Je sens bien qu'il le faut :
» Quoiqu'à regret, je cède à ce ton ferme et haut
» Qui me rappèle un monde où je fus bien coupable.
» C'est moi (le bruit public, hélas ! n'est qu'une fable),
» Moi qui, de Ghisola séduisant la raison,
» Prostituai ma sœur au marquis d'Obizon [3].
» Je ne suis pas le seul de Bologne qui pleure :
» Tant de concitoyens partagent ma demeure
» Que jamais, du Reno jusqu'à la Savena [4],
» Tu n'as entendu dire autant de fois *Sipa* :

» Et s'il te faut un gage à ce que je déclare,
» Rappèle à ton esprit si Bologne est avare.... »
Un démon, à ces mots, frappa son dos noirci,
De sa rude lanière, en disant : « Hors d'ici,
» Ruffien : tu n'as ici ni sœur ni femme à vendre. »

Je rejoignis mon maître arrêté pour m'attendre.
A droite, un peu plus loin, au-dessus des maudits,
Les rochers s'allongeaient en voûtes arrondis :
Loin du mur éternel qu'avait suivi le sage,
Je sautai lestement et gravis ce passage.
Quand je fus sur le faîte, où les blocs élevés
Ouvrent la première arche aux flots des réprouvés :
— « Attends, me dit mon chef, fais que de cette place
» Tes yeux frappent aux yeux l'autre escadron qui passe.
» Tu n'as pas vu leurs traits : ils marchaient avec nous. »
Et du vieux pont, je vis, frappés des mêmes coups,
Ceux-là qui droit à nous venaient par l'autre bande.
Le bon maître me dit, même avant ma demande :
— « Regarde bien, mon fils, ce Grand qui vient là-bas :
» S'il pleure de souffrance, on ne le dirait pas.
» Que son royal maintien a gardé de noblesse !
» C'est Jason qui, joignant l'audace à la sagesse,

» Ravit la toison d'or aux jardins de Colchos.
» L'orage le poussa vers l'île de Lemnos,
» Où les femmes, pour rompre un joug qui les ravale,
» Avaient assassiné tous ceux du sexe mâle.
» Là, ce n'est plus le fer qui le fit triomphant :
» Il trompa la crédule Isiphile, une enfant
» Qui la première avait trompé tant d'autres femmes [5].
» Il laissa l'innocente au rang des plus infâmes....
» Au péché sans remords, le tourment sans pardon,
» Qui venge aussi Médée et son lâche abandon!
» Avec lui vont tous ceux qui trompèrent de même.
» Assez sur ce cachot et sur la race blême
» Qu'il serre entre ses dents! il est tems de marcher. »
Et déjà je touchais au point où le rocher,
Un instant incliné sur une étroite route,
Brusquement se relève et forme une autre voûte,
D'où montaient jusqu'à nous avec peine échappés,
Des soupirs de dégoût, des cris entrecoupés.
Là, de ses propres mains, le damné se déchire.
Une lourde vapeur — révoltante à décrire —
Infecte à l'odorat — insupportable à l'œil —
Du fond de l'antre impur s'élève jusqu'au seuil,
Et le long du rocher s'attache en mousse immonde.
Telle est l'obscurité de la fosse profonde,

Que, du point le plus haut, mon œil tombant à plomb,
Ne pouvait qu'avec peine en atteindre le fond.
Ils gisaient au milieu d'un fumier délétère
Qu'on eût pris pour l'égoût des égoûts de la terre.
L'un d'eux (mais d'excrémens tellement entouré
Qu'on n'eût su s'il était laïque ou tonsuré)
Cria : — « Qui t'a donné soif de voir ma figure?
» Pourquoi me chercher seul dans ce grand tas d'ordure?
— « C'est que je te connais... Me tromperais-je? non :
» C'est Interminelli qui, je pense, est ton nom [6],
» Alexis ton prénom, et Lucques ta patrie.
» Ta couronne de fleurs me semble bien flétrie...
» C'est pourquoi sur toi seul je m'attache à ce point. »
Lui, se frappant alors le crâne avec son poing :
— « Ma bouche avait là haut encensé la puissance :
» Tu vois comme à son tour Malébolge m'encense. »
Puis mon guide parla : — « Maintenant, me dit-il,
» Cherche à lancer plus loin un coup-d'œil si subtil
» Qu'il atteigne cette ombre échevelée, impure,
» Qui de son ongle infect à grands coups se torture,
» Qui s'accroupit et puis se dresse tour-à-tour.
» C'est l'infâme Taïs qui répondit un jour [7]
» A ce mot de Trason *m'aimez-vous?* — « *Je t'adore.* »
» Mais laissons les Flatteurs, et descendons encore. »

CHANT XIX.

CHANT XIX.

ARGUMENT. — Troisième circuit du huitième cercle, où souffrent les Simoniaques. Dante reconnaît parmi eux le pape Nicolas III, et lui adresse d'amers reproches.



Simon, vil magicien, prince des imposteurs [1],
Et vous tous de Simon avares sectateurs,
Vous qui prostituez au méchant qui l'achète
Cette Grâce que Dieu pour le bon seul a faite :

Je marquerai vos fronts du cachet de mes vers.
Malébolge a pour vous une place aux enfers.

Nous étions arrivés à la troisième tombe,
Jusqu'au point le plus haut où le rocher surplombe.
O sagesse de Dieu! quel équitable poids
Du ciel jusqu'aux enfers pèse tes saintes lois!
Sur les flancs, dans le fond de la livide plaine,
La pierre de trous ronds tous égaux était pleine.
Ils n'étaient ni plus grands ni plus petits, je crois,
Qu'à mes fonds de baptême où saint Jean tient sa croix...
(Pour sauver un enfant qui s'y noyait, naguère [1]
J'en ai brisé le marbre, et l'on m'a fait la guerre.
Je m'excuse en passant.) Hors de chacun des trous,
Les jambes d'un pécheur sortent jusqu'aux genoux.
Tout le reste est dedans : et tout ce qui domine
Figure horriblement ces torches de résine
Dont une pointe brûle et s'agite en brûlant :
Tel, du talon aux doigts, flotte un feu violent;
Et les pieds du maudit que la douleur déchire
Se froissent à briser les câbles d'un navire.
— « Maître, dis-je, quel est celui qui souffre là,
» Qui s'aiguise plus fort que tous ceux que voilà,

» Et que suce en jouant une flamme plus vive? »
— « Si tu veux, reprit-il, en bas, par cette rive,
» Je te transporterai près de lui dans mes bras;
» Ce qu'il est, ce qu'il fit, de lui tu le sauras. »
— « Toi qui lis dans les cœurs, ordonne, répondis-je:
» Ce que mon maître veut, la sagesse l'exige. »

Quand nous eûmes atteint le bout du pont maudit,
Mon guide, par la gauche, en tournant descendit
Dans la vallée étroite et pleine de gerçures.
Il ne me lâcha point encor de ses mains sûres,
Qu'il ne m'eût transporté sain et sauf jusqu'au bord
Où l'âme, par les pieds, se lamentait si fort.
— « O toi, qui que tu sois, âme ainsi renversée,
» Qui sembles comme un pieu dans le roc enfoncée :
» Dis un mot, lui criai-je, au moins si tu le peux. »
Et j'étais comme un prêtre écoutant les aveux [3]
Que prolonge à dessein le lâche parricide,
Quand déjà disparu dans la fosse homicide,
Il veut temporiser, mourant, avec la mort.
— « Quoi! déjà? quoi! déjà descendu sur ce bord [4]?
» Boniface, est-ce toi? ma science erronée
» M'a donc ainsi menti de bien plus qu'une année!

» Est-ce toi? de cet or es-tu donc sitôt las,
» Pour qui tu n'as pas craint de prendre dans tes lacs,
» Puis de prostituer la Dame sainte et belle? »
Ainsi, quand on vous parle une langue nouvelle,
Vous ne savez que dire et semblez être sourds
Ou muets — tel je fus moi-même à ce discours.
— « Vite » me dit le maître habile en toutes choses,
» Réponds : — « *Je ne suis pas celui que tu supposes.* »
Je répondis ainsi qu'on l'ordonnait : d'abord,
Les deux pieds du maudit se tordirent plus fort,
Puis, avec des soupirs, et d'une voix plaintive :
— « Que veux-tu donc de moi? n'as-tu franchi la rive
» Que pour savoir mon nom? Sache donc, s'il le faut,
» Que du manteau sacré je fus vêtu là haut.
» Mais j'étais bien le fils, le digne fils de l'Ourse :
» Pour enrichir mon sang, j'ai mis dans une bourse,
» Ici moi qui te parle, et là des monceaux d'or.
» Dans ce roc, sous ma tête, il en est mille encor
» Qui m'ont précédé tous faisant la simonie.
» Je tomberai plus bas dans cette gémonie,
» Quand viendra celui-là pour qui je t'avais pris,
» Lorsqu'en t'interrogeant j'ai paru si surpris.
» Mais depuis plus de temps cette jambe est froissée,
» Et sens dessus dessous ma tête renversée,

» Qu'il n'en restera, lui, planté comme on est là [5],
» Avec les pieds en haut et brûlans : car voilà
» Que bientôt du couchant marchera sur sa trace
» Un pontife sans loi qui prendra notre place :
» Plus coupable que nous, il nous recouvrira.
» Le Roi de France alors de ses pleurs se rira.
» Donc, que l'autre Jason exploite avec souplesse
» D'un autre Antiochus l'orgueil et la faiblesse. »

Je m'abandonnai trop peut-être à mon courroux.
— « Ah ! maudit, m'écriai-je avec force, dis-nous :
» Quel prix Notre Seigneur exigea-t-il de Pierre,
» Pour lui livrer les clefs de la sainte barrière ?
» Il lui dit seulement : *suis-moi.* Pierre, à son tour,
» Et les autres ont-ils reçu de l'or, le jour
» Où Mathias prit le rang qu'avait perdu le traître [6] ?
» Souffre donc : ta souffrance est trop douce peut-être.
» Garde, garde ton or dans ton étroit cercueil,
» Cet or qui près d'un roi t'inspira tant d'orgueil [7];
» Et rends grâce au saint nom qui me sert de barrière :
» J'honore, même en toi, l'héritier de saint Pierre.
» Sans ce nœud qui me lie encor, la vérité
» Prêterait à ma voix plus de sévérité.

» Oui, vous qui trafiquez jusqu'aux portes du temple,
» Que d'un œil contristé le monde entier contemple,
» Vous qui foulez les bons pour grandir les méchans,
» C'est vous qu'il flétrissait, inspiré dans ses chants,
» L'évangéliste saint qui disait : — « *Je l'ai vue,*
» *La Reine des cités sur les flots étendue,*
» *Prostituer aux Rois ses vénales amours ;*
» *Si belle à son berceau, si chaste aux premiers jours,*
» *Alors qu'elle élevait sur nos têtes charmées*
» *Sept têtes fièrement de dix flammes armées.*
» La Foi liait alors son époux trop changeant.
» Vous avez fait depuis des Dieux d'or et d'argent...
» Prêtres, l'idolâtrie est-elle donc plus vile ?
» Elle adore un seul Dieu, vous en adorez mille.
» De combien de malheurs fut père, ô Constantin,
» Non ton baptême, au moins ce superbe butin [8]
» Que tu donnas en dot au premier prélat riche. »

Pendant que je chantais cet hymne sur sa niche,
Soit qu'un remords ou bien la fureur le mordît,
Son pied plus rudement sur son pied se tordit :
J'avais été sincère ; et je crois que mon maître
Fut satisfait de moi : du moins il parut l'être,

Tant il suivit toujours et d'un œil attentif
Ces traits qui frappaient juste et blessaient jusqu'au vif.
Il me prit dans ses bras, il m'enleva de terre;
Il gravit de nouveau la pente solitaire,
Et ne se lassa point de m'avoir soutenu,
Qu'au quatrième pont il ne fût parvenu :
C'est alors qu'au sommet de l'âpre et rude voie,
Mon ami doucement posa sa douce proie.
Sur ces rochers à peine une chèvre eût passé.
De là mon œil plongea dans un autre fossé.

CHANT XX.

CHANT XX.

ARGUMENT. — Quatrième circuit, où sont punis les devins et les sorcières. Virgile raconte à son élève l'histoire de Manto et l'origine de Mantoue.



Il me faut d'autres vers pour une autre souffrance :
Il faut donner matière à la vingtième stance
De mon premier Cantique où je chante l'Enfer.
Déjà de tous mes yeux je cherchais à voir clair

Dans ce fond inondé de larmes inutiles :
Tout autour du vallon allaient par longues files
Les maudits, en silence, en pleurant, du pas lent
De nos processions, un jour d'enterrement.
Mon œil plus avant plonge en cette mer immense...
Et du menton à l'os où le thorax commence,
Ils m'apparurent tous étrangement contraints ;
Car ils avaient le front retourné sur les reins :
Et force leur était de marcher en arrière,
Puisqu'en avant pour eux plus n'était de lumière.
Que quelqu'un ait été jamais ainsi tordu
Par la paralysie — il se peut qu'on l'ait vu —
Non pas moi : je crois même un tel mal impossible.
Juge donc, ô lecteur, si tu n'es insensible,
Et si Dieu t'a laissé quelque fruit de mes vers :
Pouvais-je rester là, l'œil sec, sur ces pervers,
Quand je vis notre image à ce point dégradée,
Que les larmes des yeux leur tombaient par ondée
Sur les reins, et baignaient les fesses de leurs flots[1] ?
Oui, certes, je pleurais, appuyé sur le dos
D'un de ces durs rochers, et tant que mon escorte
Dit : — « Ici la pitié vit, quand elle est bien morte.
» Serais-tu donc aussi, toi, de ces insensés ?
» Il pèche, celui-là, plus que vous ne pensez,

» Qui contre les arrêts du juste ciel murmure.
» Lève, lève la tête, et vois le grand Augure [2]
» A qui les champs Thébains s'ouvrirent sous ses pas.
» En vain tous ils criaient : — « Pourquoi fuir les combats,
» Brave Amphiaraüs? où descends-tu si vite? »
» Il roula dans le gouffre, et n'arrêta sa fuite
» Qu'au bord sombre où Minos rive à chacun ses fers.
» Il voulut trop avant regarder, le pervers!
» Pour sa peine, il a fait de son dos sa poitrine;
» En arrière il regarde, en arrière il chemine.
» Voici Thirésias dont fut changé l'aspect [3],
» Quand d'homme il devint femme, au point qu'on s'y trompait;
» Car au corps tout entier l'épreuve fut égale :
» Et pour qu'il recouvrât le plumage du mâle,
» Il fallut que d'un coup de sa baguette, un jour,
» Il frappât deux serpens enlacés par l'amour.
» Après lui vient Arons appuyé sur son ventre [4] :
» Dans les monts de Luni son palais fut un antre,
» Sous ces blocs précieux où, du monde bannis,
» Les pâtres de Carrare ont leurs champs et leurs nids.
» Du fond des marbres blancs, il voyait tout sans voiles,
» Et lisait l'avenir sur le front des étoiles.
» Celle-là dont le sein est recouvert, là-bas,
» Par ses cheveux épars que tu n'aperçois pas,

» C'est Manto qui, de mers en mers long-temps flottante,
» Aux lieux où je naquis enfin planta sa tente.
» Il me plaît de te dire en peu de mots son sort :

» Quand son père eut passé de la vie à la mort,
» Que les murs de Bacchus furent en esclavage,
» La vierge alla long-temps de rivage en rivage.
» Dans la haute Italie est le plus beau des lacs,
» Au pied des Alpes même, et qui serre en ses lacs
» La Limagne, au-dessus du Tyrol. Il s'appelle
» Benaco : sa fraîcheur toujours se renouvelle,
» Entre l'Apennin, Garde et Val-Camonica,
» De cent ruisseaux et plus qui d'en-haut viennent là.
» Là le droit de bénir se dispute et se donne [6]
» Aux pasteurs de Brescia, de Trente et de Véronne.
» Peschiera, sur la pente où la rive descend,
» A Bergame, à Brescia fait un rempart puissant.
» Le trop-plein du grand lac déborde ses rivages,
» Couvre des champs fleuris et de verts pâturages,
» Prend le nom de Mincio, puis, dans le Mantouan,
» Va se mêler aux flots du superbe Eridan.
» Mais il n'a guère encor couru loin de sa source,
» Qu'un val marécageux embarrasse sa course :

» Le passant altéré fuit son funeste bord.
» Il reste là, s'étend et dans son lit s'endort.
» Au milieu du marais, un humble coin de terre
» Apparut à Manto, sauvage et solitaire :
» Elle en fit son séjour : avec ses serviteurs,
» Loin du monde, elle usa de ses secrets menteurs.
» Elle y vécut, et puis y laissa sa poussière.
» La race d'alentour, race errante et grossière,
» Plus tard se rassembla dans ce lieu déjà fort
» Par l'étang qu'il avait tout autour de son bord.
» Sur une cendre vaine on dressa des murailles,
» A qui — sans consulter l'augure et les entrailles —
» On donna nom *Mantoue*, en souvenir des os
» Qui les premiers avaient trouvé là le repos.
» Et chaque jour Mantoue a vu croître sa race,
» Avant que Pinamont-le-Fourbe dans sa nasse [7]
» N'eût si bien amené l'épais Casalodi.
» Si donc il se trouvait un menteur si hardi
» Que de dénaturer cette origine vraie,
» Tu sépareras bien le bon grain de l'ivraie :
» Tiens-toi pour averti. » — Je repris à mon tour :
— « J'accueille tes récits avec un tel amour,
» Ils s'emparent si bien de ma foi tout entière,
» Que le reste pour moi n'est que cendre et poussière.

» Mais parmi les damnés qui passent sous nos yeux,
» Cherche s'il est encor quelque nom glorieux :
» Ces ombres, je l'avoue, absorbent ma pensée. »
— « Il en est des milliers dans leur foule insensée,
» Répliqua mon bon maître. En voici d'abord un
» Dont la barbe à grands flots descend sur son dos brun :
» Il fut Augure au temps où les bras de l'enfance [8]
» Restaient seuls à garder la Grèce sans défense.
» Lui, pour couper le câble et voler aux combats,
» Le premier, en Aulide, il appuya Calchas.
» J'ai consacré deux vers au grand nom d'Euriphile :
» Tu le sais, toi qui sais tous les vers de Virgile.
» L'autre aux flancs décharnés est l'écossais Michel [9]:
» Nul ne fut plus versé dans cet art criminel.
» Puis Guido Bonatti ; puis Asdenti de Parmes...
» Il donne au repentir de bien amères larmes,
» L'insensé qui voudrait, mais trop tard cette fois,
» N'avoir jamais quitté le tranchet et la poix.
» Cette foule sans nom qui derrière eux fourmille,
» Dédaignant le fuseau, la navette et l'aiguille,
» A cherché les secrets du Ciel et de l'Enfer
» Dans une image en cire et des cercles en fer [10]....
» Mais viens vite à présent : car vers la plaine amère
» Qui sépare là-bas l'un et l'autre hémisphère,

» Caïn — avec son faix d'épines sur le dos — [11]
» Descend, et sous Séville, est déjà près des flots.
» Déjà la lune, hier dans la nuit, était ronde :
» Tu dois t'en souvenir : dans la forêt profonde,
» Quelquefois, je suppose, elle ne t'a pas nui. »

Et pendant qu'il parlait, j'allais derrière lui.

CHANT XXI.

CHANT XXI.

ARGUMENT. — Dans le cinquième circuit, les poètes sont arrêtés par des démons qui finissent par leur servir de guides. Là sont punis les hommes qui ont vendu la Justice et les faveurs du Prince.



Nous vînmes de la sorte, échangeant d'arche en arche
Quelques graves discours qui charmaient notre marche,
Mais que ma Comédie omettra dans ses chants;
Et nous tenions le faîte au-dessus des méchans,

Quand mon chef s'arrêta pour voir l'autre fissure
Qui d'en-haut me parut, plus que tout autre, obscure.
Ainsi, pendant l'hiver, dans les grands arsenaux [1]
Quand le Vénitien abrite ses vaisseaux,
Usés par la vieillesse ou brisés par l'orage,
Tous supportent du fer le salutaire outrage :
Ici la main tourmente un chanvre obéissant,
Là le rabot façonne un aviron puissant :
C'est le mât qu'on soutient, la voile qu'on dénoue :
On entend retentir de la poupe à la proue
Et la scie incisive à l'aigre grincement,
Et les pesans marteaux au grave mouvement.
Partout à flots épais la poix bouillonne et nage,
Qui couvre tout ce bruit d'un lugubre nuage.
Tel un bitume épais, au fond du sombre lieu,
Bouillonnait allumé par le souffle de Dieu,
Et du fossé maudit engluait tout l'espace.
Je l'apercevais bien, mais rien à sa surface,
Où des globules noirs, l'un sur l'autre pressés,
Se gonflaient brusquement, brusquement affaissés,

Pendant que vers le fond fixement je regarde,
Mon guide, en me criant soudain : « *Gare ! prends garde !* »

De l'endroit où j'étais m'entraîne vite à lui :
Je retournai les yeux, comme ferait celui
Qui court éperonné par une peur subite,
Et veut voir ce qu'il fuit, sans ralentir sa fuite.
Je vis derrière nous un démon noir et grand :
Par le haut de la roche il venait en courant.
Ah! dans tout son aspect comme il était superbe [2]!
Que dans son attitude il me parut acerbe,
Avec l'aile étendue, et léger sur ses pieds!
Par les jambes pendu, les membres tout pliés,
Un pécheur lui chargeait l'épaule large et haute....
Le Maître par le nerf des pieds serrait son hôte.
— « Malebranches, à vous! seigneurs de cet état [3],
» A vous! un des seigneurs chers à Sainte-Zita [4]!
» Mettez-le vite au fond : que je retourne vite
» Au sol hospitalier qui si souvent m'invite.
» Excepté Bonturo, là tout homme est vénal [5];
» L'or fait dire *oui* pour *non.* » Puis, du roc infernal,
Il jète l'âme et part : jamais mâtin qu'on lâche
Aux trousses d'un voleur n'a si bien fait sa tâche.

L'Esprit plonge... et tout noir de poix, il reparaît :
Aussitôt les Démons que la voûte couvrait,

De crier : — « Tu n'as pas ici la Sainte-Image [6];
» Et dans le Cerchio tout autrement l'on nage [7].
» Si tu ne veux tâter du croc une autre fois,
» Ne t'élève pas tant au-dessus de la poix. »
Puis, lui lardant le corps de mille coups de lances :
— « A l'ombre, disaient-ils, il vaut mieux que tu danses.
» Là, s'il est des trafics, au moins qu'ils soient secrets. »
Tels, à la voix du chef, les aides toujours prêts,
Jusqu'au fond du bouillon qui frémit dans la fonte
Repoussent de leurs crocs la viande qui remonte.
Et le maître : — « De peur qu'on te voie avec moi,
» A l'abri de ce roc, me dit-il, baisse-toi.
» Quoi qu'ils fassent, pour moi ne crains aucune offense;
» Déjà je les connais : je sais, pour ma défense [8],
» A quelle autorité leur orgueil se soumet. »
Et de l'arche en parlant il franchit le sommet.
Il s'avance : il atteint le sixième rivage....
C'est alors que son front eut besoin de courage.
Comme au soudain aspect d'un pauvre mendiant,
Tous les chiens du fermier courent en aboyant;
Tels, du dessous du pont, des légions de diables
Vinrent, tournant sur lui leurs crocs impitoyables.
Mais Virgile : — « Malheur à qui me touchera!
» Que l'un de vous m'écoute et puis on jugera. »

À ces mots un cri part suivi de plus de mille :
— « Va-s-y, Malacoda. » De la troupe immobile
Un démon s'avança vers mon guide, et lui dit :
— « Que veux-tu? qui t'amène? » Et le sage au maudit :
— « Crois-tu, Malacoda, que jusqu'à cette enceinte
» Sans le Vouloir Divin et sans une loi sainte,
» Sauf, entre tant d'écueils, je fusse parvenu?
» Laisse-moi donc aller : au ciel il est voulu
» Que je montre à quelqu'un cette route sauvage. »
L'orgueilleux laissa cheoir sa fourche, à ce langage :
On l'eût dit foudroyé pour la seconde fois.
— « Qu'on le laisse » dit-il. Et j'entendis la voix
Du maître qui criait : — « Toi, maintenant, approche,
» Toi qui te tiens tapi sous ces fragmens de roche;
» Reviens à moi, mon fils : tu le peux sans danger. »
Donc je me dresse, et viens à lui prompt et léger.
Mais voilà que l'armée en criant m'environne :
Moi, comme ces soldats qui, chassés de Capronne [9],
Traversèrent le camp, prisonniers à demi,
Je craignais le parjure, et près de mon ami
Je me serrai, tenant à l'œil tous ces visages,
Où je ne lisais pas de trop rians présages :
Ils baissaient leurs tridens : — « En veux-tu de sa chair?
» Se disaient-ils : veux-tu que je l'accroche en l'air? »

D'autres répondaient : — « Oui : Déchire ! agile ! agile ! »
Mais celui qui tenait conseil avec Virgile,
A temps se retourna : — « Doucement, doucement !
» Dit-il, Scarmiglioné. » Puis à nous : — « Franchement,
» Vous ne pouvez pousser plus avant votre marche.
» Des débris restent seuls de notre sixième arche.
» S'il vous plaît passer outre, allez par ce vallon.
» Tout près est une roche où le passage est bon [10].
» Depuis qu'il s'est rompu sur la fosse où l'on pleure,
» A cinq heures plus tard que cette huitième heure,
» Hier, douze cents ans joints à soixante-six [11]
» Ont été révolus. Eh bien ! avec mes dix
» Que j'envoie à l'instant visiter notre empire,
» Et voir si quelque esprit hors de la poix respire,
» Allez, et n'ayez peur : ils ne trahiront pas.
» Vous, en avant ! dit-il, haranguant ses soldats.
» Cagnazzo, Farfarel, Graffiacan, Calcabrine,
» Ciriatto-le-Dentu, Libicok, Alichine,
» Rubicant-l'Insensé, prenez tous votre essor :
» Et toi, Draguignazzo, marche avec eux encor.
» Toi, Barbariccia, guide le Décurie ;
» Autour du lac bouillant exerce leur furie :
» Mais que ceux-là soient saufs..., jusques à l'autre pont
» Qui passe bien entier sur le sixième fond. »

— « Pitié ! dis-je à mon chef d'une voix presque morte :
» O maître ! que dit-il ?... allons seuls sans escorte.
» Si tu sais marcher, moi je n'en demande pas.
» Toi dont l'œil fut si prompt à voir les mauvais pas,
» S'il n'est pas obscurci, ne vois-tu pas, de grâce,
» Dans ces clignemens d'yeux quel destin nous menace ?
» Tiens ! ils grincent des dents, maître : tu le vois bien ! »
Et lui : — « Je ne veux pas que tu trembles pour rien.
» Laisse-les donc grincer des dents tout à leur aise :
» Ils grincent pour celui qui bout dans la fournaise. »

L'escouade fit volte à gauche, au bord du bief [12].
Tous, la langue pendante, ils tournaient vers le chef
Des yeux d'intelligence et des signes de tête...
Puis défilaient au bruit d'une immonde trompette.

CHANT XXII.

CHANT XXII.

ARGUMENT. — Continuation du cinquième circuit. Ciampolo, favori du roi Thibault, s'entretient avec les poëtes et se tire des griffes des démons par une ruse ingénieuse.



Dans les champs d'Arezzo j'ai vu plus d'une fois [1]
Des cavaliers courir, au bruit de mille voix.
Je les ai vus s'enfuir, s'attaquer, se défendre :
J'ai vu les tirailleurs sans ordre se répandre;

J'ai vu, dans les tournois, de vaillans chevaliers
Briser de mille coups l'airain des boucliers.
La trompette guerrière et la cloche pieuse,
Du clairon, du tambour l'harmonie orgueilleuse,
Les signaux des castels, mille instrumens divers
Ont fait frémir mes sens de leurs mâles concerts :
Et jamais cavaliers — ni fantassins — ni voile,
Au signal qui révèle ou la terre ou l'étoile —
N'ont, je pense, été mûs par de semblables sons [2].
Et je marchais pourtant avec les dix démons !
Noble société !... Mais que nul n'en médise :
« *Au cabaret l'ivrogne, et les saints dans l'église.* »

Mes regards cependant s'attachaient à la poix,
Avides, j'en conviens, de voir tout à la fois
Et cet étrange lac formé par le bitume,
Et la race d'esprits qui dedans se consume.
Là, comme les dauphins, quand du milieu des flots
Leur croupe en forme d'arc se montre aux matelots,
Et donne le signal de veiller aux antennes :
Ainsi, de temps en temps, pour adoucir leurs peines,
Quelques rares pécheurs mettaient le dos à l'air,
Et puis disparaissaient aussi prompts que l'éclair.

Comme encore au-dessus de quelque mare impure,
La grenouille — du bout du museau — s'aventure,
En cachant dans la vase et son corps et ses pieds :
De même se tenaient les maudits par milliers :
Et de même ils plongeaient sous la matière ardente,
Quand Barbariccia s'approchait de la pente.
J'en vis un — et mon cœur s'en épouvante encor —
Il avait tardé trop à prendre son essor ;
Comme il arrive aussi que sous la verte lie
Une grenouille plonge, et l'autre au bord s'oublie ;
Graffiacan, qui plus près se trouvait par hasard,
Dans ses cheveux gluans roula son triple dard,
Et l'enleva si bien qu'on eût dit une loutre.
(L'un l'autre ils s'appelaient entr'eux : j'avais en outre,
Quand le chef les choisit, observé les démons :
Donc, rien de surprenant que je sache leurs noms.)
— « Rubicant! Rubicant! à l'œuvre! qu'on te voie!
» En avant donc la griffe! et caresse ta proie,
» Et gratte-la si bien que ses os soient à jour »
Vociféraient en chœur les maudits. A mon tour
Je dis à demi-voix : — « Maître, tâche d'apprendre
» Quel est l'infortuné qui s'est laissé surprendre. »
Et mon guide aussitôt s'approcha du maudit,
Lui demanda son nom.... Celui-ci répondit :

— « Je suis de la Navarre, et naquis d'une intrigue [1].
» Ma mère, qui m'avait engendré d'un prodigue
» Destructeur insensé de ses biens et de lui,
» Me fit valet d'un Grand qui se fit mon appui.
» Je grandis, je marchai loin des vulgaires traces :
» Du sage roi Thibault j'obtins les bonnes grâces ;
» Puis j'en fis le trafic : j'en cotai la valeur.
» Tu vois si j'en rends compte au ciel avec chaleur. »
Il dit : Ciriatto, dont la mâchoire immense
De chaque côté porte une double défense,
Fit sentir au captif son arme de pourceau....
Parmi de mauvais chats tombait le souriceau.
Barbariccia le prend et dans ses bras l'enferme :
— « Tant que je le tiendrai, dit-il d'une voix ferme,
» Laissez-le. » Puis, tourné vers mon maître, il lui dit :
— « As-tu quelque autre chose à savoir du maudit?
» Parle-lui vite, avant qu'un autre le défasse. »
Mon guide alors : — « Un mot sur la coupable race!
» Sais-tu si dans la poix il est quelque Latin? »
— « J'en ai quitté, dit l'autre, un là-bas ce matin.
» Ah! que n'y suis-je encor! malgré tant de souffrances,
» On n'y redoute au moins ni fourches ni défenses. »
Libicocco s'écrie : — « A la fin, c'en est trop. »
Et prend si bien un bras dans les dents de son croc,

Qu'il emporte en triomphe un lambeau de la place.
Draguignazzo jaloux aux jambes le menace.
Mais le Décurion qui s'est fait son appui
Promène fièrement ses yeux autour de lui ;
Et le pauvre blessé reste un peu plus tranquille.

Pendant qu'il regardait ses blessures, Virgile
Demanda sans tarder : — « Quel est donc ce Latin
» Que tu quittais, dis-tu, quand ton mauvais destin
» Te poussa tout à l'heure à la rive moins chaude? »
— « C'est frère Gomita, vase rempli de fraude [4] ;
» Il eut les ennemis de son maître en sa main,
» Et fit qu'ils bénissaient son nom le lendemain.
» Car « *S'il prit leur argent, il leur rendit... service* »
» Comme il le dit lui-même : à vendre la justice,
» Il était passé maître, et se retrouve encor
» Avec un Don Michel Sanche de Logodor.
» Leurs langues, pour calmer un mal qui toujours saigne,
» Sans se lasser jamais parlent de la Sardaigne....
» A moi!... l'autre... voyez comme il grince des dents!...
» Je parlerais encore : mais j'ai peur des tridents...
» Celui-là va frapper. » — « Vil oiseau de malice,
» Hors d'ici! dit le chef de la noire milice

» Au démon Farfarel, dont les yeux en courroux
» Avaient déjà marqué la place de ses coups. »

— « Voulez-vous voir, reprit l'ombre alors enhardie,
» Quelqu'un de la Toscane ou de la Lombardie?
» Le voulez-vous? parlez, et j'en ferai venir.
» Mais cachez ces harpons toujours prêts à punir.
» Ils en auraient trop peur : donc, que la Malebranche
» A quelques pas du bord un instant se retranche.
» Et moi — sans remuer — dans ce lieu même assis —
» Pour un que me voilà, j'en ferai venir six,
» Dès que je sifflerai comme c'est la coutume;
» Alors que l'un de nous se met hors du bitume. »
A cette motion, le rusé Cagnazzo
Dit en hochant la tête et levant son museau :
— « Excusez la malice! amis, le bon apôtre
» Est tout prêt à plonger, si vous voulez. » Mais l'autre
Qui n'était pas à court de filets et de lacs :
— « Oui, trop malicieux, reprit-il; trop, hélas!...
» Moi qui prépare aux miens un surcroît de torture. »
Alichin n'y tint plus; vaincu par l'imposture,
Seul contre tous, il dit au damné : — « Si tu fuis,
» Ce n'est pas au galop, félon, que je te suis :

» Non : jusque sur la poix j'irai battant de l'aile.
» Amis, quittons la côte : abrités derrière elle,
» Voyons, sans être vus, habile Navarrois,
» Si toi seul tu vaux mieux que nous tous à la fois. »

Préparez-vous, lecteurs, à quelque scène étrange :
Chacun tourna les yeux, aux derniers mots de l'Ange;
Cagnazzo le premier, si défiant d'abord.
L'autre saisit l'instant, s'affermit sur le bord,
S'élance, et d'un seul bond brise toute la trame.
Vous jugez si ce coup leur alla jusqu'à l'âme :
Le plus honteux de tous — dont la crédulité
Avait fait tout le mal — fut le plus irrité.
Il prend son vol et crie : — « Ah! je te tiens! » ... mensonge.
Le damné va dessous : et pendant que l'un plonge,
L'autre s'est relevé, volant dans la vapeur....
L'aile de l'oiseau cède à l'aile de la peur.
Ainsi quand le faucon ouvre déjà sa serre,
Le canard tout d'un coup plonge, et son adversaire
Remonte vers le ciel, honteux, confus, roué.
Calcabrine irrité d'un tour si bien joué
Serrait l'âme de près, mais brûlait au contraire
Qu'elle fût à l'abri, pour s'en prendre à son frère.

Dès que le toit ardent eut couvert le damné,
On eût dit qu'à leur rage un signal fût donné.
Je vis des deux côtés les griffes infernales
Chercher, fuir et toujours retrouver leurs rivales :
Je vis s'entrelacer les combattans hideux....
Puis dans la poix bouillante ils tombèrent tous deux.
La chaleur fut pour eux bien vite un caducée,
Sans que pourtant leur fuite en fût plus avancée :
Tant leurs ailes tenaient au liquide visqueux.

Tous les démons hurlaient, et leur chef avec eux.
Soudain quatre, à sa voix, passent vers l'autre rive.
On marche, on court, on vole, aux deux bords on arrive:
Tous tendent à l'envi le fer de leurs tridens
Aux captifs déjà cuits dans les fourneaux ardens.
Quant à nous, dédaignant leur salut ou leur perte,
Nous suivîmes la route au côté gauche ouverte.

CHANT XXIII.

CHANT XXIII.

ARGUMENT. — Dans le sixième circuit, Dante trouve les *Hypocrites* qui traînent des chappes en plomb recouvertes d'or : il reconnaît deux Podestats de Florence, qui indiquent aux poètes le moyen de sortir de la fosse.



Comme des Franciscains, sur ces bords rocailleux
Nous allions seul à seul, rêveurs, silencieux.
Encor préoccupé du combat redoutable,
Je me représentais l'ingénieuse fable [1]

Où Phèdre nous fait voir la grenouille et le rat
Saisis par un milan qui met fin au combat.
Dans la joute du lac, comme dans cet emblême,
C'est le même début, et la fin est la même.
Mais comme nos pensers n'ont tous qu'un seul lien,
Cette idée en fit naître une autre — et j'en conviens —
Ma peur en redoubla : — « C'est pour nous, me disais-je,
» Qu'ils ont été joués : et d'un si rude piége
» Ils se seront tirés, je crois, si mécontens,
» Qu'à leur mésaventure ils penseront long-tems.
» Sur un mauvais vouloir s'ils greffent la colère,....
» Nous serons poursuivis par eux, c'est chose claire,
» Par eux plus acharnés que les limiers ardents,
» Quand le lièvre, à la chasse, est tombé sous leurs dents. »
Mes cheveux se dressaient : dans l'obscure carrière
Ma vue à chaque pas se portait en arrière.
— « Cache-toi, cache-moi, maître ; ils sont sur nos pas....
» Les démons... j'ai si peur... ne les entends-tu pas? »
— « Je serais un crystal étamé, dit le Sage,
» Je ne pourrais pas mieux réfléchir ton image
» Que je ne réfléchis tes vœux les plus secrets.
» Oui, sous la même forme, avec les mêmes traits,
» Nous n'avons tous les deux qu'une seule pensée.
» Je crains, quand par la peur ton âme est offensée :

» Si cet escarpement vers la droite abaissé
» Nous permet de descendre au sixième fossé,
» Nous fuirons le chasseur, fût-il imaginaire. »

Il exprimait encor cet avis salutaire,
Quand je les vis courir par différens chemins,
En étendant vers nous leurs ailes et leurs mains.
Telle, à des cris confus, une mère s'éveille [2],
Se relève, regarde au loin, prête l'oreille :
Au berceau de son fils tout à coup elle voit
Se refléter le feu qui dévore son toit :
Ses bras l'ont enlacé : tremblante, à demi-nue,
Elle fuit à travers une foule inconnue.....
Elle n'a rien perdu, car son fils est sauvé.
Tel mon guide en ses bras me tenait élevé :
Tel il s'abandonnait du haut de la colline,
Le long du grand rocher qui brusquement s'incline.
L'eau qui vient de la vanne à la roue en grondant,
Court moins vite, arrivée au plus près de la dent [3].
Emporté par mon guide ou plutôt par mon père,
A peine étais-je au fond du sixième repaire,
Quand au haut du rocher parurent les démons.
Je ne les craignais plus : le Dieu que nous aimons

A dit aux instrumens de sa colère sainte :
« *Vous ne sortirez pas de la cinquième enceinte.* »

Les maudits étaient peints des plus riches couleurs :
Mais, d'un air harassé, les yeux baignés de pleurs,
Ils se traînaient à peine autour de la carrière.
Les chappes qu'ils portaient, d'une forme grossière,
Et dont le capuchon leur tombait sur les yeux,
Me rappelaient Cologne et ses religieux [4].
Tout doré le dehors éblouit : quoique belles,
Elles sont tout en plomb, et si lourdes que celles
De Frédéric n'étaient qu'une paille à côté.
Oh! fatigant manteau pour une éternité!

Or, pour aller ensemble avec eux dans l'enceinte,
Nous reprîmes la gauche, attentifs à leur plainte :
Mais ils marchaient si lents sous leurs pesans fardeaux,
Qu'au moindre pas j'avais des compagnons nouveaux.
— « Trouve donc quelque esprit, dis-je à mon guide austère,
» Dont les faits ou le nom soient restés sur la terre;
» Et, tout en marchant, tourne autour de toi les yeux. »
L'accent de la Toscane avait frappé l'un d'eux.

Il cria par derrière : — « Oh! je vous en conjure,
» Vous qui courez si vite à travers l'ombre obscure,
» Retenez un instant vos pieds ; j'ai quelque espoir
» Que tu sauras de moi ce que tu veux savoir. »
— « Attends-le, dit mon guide, et pour qu'il t'entretienne,
» Tâche enfin de régler ta marche sur la sienne. »
Je m'arrêtai. Vers moi se traînaient lentement
Deux ombres dont les yeux peignaient l'empressement[5].
Venus à nous, long-temps, et sans ouvrir la bouche,
Ils fixèrent sur moi leur regard faux et louche;
Puis tournés l'un vers l'autre, ils se disaient tout bas :
— « A son souffle il paraît vivant : s'il ne l'est pas,
» Quel privilége heureux tous les deux les exempte
» De ployer comme nous sous l'étole pesante. »
Puis s'adressant à moi : — « Toscan, toi qui parviens
» Au cercle où l'Hypocrite a ses pesans liens,
» Daigne dire ton nom et le nom de ta ville. »
— « Le beau fleuve d'Arno, répondis-je docile,
» M'a vu naître et mûrir dans la grande cité :
» Je suis avec le corps que je n'ai pas quitté.
» Mais vous, quels sont vos noms? vous qui sur cette rive
» Distillez par les yeux une douleur si vive.
» Quels tourmens sont en vous pour qu'ils parlent si hauts? »
— « Ces manteaux sont de plomb recouvert d'un or faux,

» Et si lourds que les poids font fléchir la balance,
» Reprit l'un d'eux. Bologne a vu notre naissance :
» Il a nom Loderingue, et moi Catalano.
» Tous deux Frères-Joyeux, aux rives de l'Arno [6]
» Nous fûmes appelés par les tiens, à ce titre
» Que l'on choisit souvent l'étranger pour arbitre.
» Ce que nous avons fait pour répondre à leurs vœux...
» Autour du Gardingo juge-s-en, si tu veux. »
— « Frères, dis-je, à mon tour, c'est votre inexcusable... »
Mais je n'achevai pas, remarquant sur le sable
Un maudit que trois pals tenaient crucifié :
A ma vue il tordit son corps terrifié,
Et poussa des soupirs dans sa barbe touffue.
Catalano me dit portant sur lui sa vue :
— « Il donna le conseil aux Pharisiens jaloux
» De mettre un homme à mort pour le salut de tous.
» Tu le vois : en travers, nu, couché sur la place,
» Il doit sentir le poids de tout damné qui passe ;
» Or, dans la même fosse, un supplice pareil
» Torture le grand-prêtre et tous ceux du Conseil
» Qui semèrent le sel sur la Terre-Promise. »

Le Poète jetait un regard de surprise [7]

A celui qui souffrait, dans l'éternel exil,
Etendu sur sa croix, un supplice si vil.
Ensuite il adressa ces paroles au Frère :
— « De grâce, dites-nous (si vous le pouvez faire) :
» A droite, n'est-il pas le moindre débouché
» Qui nous mène d'ici vers un autre péché,
» Sans l'appui des démons qui gardent ces repaires? »
L'autre répondit donc : — « Plus près que tu n'espères,
» Est un grand pont qui part du premier des circuits,
» Franchit tous les vallons et descend jusqu'au puits.
» Notre fosse est la seule où l'arche soit rompue :
» Gravissez ses debris : il n'est pas d'autre issue. »

Le poète un instant baissa la tête et dit :
— « Comme tu m'as trompé, Malacoda maudit! »
— « A Bologne on m'a dit souvent, reprit le Frère [8],
» Que le diable est menteur et du mensonge est père. »

Le poète irrité s'éloignait à grands pas [9] :
Parmi les portefaix, moi, je ne restai pas.

CHANT XXIV.

CHANT XXIV.

ARGUMENT. — Dans le septième circuit, où les poètes parviennent difficilement, les *voleurs* et les *assassins* sont piqués par des serpens venimeux, et subissent d'effrayantes métamorphoses.



A ce point de l'année où renaît la nature [1],
Où le jeune soleil trempe sa chevelure
Dans l'urne du verseau ; quand, égaux dans leur cours,
Moins longues vont les nuits, plus longs viennent les jours ;

Alors que sur les champs le givre étend son aile,
Aussi blanc que sa sœur, mais moins durable qu'elle,
Le villageois qui manque et de paille et de foin,
Sort de son lit, regarde; et quand il voit de loin
La plaine toute blanche, il se bat de colère :
Il rentre sous son toit, va, vient, se désespère,
Tel qu'un homme insensé qui ne sait ce qu'il fait :
Il retourne, et reprend l'espérance... En effet,
Peu d'instans ont changé l'aspect de la nature....
Berger, chiens et troupeau courent à la pâture.
Tel mon maître et seigneur me fit prendre souci,
Quand je vis un instant se froncer son sourcil;
Tout aussitôt, il mit le baume sur la plaie :
Car à peine arrivé vers l'effroyable baie,
Il se tourna vers moi, de cet air doux et bon
Que j'avais vu naguère au sortir du vallon.
Il tint quelques instans conseil avec lui-même,
Regarda la ruine avec un soin extrême,
Puis il m'ouvrit ses bras et sur son cœur me prit.
Comme un homme doué de sagesse et d'esprit,
Qui pense en agissant, et qui, toujours en garde,
A chaque pas qu'il fait, loin devant lui regarde;
Ainsi, de bloc en bloc, m'élevant avec lui,
Mon bon maître d'avance avisait l'autre appui,

Disant : — « A ce fragment fais que ta main se prenne ;
» Mais essaye d'abord, de peur qu'il ne t'entraîne. »
Là, jamais porte-chappe eût-il pu faire un pas?
Virgile—ombre légère—et moi—pris dans ses bras—
A peine pouvions-nous gravir de roche en roche.
Et n'était que, par là, le bord était plus proche
Que dans l'autre partie où le pont est tombé,
Je ne sais pas pour lui... moi, j'aurais succombé.
Mais comme à chaque pas, de colline en colline,
Jusqu'au méat du puits Malébolge s'incline ;
Comme chaque vallon — où va chaque péché —
Porte un des bords plus raide et l'autre plus penché...
Quand nous fûmes en haut des roches, la dernière
S'en allait s'abaissant vers la septième ornière.
Au bout d'un tel chemin, vrai chemin de démons,
Mon souffle fut si bien séché dans mes poumons,
Que je n'en pouvais plus : et rendu de fatigue,
Sans avancer d'un pas, je m'assis sur la digue.
— « On dompte la paresse avec de tels combats [2],
» Me dit l'austère Esprit : la gloire ne vient pas
» A qui dort mollement dans la soie et la plume.
» Ignoré, celui-là végète, se consume,
» Et laisse moins de trace, au seuil de son tombeau,
» Que le souffle dans l'air, que l'écume sur l'eau.

» Donc, lève-toi : résiste au penchant qui t'entraîne,
» Par l'esprit qui toujours sort vainqueur de l'arène,
» Quand il ne fléchit pas sous le fardeau du corps.
» C'est peu d'arriver là ! peu, des premiers efforts !
» Il te reste à gravir une plus longue voie :
» Si tu me comprends bien, fais donc que je le voie. »
Alors je me levai, montrant plus de vigueur
Que je ne m'en sentais, et je dis : — « J'ai du cœur,
» Va, maître, je te suis. »

Nous prîmes notre route,
En haut, par le rocher de la septième voûte,
Rude, étroit, escarpé plus que le précédent.
Moi — pour ne pas sembler trop faible cependant —
Je parlais en marchant... Tout à coup, de la fosse,
Une voix s'éleva rauque, indistincte et fausse.
Que disait celui-là qui parlait ? je ne sais,
Quoiqu'au sommet de l'arc nous fussions bien placés :
Mais il paraissait mû du moins par la colère.
J'avais beau me pencher : de l'obscure galère,
Mes yeux, mes yeux vivans n'atteignaient pas le fond.
— « Maître, fais qu'avec toi je traverse le pont :
» Jusques à l'autre bord j'ai hâte de descendre.
» Je vois sans distinguer, et j'entends sans comprendre. »

— « Or, voici, reprit-il, ma réponse : *Je vais.*
» Quand la demande est sage, au lieu de mots, des faits. »

Nous descendîmes donc du sommet de la roche,
Vers le huitième bord, où le vieux pont s'accroche.
Puis la fosse s'ouvrit, et je lus dans son sein.
Je vis de toutes parts une effroyable essaim
De serpens, si divers de formes et de race
Que d'y penser mon sang dans mes veines se glace.
Qu'on ne nous parle plus des sables lybiens [3],
Des reptiles nourris aux bords éthiopiens,
Des monstres venimeux dont l'Egypte foisonne !
Qu'on ne nous parle plus du sang de la Gorgone !
Hydres, scorpions, céraste, amphybènes, aspics,
N'ont plus rien d'effrayant, après ce que je vis.
Là, courait, sans espoir d'héliotrope ou d'asiles [4],
A travers cet amas d'innombrables reptiles,
Le peuple des maudits, nus, pâles et tremblants.
Des serpens se roulaient tout autour de leurs flancs,
Liaient leurs mains derrière, et, pour surcroît de peine,
Scellaient au fond des reins les deux bouts de la chaîne.

Tout près de nous, l'un d'eux saute sur un banni,
Et le pique où le col à l'épaule est uni.
En moins de temps qu'une L ou qu'une S n'est écrite,
L'Ame flamba, brûla, tomba toute réduite
En cendre... puis je vis la cendre s'animer,
Se rapprocher, s'unir, des membres se former,
Et debout, devant moi, l'Ame dressa la tête.
Tel le phénix (au moins dans les chants du poète)[b]
Après cinq fois cent ans meurt et renaît sans fin;
Il ne se nourrit pas d'herbe vile et de grain,
Mais des pleurs de l'encens, d'amomum et de myrrhe,
Et fait son dernier lit des parfums qu'il respire.
Tel encore est celui qui tombe, sans savoir
Si le Démon le tient par terre en son pouvoir,
Ou si du mal caduc il a senti l'étreinte.
Quand il reprend ses sens, il regarde—avec crainte—
L'œil morne — encor troublé de ses grandes douleurs,
Et mêle à ses regards des soupirs et des pleurs :
Tel était le maudit, après son grand supplice.
Que vous êtes sévère, ô Divine Justice!
Qu'ils sont pesans les coups de votre bras vengeur!

Mon maître interrogeait cependant le pécheur

Qui lui dit : — « Depuis peu, des champs de la Toscane
» Je fus précipité dans cet antre profane.
» Vivre en brute et non pas en homme fut ma loi :
» Comme le devait faire un mulet tel que moi.
» Pistoie aussi me fut une digne tanière.
» Je suis Vanni Fucci. » — « Vérité tout entière [6] !
» M'écriai-je, il le faut. Maître, demande-lui
» Quel crime à Malébolge il expie aujourd'hui.
» Là-haut sa violence est cependant citée [7]. »
L'Ame qui m'entendait n'en fut point irritée.
Elle dressa vers moi sa pensée et son front
Où triste se peignait la honte d'un affront.
Ensuite elle me dit : — « Plus de douleur me serre
» D'être surprise ainsi par toi dans ma misère,
» Qu'au jour où de mon corps on m'arracha là-haut.
» Mais tu le veux ; je cède à ton ordre : il le faut.
» Presque au fond de l'enfer par Minos je fus mise,
» Pour avoir dérobé les vases d'une église,
» Et chargé de mon crime un innocent ami...
» Tu triomphes... du moins, que ce soit à demi.
» Si jamais des vivans tu retrouves la route,
» A mes prédictions ouvre l'oreille.... écoute.
» Pistoie expulse un jour tous les Noirs à la fois [8].
» Florence renouvelle et son peuple et ses lois.

» Mars des champs de Magra souffle un sombre nuage
» Qui s'avance, grandit, se déchire ; et l'orage
» Sur les champs de Picène éclate en rugissant.
» Le Blanc tombe noyé dans les flots de son sang.
» Va donc : retourne aux murs de l'heureuse Florence.
» Et que ton désespoir soulage ma souffrance. »

CHANT XXV.

CHANT XXV.

ARGUMENT. — Continuation du septième circuit. Description de diverses métamorphoses.

Il dit : et par un geste insultant, le pervers [1]
Elevant ses deux mains avec deux doigts ouverts,
S'écria : — « Dieu, prends-les ! Prends : je brave ta haine. »
Mais alors un serpent lui mit au cou sa chaîne,

Comme pour dire : — « Attends, tu ne diras plus rien. »
Un second prit les bras, et les serra si bien
Que les deux mains en l'air restèrent immobiles...
J'aime depuis ce jour la race des reptiles.

O berceau de Vanni! Pistoie, impur séjour!
Si ta perversité grandit de jour en jour,
Que ne disparais-tu sous tes propres ruines!
De tant d'esprits voués aux vengeances divines,
Nul n'outragea le ciel par de si fiers dédains;
Pas même le maudit tombé des murs Thébains [2].

Au silence réduit le voleur prit la fuite.
Je vis au même instant courir à sa poursuite
Un centaure aux crins noirs. Il criait furieux :
— « Où donc est-il? où donc est-il l'audacieux? »
Moins de serpens, je crois, infectent la Maremme
Qu'à l'entour de sa croupe il n'en avait lui-même,
Et jusqu'où le cheval de l'homme prend l'aspect.
Sur son dos un dragon, le cou dressé, rampait;
Et l'affreux cavalier, delà, l'aile étendue,
Dardait de larges feux sur la foule éperdue.

Mon protecteur me dit : — « Ce centaure est Cacus [3]
» Qui, trop long-temps, du sang des voyageurs vaincus,
» Sur le Mont-Aventin, inonda son repaire.
» Séparé de sa race, il est là solitaire,
» Pour avoir, dans la nuit, consommé le larcin
» Du superbe troupeau qu'il avait pour voisin.
» Sous la masse d'Hercule il expira, le traître,
» Et frappé de cent coups n'en sentit qu'un peut-être.

Il me parlait encor, et Cacus était loin.
Trois esprits jusqu'à nous glissèrent dans un coin,
Sans être vus d'abord : puis tous, levant leurs têtes,
Crièrent brusquement : — « Dites-nous qui vous êtes [4] ! »
Virgile resta court : sur les trois curieux
Nous ne songeâmes plus qu'à bien fixer nos yeux.
Tous m'étaient inconnus ; mais, parlant d'autre chose,
L'un d'eux (comme parfois il advient, quand on cause)
Nomma l'autre en disant : — « Cianfa n'est-il pas là [5] ? »
Mon index à ma bouche aussitôt se colla,
Pour inviter mon maître à garder le silence.

Si maintenant, lecteur, tu te fais violence

Pour croire à ma parole, en puis-je être surpris?
Moi je doute et j'ai vu. J'observais les esprits,
Quand un reptile noir qui sur six pieds se traîne,
Bondit vers l'un des trois, le recouvre et l'enchaîne.
Dans l'une et l'autre joue il enfonce ses dents;
De ses deux pieds d'en haut presse les bras pendants;
Deux autres pieds plus bas autour des flancs s'enlacent;
Ceux de derrière enfin dans les cuisses s'effacent:
Puis la croupe se glisse entre ce double appui,
Remonte vers le dos et se perd avec lui.
Les replis vigoureux de l'horrible reptile
Serraient plus fortement leur victime immobile
Que le lierre — du nœud de ses souples rameaux —
N'a jamais enlacé le tronc des vieux ormeaux.
Je vis — comme une cire exposée à la flamme —
Se fondre lentement le serpent avec l'âme:
D'une lente agonie échangeant les douleurs,
Je vis se mélanger leurs douteuses couleurs.
Tel un papier bruni que la flamme dévore
A cessé d'être blanc et n'est pas noir encore.

Les deux autres maudits regardaient; et tous deux:
— «Pauvre Angel, criaient-ils! quel changement hideux[6]!

» Eh quoi! ta forme est double et pourtant n'en fait qu'une! »

. . . .

. . . .

Ce sont des traits divers, une tête commune :
C'est une double tête et des traits confondus....
C'est un bloc où la tête et les traits sont perdus.
Où se croisaient deux bras et deux griffes énormes,
Je ne vois se raidir que deux masses sans formes.
Le buste entier, les flancs, le reste des deux corps,
L'un sur l'autre roulés, tordus avec efforts,
Ne sont plus qu'un seul tronc, qu'un horrible mystère
Sans nom dans le Tartare et sans nom sur la terre....
Le monstre au double aspect s'en allait à pas lents.

. . . .

. . . .

Quand l'ardent Sirius darde ses feux brûlants,
Un lézard quelquefois, en changeant de clairière,
Comme un éclair qui luit, traverse la charrière.
Tel, près des deux esprits, un plus petit serpent,
Livide, enflammé, noir, se glissait en rampant.
Vers ce point qui, neuf mois, dans le sein d'une mère
Puise les alimens du fœtus éphémère,
Il pique une ombre et puis tombe sans mouvement.
Le blessé le regarde et se tait : seulement

A le voir bâiller tant, et sur ses pieds si raide,
On dirait que la fièvre ou le sommeil l'obsède.
Le serpent, le maudit, l'un vers l'autre inclinés,
Echangeaient lentement des regards fascinés.
Et l'un par ses naseaux, l'autre par sa blessure
Exhalaient confondue une vapeur obscure.
Lucain, ne vante plus tes serpens des déserts!
Laisse Nasidius se gonfler dans tes vers [7];
Laisse ton Sabellus en cendres se réduire.
Ecoute quels tourmens en deux mots je vais dire....
Qu'Ovide change encore, aimable en nous trompant,
Aréthuse en fontaine et Cadmus en serpent [8] :
Devant l'Histoire ici pâlit la Poésie.
Où nous a-t-il montré, libre en sa fantaisie,
Deux êtres enchaînés par des liens secrets,
L'un à l'autre emprunter leur substance et leurs traits?

Entre le ver gisant et l'âme appesantie,
Telle fut d'un regard l'horrible sympathie :
La croupe du serpent en fourche se fendit.
Sur deux pieds mis en un le damné se raidit.
Les jambes ne sont plus : le nœud qui les enlace
Ensemble les confond sans laisser une trace.

La croupe du serpent, par un affreux concert,
Reprend le double appui qui chez l'âme se perd.
Sa peau devient plus douce, et l'autre plus rebelle :
Les bras du réprouvé rentrent sous chaque aisselle...
Deux des pieds du serpent aussitôt allongés
Par le même prodige en deux bras sont changés.
Deux autres pieds tordus se changent non moins vite
En ce que la pudeur à cacher nous invite,
Et qui chez le maudit en deux griffes se fend.
Cependant la vapeur au-dessus d'eux s'étend,
Les couvre tous les deux d'une couleur nouvelle,
Ote à l'un ses cheveux que l'autre tête appelle.
L'un se dresse orgueilleux, l'autre tombe en rampant.
Sous l'œil fascinateur, l'homme avec le serpent
N'a plus rien à changer que les traits du visage.
Celui qui s'est dressé, vers sa tempe sauvage
D'une mâchoire aiguë attire la moitié....
Et l'oreille se forme. Avec soin replié
Le reste, entre les yeux, va, s'allonge, s'abaisse,
Enferme l'odorat sous une voûte épaisse,
Et sur des dents d'ivoire en lèvres s'arrondit.
Celui qui va rampant sur le rocher maudit,
Allonge les contours de sa noble figure.
De même que les yeux de la limace impure

Echappent dans leur tube au doigt qui les blessait ;
Ainsi du réprouvé l'oreille s'effaçait.
Sa langue habile encore à peindre des pensées
Vibre deux dards aigus sous deux lèvres glacées :
Chez l'autre un double dard en langue s'est formé....
La vapeur se dissipe... et l'œuvre est consommé.
Le serpent qui fut homme en sifflant prend la fuite :
L'homme qui fut serpent le suit, parle, s'irrite,
Et sa bouche étonnée — avec ses premiers mots —
De son dernier venin vomit les derniers flots.
— « Que Buoso, dit-il, puni du même crime,
» Aussi long-temps que moi rampe au fond de l'abîme ! »

Telles, à chaque pas, je voyais tour-à-tour
Les formes se changer dans le septième tour.
Qu'on pardonne à mes vers étranges mais fidèles.
Un tableau si nouveau veut des couleurs nouvelles.
Je marchais au hasard, stupéfait, accablé.
Mon regard — incertain et par les pleurs troublé —
N'avait pu m'empêcher pourtant de reconnaître
Sciancato que Florence ainsi que moi vit naître
—Le seul des trois damnés qui conservât ses traits.—
L'autre aux enfers, Gaville, emporta tes regrets [9].

CHANT XXVI.

CHANT XXVI.

ARGUMENT. — Huitième circuit, où les poètes rencontrent le fourbe Ulysse renfermé, avec Diomède, dans une colonne de feu. Ulysse raconte son dernier voyage et sa mort.

Réjouis-toi, Florence, ô si grande et si belle
Que tu frappes la terre et les mers de ton aile,
Et que dans l'Enfer même on porte tes couleurs !
J'ai compté cinq des tiens, au nombre des voleurs...

Ah! la rougeur m'en vient au front : et toi, Florence,
Tu n'en tireras pas grande gloire, je pense.
Mais si le vrai se mêle aux songes du matin [1],
Avant qu'il soit long-temps tu sauras quel destin,
Au Prato, comme ailleurs, partout on te souhaite.
Il serait tard, eût-il déjà frappé ta tête....
Et que n'a-t-il frappé, du jour qu'il t'était dû!
Il me sera plus lourd, plus long-temps attendu.
— Nous partîmes : mon chef me tira par l'échelle,
Dont les crans nous avaient conduits dans la ruelle.
Nous suivions notre route, un par un, sur ces rocs
Divisés en fragmens ou réunis par blocs,
Et non sans qu'à nos pieds nos mains fussent en aide.
Alors je m'attristai sur la pente âpre et raide;
Et je m'attriste encore en dressant mes esprits
Vers tout ce que j'ai vu, vers tout ce que j'écris :
Et toujours plus serré je tiens mon cœur en bride,
Pour qu'il ne coure pas que Vertu ne le guide...
Don de ma bonne étoile, ou don plus précieux [2],
N'en soyons pas nous-même à nous-même envieux!

Au temps où le soleil couvre le moins sa face,
Quand vient l'heure où la mouche au moucheron fait place;

Couché sur un coteau le manant, par millier,
Voit, au-dessous de lui, les vers-luisans briller
Dans le champ que peut-être il vendange et cultive.
Tel, et d'autant de feux (quand j'eus gravi la rive
Et dès que je fus là d'où le fond se voyait),
Le huitième fossé tout entier flamboyait.
J'étais comme le saint qui d'une foule impie [3]
Fut vengé par des ours, et vit le char d'Elie
Partir, quand les coursiers montèrent vers les cieux :
Vainement dans les airs il le suivait des yeux ;
Car il ne put rien voir qu'un tourbillon de flammes
Monter comme un nuage : — Ainsi, parmi les Ames,
Chaque flamme chemine en cachant son larcin...
Chaque flamme recèle un pécheur dans son sein.
Je me penchais d'en haut, pour en être plus proche,
Tant que si je n'avais saisi vite une roche,
Je tombais, sans toucher, jusqu'au bas du récif.
Mon maître qui me vit tellement attentif :
— « Dans chacun de ces feux, dit-il, une âme en peine
» Du lange qui la brûle étroitement s'enchaîne. »
— « Maître, m'en voilà sûr : je m'en doutais un peu :
» J'allais te demander quelle âme est dans ce feu
» Dont le double sommet lance des jets contraires ?
» On dirait le bûcher où Thèbes vit deux frères [4]

» Se diviser encore au-delà du trépas. »
— « Là, brûle dans un feu qui ne s'éteindra pas,
» Le fourbe Diomède avec le fourbe Ulysse.
» Comme aux crimes—ensemble—ils courent au supplice.
» Ils payent le cheval qui s'ouvrit, par leurs mains,
» La porte d'où jaillit la source des Romains.
» Ils payent le larcin fait à Déidamie [5]
» Qui pleure Achille encor dans la tombe endormie.
» Le saint Palladium par là se venge aussi. »
— « Si du milieu du feu pouvaient parler ceux-ci !
» Maître, dis-je au Romain, je te prie et t'implore,
» Et puisse ma prière en valoir mille encore !
» Attendons que le feu fourchu soit approché :
» Vois comme de désir vers eux je suis penché. »
— « J'accepte ta prière : elle est juste et sensée ;
» Mais laisse-moi parler : j'ai compris ta pensée.
» Ils sont Grecs ; et je puis seul, peut-être, à leurs yeux [6]
» Nous faire pardonner le sang de nos ayeux. »

Quand la flamme approcha du pont, et que le Sage
Crut le moment propice, il lui tint ce langage :
— « Vous qu'un seul feu consume, ombres de deux grands rois,
» Pour célébrer vos noms, si j'ai su quelquefois

» Atteindre à la hauteur d'une telle entreprise,
» Ne vous éloignez pas : mais que l'un de vous dise [8]
» En quel lieu de lui-même il courut au tombeau. »
D'abord le plus haut chef de l'antique flambeau,
Comme tout autre feu qu'un vent soudain torture,
Se prit à s'agiter avec un long murmure :
Puis, ainsi qu'une langue, en tout sens balancé,
Forma des sons et dit : — « Quand je quittai Circé [9]
» Qui, près de Gaëta, me tint plus d'une année,
» Avant que Gaëta reçût son nom d'Enée,
» Les pleurs de Pénélope, objet d'un juste amour,
» Et qui pour être heureuse attendait mon retour,
» Les baisers dûs au fils, les soins dûs au vieux père,
» Rien ne put vaincre en moi l'ardeur de voir la terre,
» Ses vices, ses vertus, d'autres lois, d'autres mœurs.
» Seul avec un navire, avec quelques rameurs
» Qui, comme à mes succès s'unissaient à ma perte,
» Je me mis à travers la grande mer ouverte :
» Je vins jusqu'à l'Espagne, en touchant aux deux bords
» Et l'île de Sardaigne et Maroc, d'autres ports [10],
» D'autres îles que baigne une mer sans orage.
» Nous étions déjà vieux et ralentis par l'âge,
» Quand mes soldats et moi touchâmes au canal [11]
» Où le puissant Hercule a dressé son signal

» Pour empêcher que l'homme au-delà ne se jette.
» Je mis Séville à droite; à gauche, avait fui Cette :
— « Compagnons, m'écriai-je, après mille dangers,
» Aux bords occidentaux vous voilà donc rangés!
» Pour le peu qu'il vous reste à veiller sur la terre,
» N'allez pas à vos sens refuser le mystère
» D'un monde inhabité, derrière le soleil;
» Songez d'où vous sortez, hommes! un nom pareil
» Défend qu'on vive en brute au fond d'une tanière.
» Dieu vous fit pour chercher la gloire et la lumière. »

« L'éperon fut si vif qu'avec peine, je crois,
» J'eusse arrêté l'élan imprimé par ma voix.
» Notre poupe au Matin tourne ses yeux fidèles [12] :
» A notre aveugle essor l'aviron joint ses ailes,
» Nous gagnons vers la gauche : et déjà, dans la nuit,
» D'un nouveau firmament le phare nous conduit;
» Et les astres connus, derrière le carène,
» Du sein des flots profonds apparaissent à peine.
» La lune avait déjà, sur l'horizon nouveau,
» Cinq fois éteint, cinq fois rallumé son flambeau,
» Depuis que l'Océan éprouvait ma constance,
» Quand un pic apparut bruni par la distance [13],

» Le plus haut que jamais eût mesuré mon œil.
» Notre joie était vive, et tourna vite en deuil :
» Un tourbillon parti de la terre nouvelle,
» S'élança d'un seul bond au front de la nacelle,
» Le fit tourner trois fois avec toutes les eaux,
» Puis, élevant la proue, il plongea sous les flots
» La poupe, comme à l'AUTRE il plaisait, abîmée,
» Jusqu'à ce que la mer fût sur nous refermée. »

CHANT XXVII.

CHANT XXVII.

ARGUMENT. — Dans le même circuit, Guido de Montefeltro, vénéré comme un saint sur la terre, explique au poète pour quel péché il est dans l'Enfer.



La flamme se taisait, calme et dressée en l'air,
Et recevant l'adieu du maître qui m'est cher,
S'éloignait, quand une autre, après elle accourue,
Vers sa crête soudain nous fit tourner la vue,

A cause d'un bruit sourd qui s'échappait de là.

Tel le bœuf Sicilien que Péryl cisela [1],
(Et qu'il fit le premier mugir — c'était justice),
Semblait, bronze insensible, atteint par le supplice,
Quand des suppliciés les longs gémissemens
S'échappaient de son corps par des mugissemens :
De même, et dans le feu ne trouvant point passage,
Les sons faibles d'abord empruntaient son langage ;
Mais dès qu'en s'élevant ils eurent trouvé jour
Au-dessus de la cime, en donnant à leur tour
La vive impulsion que leur donnait la langue,
J'entendis : — « Toi vers qui se dresse ma harangue,
» Et qui parlais lombard tout-à-l'heure en disant :
» *Je ne te retiens plus, suis ta route à présent.* »
» Un peu tard, il est vrai, j'arrive à cette place :
» De rester avec moi pourtant fais-moi la grâce.
» Moi je reste et je brûle. » Elle ajouta ces mots :
— « Du beau pays latin, d'où viennent tous mes maux,
» Si dans ce monde aveugle on t'a jeté naguère,
» Dis-moi si la Romagne a la paix ou la guerre :
» Je fus de la montagne, entre la riche Urbin [2]
» Et la gorge, où le Tibre échappe à l'Apennin. »

Moi j'écoutais encor, tout penché vers la plaine,
Quand mon maître me dit, en me touchant à peine :
— « Lui du moins est Latin : toi, parle cette fois. »
J'étais prêt : sans tarder j'élevai donc la voix :
— « O toi qui m'es caché, ta Romagne si chère
» Au cœur de ses tyrans ne fut jamais sans guerre :
» Pourtant à mon départ aucun feu n'éclatait.
» Ravenne est aujourd'hui ce qu'hier elle était.
» L'aigle de Polenta, bien qu'étendu sur elle [3],
» Tient toujours Servia sous l'abri de son aile.
» Le rempart illustré par le siége impuissant [4]
» Qui naguère aux Français a coûté tant de sang,
» Soumis au lion vert le redoute et l'adore.
» Le dogue déjà vieux et l'autre jeune encore [5],
» Du noble Montagna persécuteurs ardents,
» Ensanglantent le trône où s'aiguisent leurs dents.
» Le lionceau d'azur couché dans son hermine [6]
» Sur Imole et Faenze insolemment domine,
» Changeant deux fois par an ses amis indignés.
» Que dirai-je des murs par le Sauro baignés [7] ?
» Comme ils sont à demi sur le mont, dans la plaine,
» Tels ils sont, à demi, libres et dans la chaîne.
» Je te prie à présent de me dire ton nom.
» Ne sois pas plus discret que ton fier compagnon ;

» Et que ton nom long-temps survive à ta poussière. »

La flamme quelque temps rugit à sa manière :
Bientôt sa flèche ardente alla dans tous les sens,
Puis laissa comme un souffle échapper ces accens :
— « Si je croyais qu'un jour, de l'abîme où nous sommes,
» Ma réponse parvînt aux demeures des hommes,
» Cette flamme immobile étoufferait ma voix.
» Mais puisque dans l'Enfer on n'entre qu'une fois,
» Ombre, je te réponds sans craindre l'infamie.
» Donc, les camps et le cloître ont partagé ma vie :
» J'espérais, sous la cendre et sous le saint cordon [8],
» De mes iniquités obtenir le pardon.
» Mon espoir était juste autant que ma foi vive....
» N'était que le Grand-Prêtre (à qui mal en arrive !) [9]
» Dans mon premier péché me remit malgré moi.
» Il faut que je t'apprenne et comment et pourquoi.
» Tant que j'ai revêtu cette forme éphémère
» De sang, de chair et d'os que me donna ma mère,
» Je fus moins comparable au lion qu'au renard.
» J'étudiai la Fraude, et maître dans mon art,
» Je maniai si bien l'intrigue et le mystère,
» Que mon nom s'étendit aux deux bouts de la terre.

» Quand je parvins à l'âge où chacun à son tour
» Devrait ployer sa voile et songer au retour,
» Tout ce qui m'avait plu me remplit d'amertume ;
» De mon cœur épuré je rejetai l'écume...
» Et me voilà damné !... Serait-il sauvé, lui !
» Des nouveaux Pharisiens lui le prince et l'appui !
» Quand il porte la guerre aux palais du saint siége,
» Y cherche-t-il le Maure ou le Juif sacrilége ?
» Ses ennemis, du Christ sont-ils les ennemis ?
» Non : ils n'étaient point là, quand Acre fut soumis [10] :
» Et nuls d'eux au Soudan n'ont vendu leur service.
» Il méconnut en lui son souverain office,
» En moi le cordon saint dont j'étais revêtu,
» Et qui liait jadis les cœurs à la vertu.
» Tel Constantin priait Sylvestre, au mont Soracte,
» Dans l'espoir de guérir sa lèpre par un pacte [11] :
» Tel l'autre, dans mon art chercha la guérison
» De la fièvre d'orgueil qui troublait sa raison.
» Il me pressait en vain : je gardais le silence,
» Tant ce vœu me parut enivré de démence.
» Il insista : — « *Pour toi ne crains rien : je t'absous.*
» *Fais que Pellestrino tombe enfin sous mes coups.*
» *Ces clefs qu'entre mes mains la terre a déposées*
» *Sont celles que naguère un autre a méprisées* [12]....

» *Tu sais qu'à mon gré j'ouvre ou je ferme les cieux.* »
» Séduit par des discours, hélas! trop spécieux,
» Trompé par mon respect, je n'osai plus me taire :
— « Père, si tu m'absous du mal que je vais faire,
» *Promets beaucoup, tiens peu,* lui dis-je, *et tu vaincras*[13]. »

» Je mourus : François vint et me prit dans ses bras.
» Mais un des Chérubins de la noire cohorte
» S'écria : — « *C'est à moi! c'est mon bien qu'on emporte!*
» *Eh! ne donna-t-il pas un conseil frauduleux?*
» *De ce jour je le guette et le tiens aux cheveux.*
» *Qu'il tombe dans l'abîme où m'a jeté la foudre!*
» *Qui ne se repent pas ne peut se faire absoudre :*
» *Or, exciter au crime exclut le repentir :*
» *Donc à céder mes droits je ne puis consentir.* »
» Malheureux que je suis! comme il me prit, le maître!
» Comme il me secouait, en me disant : — « *Peut-être*
» *Tu ne me croyais pas si bon logicien*[14]. »
» Il me porta devant Minos : je me souvien
» Qu'il mit huit fois sa queue autour de son corsage.
» Puis, quand il l'eut mordue avec un air de rage :
» — *Celui-là, cria-t-il, au feu-larron est dû*[15]. »
» Voilà pourquoi je suis, où tu me vois, perdu....

» Pourquoi je vais traînant ce linceul qui dévore,
» Et le vain repentir plus dévorant encore. »

Quand elle eut achevé, la flamme s'en alla,
Murmurant, se tordant en tous sens. Au-delà,
Nous passâmes tous deux, mon bon guide et moi-même,
En suivant le rocher, jusqu'à l'arche neuvième
Qui recouvre la fosse où sont payés trop bien
Ceux qui de la concorde ont rompu le lien.

CHANT XXVIII.

CHANT XXVIII.

ARGUMENT. — Neuvième circuit du neuvième cercle, où sont punis ceux qui ont semé la discorde, le schisme et le scandale. Mahomet, Mosca et d'autres ombres s'entretiennent avec le poète.



Qui, fût-il plus que moi libre dans son allure [1],
Eût-il tenté déjà mille fois l'aventure,
Qui décrira jamais en trait assez puissant
Ce que je vis alors de carnage et de sang?

Certe, il n'est parmi nous nul langage pour rendre
Des choses que l'esprit peut à peine comprendre.
Qu'on évoque à la fois les sanglans bataillons
Dont la fatale Pouille a nourri ses sillons,
Grâce au fer des Romains, et grâce aux longues guerres,
Où (suivant Tite-Live, auteur qui ne ment guères)
Les nobles anneaux d'or eurent si triste part[2] :
Ceux qui, pour s'être armés contre Robert Guiscart[3],
Ont bien senti son bras... Ceux, morts à Ceperanes[4],
Dont chaque jour encore on recueille les crânes,
Où tout Apuléen fut traître : A ce faisceau
Ajoutez les guerriers morts à Tagliacozzo[5],
Où le vieux chef Alard triompha sans armées :
Tant de chairs en lambeaux, sanglantes, abimées,
Ne seraient rien auprès du neuvième fossé.

Il se perd moins de vin d'un tonneau défoncé[6]
Que je ne vis de sang fuir d'une âme rompue,
A partir du menton jusqu'au méat qui pue.
Je vis ses intestins qui pendaient à ses pieds,
Le cœur, le triste sac des alimens broyés :
Or, comme je scrutais la sanglante ruine,
Elle me vit, ouvrit de ses mains sa poitrine,

Disant : — « Vois à quels coups l'ennemi me soumet!
» Vois si je t'ouvre assez le cœur de Mahomet.
» Devant moi pleure Ali, dans la foule profane,
» Le visage fendu du menton jusqu'au crâne :
» Tous les autres maudits que tu vois près de nous,
» Comme nous maltraités, sanglans, percés de coups,
» Dans le monde ont semé le schisme et le scandale.
» Quand nous avons fourni la carrière infernale,
» Une invisible main arrête notre sang;
» Mais un Démon est là, dont le fer tout-puissant
» Frappe et rouvre sans fin nos fraîches cicatrices.
» Ainsi la pitié même ajoute à nos supplices...
» Et toi, descends, maudit. Sur cette arche arrêté,
» Veux-tu gagner du temps contre l'Éternité? »
— « Celui-ci n'est ni mort, ni conduit par sa faute
» Au supplice, reprit mon bon guide à voix haute.
» Mais pour s'instruire à fond, avec moi qui suis mort,
» Il s'en va visitant l'enfer, de bord en bord.
» Ce que je dis est vrai, comme je te l'assure. »

A ces mots, plus de cent de la famille impure
S'étaient, pour me mieux voir, arrêtés un moment,
Et semblaient de surprise oublier leur tourment.

— « Toi qui du ciel bientôt reverras la lumière,
» Dis à Fra-Dolcino que si, dans sa tanière [7],
» Contre les Navarrois il veut tenir long-temps,
» Et retarder encor le jour où je l'attends,
» Dis-lui qu'en toute hâte il s'arme et se protége
» Contre deux ennemis — la famine et la neige. »
Déjà, quand Mahomet me dit ces mots railleurs,
Son pied s'était levé pour le porter ailleurs :
Il partit, s'appuyant sur sa jambe tendue.

Un autre dont la bouche était toute fendue,
Qui n'avait qu'une oreille et n'avait plus de nez,
S'avança du milieu des esprits étonnés,
Ouvrit en deux sa lèvre horriblement vermeille :
— « Toi qui n'es pas de ceux que le démon surveille,
» Dit-il, toi que j'ai vu sous le ciel des Latins,
» Si tes traits frappent juste à mes yeux incertains ;
» Dans les rians vallons que Vercelli domine,
» Un jour rappelle-toi Pierre de Médicine [8] ;
» Va trouver, quand pour toi le soleil aura lui,
» Le sage Angiolello, le vénérable Gui,
» Deux hommes que Fano par-dessus tous honore.
» Si de prophétiser le don nous reste encore,

» Dis-leur que, poursuivis par d'infâmes complots,
» Près de la Cattolique ils mourront dans les flots.
» Non : de l'île de Chypre à la mer Atlantide,
» Jamais forban — fût-il enfant de l'Argolide —
» Ne fit porter aux flots un plus traître ennemi.
» Ce monstre qui ne voit le soleil qu'à demi,
» Tient les lieux qu'un de nous voudrait ne pas connaître.
» Il les fera venir pour lui parler, le traître ;
» Puis il fera si bien qu'à rien ne servira [9]
» Qu'ils adressent des vœux au vent de Focara. »
— « Si tu veux que je porte en haut de tes nouvelles,
» Montre, ajoutai-je, et dis de quel nom tu l'appelles,
» L'âme à la vue amère [10]. » Et dès que j'eus cessé,
D'une main il saisit la tête d'un blessé,
Puis il ouvrit sa bouche en criant : — « Voici l'homme !
» Il est muet : c'est lui, c'est l'exilé de Rome
» Qui submergea le doute au cœur du grand César,
» En disant : — *L'homme prêt perd toujours au retard.* »
Oh ! que ce Curion, avec sa bouche vide,
Et sa langue coupée, avait un air stupide !
Lui si hardi jadis à parler aux Romains !

Un autre qui marchait privé de ses deux mains,

Eleva ses poignets dans l'atmosphère obscure,
Tant que le sang, d'en haut, coulant sur sa figure,
La faisait toute noire. — « Et Mosca, cria-t-il [11],
» Pense à Mosca : C'est moi, sophiste trop subtil,
» Qui prononçai ce mot dont je suis la victime :
» *Le but, quand on l'atteint, est toujours légitime.*
» Mot fatal qui rompit la Toscane en deux camps ! »
— « Et qui, perdant ta race, a vengé les Toscans, »
Ajoutai-je. A ces mots, comme un homme en démence,
Entassant deuil sur deuil, avec la foule immense,
Le maudit s'enfonça sous le pont rocailleux.
Moi, je continuais de promener mes yeux.
Je vis ce qu'à moi seul, sans autre témoignage,
Je n'oserais conter : Mais ce qui m'encourage,
C'est cette conscience où l'homme a son appui,
Quand il sent qu'elle est pure et combat avec lui.
Je vis (et certe il semble encor que je le voie)
Un buste qui marchait sans tête par la voie,
Aussi bien que marchaient les autres. — Par la main
Il tenait aux cheveux, en avant du chemin,
Sa tête mutilée, en guise de lanterne.
Elle nous regardait d'un œil livide et terne,
Et puis disait : Hélas ! — Puis, marchant de nouveau,
Il faisait de lui-même à lui-même un flambeau....

Qu'est-ce qu'un être en deux ou deux en un seul être ?...
Lui le sait qui révèle en son œuvre un tel maître.

Quand il fut venu juste au pied du pont, d'en bas,
Avec toute la tête il éleva son bras,
Pour approcher de nous sa débile parole,
Qui fut : — « O toi, mortel dont l'aspect nous console,
» Toi qui vas respirant en visitant la mort,
» Vois combien est cruel le tourment qui me mord !
» Vois si l'on souffre ailleurs d'aussi cruels supplices !
» Pour rappeler mon nom au séjour des délices,
» Sache au moins que je fus Bertrand de Born : c'est moi[12]
» Qui par d'affreux conseils perdis le *Jeune Roi*.
» J'armai l'un contre l'autre et le fils et le père :
» C'est ce qu'Architophel m'avait appris à faire,
» Quand il mit l'aiguillon de sa perversité,
» Entre Absalon rebelle et David irrité.
» J'ai séparé le tronc de la branche ; et moi-même
» Je porte, avec le poids d'un trop juste anathême,
» Mon cerveau séparé du tronc qui l'a formé [13].
» Le droit du Talion contre moi s'est armé [14]. »

CHANT XXIX.

CHANT XXIX.

ARGUMENT. — Dante s'éloigne à regret du neuvième circuit, où il a cru reconnaître un de ses parens. Dans le circuit suivant, il rencontre deux falsificateurs de métaux.



Ce sang qui coule à flot, ce flot d'ombres qui passe,
Avaient tant enivré mes yeux, que sur la place
Ils voulaient s'arrêter pour pleurer. Mais mon chef :
— « Que cherches-tu ? Pourquoi, me dit-il d'un ton bref,

» Ton œil s'attache-t-il aux ombres mutilées?
» Tu n'as point fait ainsi dans les autres vallées.
» Si tu crois les compter, pense que ce séjour
» Embrasse—et bien peuplé—vingt-deux milles de tour[1].
» La lune est sous nos pieds : le temps qu'on nous accorde[2]
» Est désormais bien court : et de la triste horde
» Il reste à voir encor plus que tu ne le crois. »
— « Que n'as-tu mieux compris quelle âme et quelle croix
» Attiraient mes regards! repris-je après mon maître :
» Tu m'aurais octroyé quelque délai peut-être » ...
Mais quand je commençai ma réponse, à demi
Lui déjà s'en allait : je suivis mon ami;
Et pourtant j'ajoutai : — « Maître, dans cette cave
» Où je tenais, dis-tu, mon regard trop esclave,
» Je pense qu'un Esprit de mon sang pleure, hélas!
» La faute que si cher on rachète ici-bas. »
— « Ne t'attendris plus tant sur lui, reprit mon guide :
» Tourne ailleurs ta pensée et laisse le perfide;
» Car j'ai vu que, du pied du pont, tout en passant,
» Il te montrait du doigt, mais d'un air menaçant.
» *C'est Géri del Bello,* criait la triste race[3],
» Et lui, quand tu l'as vu, déjà quittait la place :
» Tu n'étais occupé que du sir de Hautfort. »
Et je dis : — « O mon chef, sa violente mort

» Qui par aucun des siens n'est encore vengée,
» Est pour eux une honte, et je l'ai partagée.
» Voilà pourquoi, je pense, il fut tant indigné ;
» Pourquoi, sans dire un mot, il s'est vite éloigné.
» De son juste courroux ma piété s'exalte. »

Et tout en devisant, à la première halte
Nous étions parvenus, d'où le fossé profond,
S'il était moins obscur, se verrait jusqu'au fond.
Quand sur le dernier cloître, en haut, nous tînmes ferme,
D'où pouvaient s'entrevoir les Frères qu'il renferme,
Des cris désespérés partis de cet enfer
Me percèrent le cœur avec leurs traits de fer :
Pourquoi de mes deux mains je couvris mes oreilles.
Et vous éprouveriez, vous, des douleurs pareilles,
Si, dans la même fosse, aux jours de juin et d'août,
De Veldichiana se déchargeait l'égoût,
Les miasmes de Sardaigne et ceux de la Maremme [4].
Telle est l'exhalaison de ce fossé, la même
Qui sort le plus souvent des membres gangrenés.

Du haut du pont, à gauche, et plus près des damnés,

Nous marchâmes enfin à la dernière rive :
Je plongeai jusqu'au fond ma vue alors plus vive,
Où, ministre infaillible, au nom du Roi des Rois,
La Justice enregistre et marque de sa croix
Le Falsificateur. Certes, je m'imagine
Que l'antique fléau qui ravagea l'Egine
Et frappa d'un seul coup tout un peuple de mort,
N'attrista pas les yeux d'un plus horrible sort;
Alors que tout chargé d'une vapeur funeste
L'air répandait au loin la mort avec la peste,
Et que les animaux, jusqu'aux plus petits vers,
Tombèrent tous; alors, disent d'antiques vers,
Qu'avec des fourmis, Dieu reforma notre espèce [5].
Tels, au fond de la fosse, à travers l'ombre épaisse,
Je voyais par monceaux languir ces fils du Mal :
L'un, dans l'obscur sentier, comme un vil animal,
S'en allait se traînant; l'autre gisait par terre :
Là sur le ventre, ici sur le dos de son frère.
Nous allions, pas à pas, sans parler, et tous deux
Regardant, écoutant les malades hideux
Qui ne pouvaient lever un membre,

Entre ces âmes,
—Comme un vase sur l'autre exposé près des flammes—

Deux étaient accroupis, l'un sur l'autre appuyés.
De la tête ils n'étaient que lèpre jusqu'aux pieds :
Jamais palefrenier que son maître surveille,
Ou que presse l'ennui d'une trop longue veille,
Ne fit voler l'étrille avec l'empressement
De ces infortunés qui, pour soulagement
A la demangeaison qui brûle leurs blessures,
De leurs ongles sur eux promenaient les morsures :
Et l'ongle en arrachait la gale par lambeaux :
On eût dit une lame écaillant deux barbots,
Ou tout autre poisson à plus larges écailles :
— « O toi qui de tes doigts sans repos te démailles,
» Et de qui l'ongle mord comme une dent de fer !
» (Dit mon bon guide à l'un des deux hôtes d'Enfer),
» Dis-nous si près de toi quelque Latin soupire :
» Et puisse un jour ton ongle à son œuvre suffire [6] ! »
— « Latins ? nous que tu vois, nous le sommes tous deux,
» Nous si défigurés, dit en pleurant l'un d'eux.
» Mais pour m'interroger qui donc es-tu toi-même ?
» — Je dois montrer l'Enfer à ce vivant que j'aime.
» De degrés en degrés j'y descends avec lui. »

Il dit : le couple alors rompt son commun appui :

Chacun d'eux en tremblant se tourne et m'envisage,
Avec d'autres encor qui, de la voix du sage
Frappés par contre-coup, se mirent en émoi.
Mon bon chef tout entier se retourna vers moi,
Me disant : — « Parle-leur, dis ce que tu réclames. »
Et, puisqu'il le voulait : — « Que vos noms, dis-je aux âmes,
» Ne soient point effacés du cœur de mes pareils !
» Mais qu'ils vivent encor pendant bien des soleils !
» Donc, vos noms, quels sont-ils ? Et vous, de quelle ville ?
» Parlez : que cette peine humiliante et vile
» Ne vous retienne pas de vous ouvrir un peu. »
— « Moi d'Arezzo, dit l'un : Albert m'a mis au feu[7].
» Ce qui causa ma mort n'a pas perdu mon âme.
» Je disais en riant au fils de cet infâme,
» Que je fendrais les airs en toute sûreté.
» Il avait peu d'esprit, beaucoup de vanité.
» Il fallut lui montrer ma science fatale.
» C'est pour n'avoir pas su faire un autre Dédale
» Que je fus brûlé vif. Mais pour avoir touché
» Au creuset, le grand Juge, à qui rien n'est caché,
» Envoya l'Alchimiste à la dixième plaine. »

— « Fut-il, dis-je au poète, une race plus vaine[8]

» Que tous ces Siennois? Non : pas même les Français. »
— « Grâce! répondit l'autre à ce que je disais.
» Grâce au moins pour Stricca qui régla sa dépense!
» Grâce pour Nicolas, plus profond qu'on ne pense,
» Puisque l'univers doit à ses soins bienfaisans
» L'art d'unir le girofle à la chair des faisans!
» Mais épargne surtout cette pieuse ligue
» De périssables biens si sagement prodigue;
» Abbagliato, Caccia, d'autres sages encor
» Dont la ruine atteste un beau mépris de l'or...
» Et contre les Siennois sais-tu qui te seconde?
» Tiens : fais que mon regard à ton regard réponde.
» Tu verras Capocchio... c'est son ombre du moins.
» A fausser les métaux j'ai donné trop de soins :
» Et même je vois mal, où tu sais qu'entre mille
» Je fus de ma nature un singe assez habile. »

CHANT XXX.

CHANT XXX.

ARGUMENT. — Dans le même circuit, Dante rencontre un faussaire et un faux monnoyeur. On lui montre ensuite la femme de Putiphar. Une rixe s'engage entre Sinon et maître Adam.



Quand Junon (et combien de maux l'ont révélé !)[1]
Dans le sang de Cadmus poursuivait Semélé,
Athamas fut saisi d'une démence telle
Qu'en voyant son épouse et ses fils avec elle

Qui les tenait tous deux par l'une et l'autre main,
Il cria : — « *Des filets! que je prenne en chemin*
» *Les jeunes lionceaux et la lionne.* » Ensuite
Il avance sa main impie, et dans sa fuite
Prend celui qu'on nommait Léarque, en triomphant
Le tourne, sur un roc brise le pauvre enfant....
Et la mère éperdue avec l'autre se noie.
Quand le sort eut en bas jeté l'orgueil de Troie,
Que la flamme eut réduit en cendres à la fois
Le grand royaume avec le dernier de ses rois;
Quand Hécube, déjà triste, pauvre, captive,
Vit Polixènes morte, et qu'en suivant la rive,
Elle trouva gisant Polydor son seul bien [2],
La forcenée alors aboya comme un chien;
Tant la douleur avait bouleversé son âme!

Mais les fureurs de Thèbe et celles de Pergame
Ne poussèrent jamais — non-seulement, je crois,
La race des humains, mais les hôtes des bois —
Aussi loin que je vis deux ombres pâles, nues,
Qui couraient en mordant les âmes étendues,
Comme fait un pourceau de sa bauge échappé.
Par l'un des deux maudits Capocchio fut happé

Juste à ce nœud qui joint le col avec la tête;
Et la dent s'attachait si bien à sa conquête,
Qu'en le tirant à lui, tout à travers les morts,
Il lui fit labourer la roche avec son corps.
L'arétin qui restait tremblant et sans défense,
Me dit : — « Ce misérable est Gianni de Florence.
» Il va mordant ainsi toujours — telle est sa loi. »
— « Oh! n'attends pas que l'autre ait mis la dent sur toi:
» Dis-moi son origine et son nom, m'écriai-je.
» — C'est l'antique Myrrha : c'est l'âme sacrilége [3]
» Qui, hors d'un chaste amour, fit d'un père un amant,
» Et se mit dans ses bras sous un déguisement;
» Comme l'autre qui court, et qui, non moins infâme [4],
» Vendit pour un cheval le salut de son âme :
» Un testament public de sa bouche est sorti
» Sous le nom emprunté de Buoso Donati. »

Quand les deux furieux eurent passé, ma vue
Qu'ils avaient sur eux seuls si long-temps retenue,
Sur les autres mal-nés erra, comme il lui plut.
J'en vis un façonné dans la forme d'un luth;
Comme s'il eût perdu, juste à partir de l'aine,
La fourche qui soutient notre charpente humaine.

Sous le fardeau du mal qui rompt tous les accords
De l'humeur et du sang, du visage et du corps,
L'hydropique écartait l'une de l'autre lèvre,
Comme fait un étique altéré par la fièvre.
— « O vous qui, sans souffrir (et je ne sais pourquoi),
» Venez au sombre bord, dit-il, regardez-moi :
» Voyez de maître Adam et plaignez la misère [5] :
» Tout ce que j'ai voulu, je l'avais sur la terre.
» Un peu d'eau maintenant : voilà tous mes souhaits.
» J'ai toujours sous les yeux ces ruisseaux purs et frais
» Qui, du mont Casentin sillonnant la verdure,
» Dans l'Arno vont tomber avec un doux murmure.
» Non en vain : car je sèche à ces rians portraits,
» Bien plus que par le mal qui décharne mes traits.
» Le lieu du péché prête à l'austère justice
» Et la source des pleurs et le fouet du supplice.
» C'est près du Casentin, aux murs de Romena,
» Que des faux monnoyeurs le conseil m'entraîna :
» C'est là que de saint Jean je simulai l'empreinte.
» J'ai vu le feu sans peur : je l'ai souffert sans plainte :
» Mais, pour tenir un jour, sur ces bords douloureux,
» Alexandre, Aguinolphe et leur frère avec eux,
» J'oublîrais de Branda la limpide fontaine [6].
» Déjà, si l'on en croit une voix incertaine,

» Si l'on prête l'oreille au furieux Gianni,
» L'un des trois dans ce cercle aurait été banni.
» Qu'importe? quand mes pieds sont cloués dans leur chaine.
» Ah! que n'est-il permis seulement à ma haine
» D'avancer en cent ans la longueur de la main!
» Déjà, pour les chercher je serais en chemin;
» Bien que ce sol baigné de nos larmes stériles,
» Sur moitié de largeur, ait de tour onze milles.
» Eux seuls m'ont fait tomber entre de tels voisins :
» Ils m'ont excité seuls à battre des florins
» Où se mêlaient à l'or trois carats d'alliage... »
Je repris brusquement, las de ce verbiage :
— « Qui ces deux malheureux serrés à ton flanc droit,
» Qui fument comme un bras mouillé pendant le froid?
— « Dans ce sillon infect, ajouta l'Anathême,
» Je les trouvai gisans, quand j'y tombai moi-même.
» Ils sont depuis ce jour restés sans mouvement,
» Et resteront, je crois, tels éternellement.
» L'une accusa Joseph, trop pur pour qu'on la croie [7] :
» L'autre fourbe est Sinon, Sinon *le Grec de Troie.*
» La fièvre qui les brûle exhale ces vapeurs. »

Blessé d'un tel surnom, l'un de ces deux trompeurs

Frappa du poing fermé le flanc de l'hydropique
Qui résonna plus fort qu'un tambour. Pour réplique,
Adam frappa Sinon au visage, et lui dit :
— « Si mon corps ne peut plus se mouvoir, Grec maudit,
» J'ai le bras libre encor. » — « Tu l'avais moins, je pense,
» En montant au bûcher qui fut ta récompense :
» Mais il battait, je crois, mieux sur le faux florin. »
L'hydropique, à son tour, avec un front d'airain :
— « Tu dis vrai cette fois : mais tu fus moins sincère,
» Quand Priam abusé te dit : « *Sois notre frère* [8]. »
— « Oui, répliqua Sinon : tous deux nous sommes faux :
» Toi par des actions, Adam ; moi par des mots.
» Toi par mille florins, moi par un seul mensonge. »
— « Un seul! mais dans l'enfer, à lui seul, il te plonge,
» Dit l'âme au ventre enflé : Songe au cheval de bois ;
» Sois maudit : l'univers connaît bien tous tes droits. »
— « Toi, souffre, dit le Grec, de ta soif impuissante,
» De ce ventre gonflé par une eau croupissante,
» Et qui cache à ta vue.... » Adam l'interrompit :
— « Ta langue, vil Sinon, sert bien mal ton dépit.
» Si mes flancs sont plein d'eau, ta tête en feu s'allume.
» Si je languis de soif, la fièvre te consume.
» Le miroir de Narcisse étendu devant toi
» Te verrait à lapper tout aussi prompt que moi. »

J'étais tout absorbé par cette étrange guerre,
Quand mon maître me dit : — « Vois : il ne s'en faut guère
» Que mon courroux n'éclate; et tu l'as mérité. »
Sentant bien à ces mots qu'il était irrité,
Je me tournai vers lui, mais avec tant de honte
Que je me trouble encor, lorsque je le raconte.
Tel, quand il voit en rêve un malheur arriver,
L'homme, tout en rêvant, souhaite de rêver,
Pour que le mal souffert avec la nuit s'envole.
Tel, sans trouver à dire une seule parole,
Je voulais m'excuser, et ne me doutais pas
Que ma meilleure excuse était mon embarras.
— « Moins de trouble expîrait des fautes bien plus graves,
» Mon fils : de tout chagrin brise donc les entraves :
» Souviens-toi seulement si, dans ces tristes lieux,
» De semblables tableaux souillaient encor nos yeux,
» Souviens-toi que tu vas à côté de Virgile.
» Se plaire à de tels jeux trahit une âme vile. »

CHANT XXXI.

CHANT XXXI.

ARGUMENT. — Après avoir traversé les dix circuits qui remplissent le huitième cercle, les poètes parviennent au puits qui en forme le centre. A l'entour sont rangés Nemrod et les Titans. Antée prend les poètes dans sa main, et les dépose au fond du puits, dans le neuvième cercle.



La langue du poète avait percé mon cœur
Et coloré mon front d'une vive rougeur,
Puis versé sur la plaie un baume salutaire :
Ainsi le javelot d'Achille et de son père,

Qui blessait, puis, dit-on, guérissait les blessés.

Déjà tournant le dos aux douloureux fossés,
Et sans dire un seul mot, nous traversions la rive
Par où, des dix vallons, au grand puits on arrive.
Aux douteuses lueurs qui percent ce séjour
— Moins sombres que la nuit, plus pâles que le jour —
Mon regard indécis me devançait à peine.
Mais j'entendis un cor retentir dans la plaine,
Tel que tout autre bruit n'eût paru qu'un vain son;
Tel que, contre son cours, remontant l'horizon,
Ma vue en un seul point fut aussitôt tournée.
Le preux Roland, après la fatale journée [1]
Qui troubla Charlemagne en ses projets dévôts,
D'un son moins éclatant fit trembler Roncevaux.

J'avais cru voir dans l'ombre, en relevant ma tête,
Plusieurs énormes tours. Je dis donc au poète :
— « Quelle terre est-ce là? » — Dans cet obscur chemin
» Tu veux voir de trop loin, répondit le Romain,
» Et chaque objet se prête à des images fausses.
» Tu verras, près du puits et plus loin des dix fosses,

» Combien l'éloignement peut abuser nos sens.
» Presse-toi donc un peu. » Puis l'Ombre aux doux accens
Ajouta, me prenant la main avec tendresse :
— « Avant d'aller plus loin, pour que le vrai paraisse
» Moins étrange à tes yeux, je t'apprends sans détours
» Que des géans sont là, mon fils, et non des tours.
» Rangés autour du puits, dans la caverne obscure,
» Leurs grands corps sont cachés des pieds à la ceinture. »

Ainsi, quand le soleil perce de ses rayons
Les vapeurs dont la nuit a couvert nos sillons,
L'œil insensiblement retrouve et recompose
La forme, les couleurs qu'il doit à chaque chose :
Ainsi, plus je perçais dans l'épaisse vapeur,
Plus l'erreur me fuyait et m'atteignait la peur.
Tel que Montereggio ceint de bastions énormes [2],
Le puits était flanqué de ces immenses formes
Que Jupiter encor menace, chaque fois
Qu'il tonne. Me voilà près du puits, et je vois
La tête de l'un d'eux s'élever hors de l'antre,
Son grand col, sa poitrine et presque tout son ventre,
Et ses bras qui pendaient attachés à ses flancs.
La nature, en cessant de créer des géans,

Sans doute a mérité notre reconnaissance ;
Car elle a privé Mars d'une grande puissance.
L'Eléphant, la Baleine, au lieu de l'accuser,
Montrent mieux sa sagesse à qui sait tout creuser.
L'être méchant et fort est un pouvoir terrible,
Sans doute : mais sans âme il n'est pas invincible.

Sa tête me parut d'une telle grosseur
Qu'au globe de saint Pierre elle eût servi de sœur [1] ;
Les autres ossemens s'accordaient avec elle.
Bien qu'il fût à demi plongé sous la margelle,
Un Frison cependant, sur deux autres monté,
D'atteindre à ses cheveux eût vainement tenté.
Du front au centre où l'homme attache sa ceinture
Trente palmes à peine égalent sa stature :
— « *Zabi Raphel Amek Almi mai.* » — Ces accens
Retentirent soudain mêlés de cris perçans :
Tout autre hymne irait mal dans une telle bouche.
Mon maître se tourna vers lui : — « Bête farouche,
» Pour amuser ta rage et calmer ton courroux,
» Contente-toi du cor dont tu fus si jaloux.
» Cherche autour de ton col le câble qui l'enchaîne :
» Sur ta vaste poitrine, aveugle, il tient à peine.

» Il s'est trahi, me dit le poète à mon tour.
» C'est Nemrod, architecte insensé de la tour [4],
» Où le monde cessa d'avoir un seul langage.
» Viens : A quoi servirait de parler davantage ?
» Il ne comprend personne, et nul ne le comprend. »

Nous fîmes donc à gauche un détour assez grand ;
Et nous trouvâmes l'autre, à deux traits d'arbalètre,
Bien plus grand, bien plus fier. A dompter un tel être
Quel pouvoir a suffi ? Je ne le dirai pas ;
Mais une énorme chaîne attachait ses deux bras,
L'un ployé sur les reins, l'autre sur la poitrine.
Forgée apparemment par une main divine,
Elle prenait au col et cinq fois enlaçait
Tout ce qui du géant, hors du puits, paraissait.
— « Ce Superbe a voulu, me dit l'Ame que j'aime,
» Se mesurer un jour contre Jupiter même :
» Tu vois sa récompense. Ephialte est son nom [5].
» Il fit contre les dieux de grands exploits, dit-on,
» Et ne peut plus mouvoir ce bras jadis agile. »
— « Je voudrais, si cela se peut, dis-je à Virgile,
» Voir par mes propres yeux Briarée aux cent bras [6]. »
Mon guide répondit : — « Près d'ici tu verras

» L'énorme Antée : il parle, il est libre, et j'espère [7]
» Qu'il nous déposera dans le dernier repaire.
» Celui que tu veux voir est bien plus loin d'ici.
» Il est chargé de fers, semblable à celui-ci,
» Ses traits sont seulement plus fiers et plus sauvages. »
Le tremblement du sol, dans ses plus grands ravages,
Ne secoua jamais une tour aussi fort
Que ne se secoua le géant. Moi, d'abord,
Je n'avais cru jamais mon heure si prochaine,
Et serais mort de peur... mais j'aperçus sa chaîne.

Nous allâmes plus loin en cotoyant les bords :
Puis Antée apparut : la moitié de son corps
Dépassait de vingt pieds le gouffre, sans la tête.
— « O toi, dit au géant le gracieux poète,
» Toi qui pris en un jour cent lions pour ta part,
» Dans la riche contrée où Scipion plus tard
» Moissonna tant de gloire en détruisant Carthage :
» Toi qui contre les dieux eusses pris l'avantage
» — La Terre au moins le croit — si, dans leurs grands combats,
» Tes frères avaient eu le secours de ton bras :
» Dépose-nous en bas... et point d'air de menace!
» En bas, où le Cocyte est serré dans la glace :

» Ne nous fais pas aller vers Tiphé.... Celui-ci
» Peut donner largement ce qu'on desire ici.
» Baisse-toi.... Cesse donc de tordre ton visage :
» Il peut rendre à l'honneur ton nom que l'on outrage :
» Il vit, et de longs jours éclaireront ses yeux,
» S'il n'est, avant le temps, appelé dans les cieux. »
L'autre étendit alors — vite — vers l'Ame sainte
Ces deux mains dont Hercule avait senti l'étreinte.
Quand mon chef se sentit saisi par le vautour,
Il dit : — « Viens : qu'avec moi je te prenne à mon tour »
Et me serra si bien qu'un seul semblait à prendre.
Tel le côté penché de la tour Carisendre
Semble de plus en plus s'abaisser vers le sol,
Quand un nuage ailé vient à lui dans son vol.
Tel me parut Antée à moi qui vers la voûte
Le voyais s'abaisser. J'eusse aimé mieux, sans doute,
Par tout autre chemin descendre dans l'enfer :
Mais, dans l'ombre où Judas pleure avec Lucifer,
Il nous posa tous deux doucement sans rien dire :
Puis il se releva comme un mât de navire.

CHANT XXXII.

CHANT XXXII.

ARGUMENT. — Dans le neuvième cercle sont compris quatre circuits où sont punies quatre espèces du second genre de fraude. Les poètes visitent le premier circuit appelé Giron de Caïn, qui renferme ***la Fraude envers ses proches,*** **et le second circuit appelé Giron d'Anténor, qui renferme** ***la Fraude envers la patrie.*** **— Episode d'Ugolin.**



Que n'ai-je le secret d'un vers âpre, heurté,
Rude, comme il convient au centre redouté
Sur qui de tout son poids la spirale est pressée!
J'exprimerais plus pur le suc de ma pensée.

Mais je marche en tremblant avec mes faibles vers.
C'est que, mettre au grand jour le fond de l'univers,
N'est par une entreprise à livrer au caprice,
Faite pour un enfant au sein de sa nourrice.
Qu'elles aident ma voix celles dont les secours [1]
Aidèrent Amphion à relever ses tours!
Et qu'à mes souvenirs ma parole réponde!....
Mais vous! vous qui pleurez dans cette mer profonde
— Si difficile à peindre — il vaudrait mieux, méchants,
Que vous eussiez là-haut brouté l'herbe des champs!

Quand nous fûmes au fond du puits, où l'Anathème
Nous posa sous ses pieds et bien au-dessous même,
Vers le grand mur encor mon œil était tourné....
Quelqu'un cria: — « Prends garde où tu marches, damné!
» N'écrase pas le front de ton malheureux frère. »
Je tournai vivement ma vue en sens contraire.
Tout glacé devant moi, sous mes pieds, je crus voir
Un grand lac, ou plutôt un immense miroir.
Jamais le Tanaïs, voisin de la grande Ourse [2],
Jamais le grand Danube, au plus loin de sa source,
D'un voile si massif, l'hiver, ne s'enchaîna.
Les monts de Tambernik et de Pietrapiana [3]

Se fussent abîmés sur l'infernale glace,
Sans qu'elle eût seulement fait crac à la surface.
Et comme la grenouille, à travers ses roseaux,
Elève en croassant la tête hors des eaux,
Quand la moisson se mêle aux rêves du village,
Tels, livides, plaintifs, partout sur mon passage,
La glace enveloppait les damnés dans son lit,
Jusqu'au miroir humain où la honte se lit.
Leurs dents s'entrechoquaient comme les becs des grues [4].
Tous, sous le poids du froid, penchaient leurs têtes nues ;
Et leur bouche grinçante et leurs yeux pleins de pleurs
Disaient éloquemment d'ineffables douleurs.

Autour de moi d'abord je regardai l'espace :
Puis à mes pieds ; et là, j'en vis deux sur la glace,
Si rapprochés qu'ensemble ils mêlaient leurs cheveux.
— « Vous qui semblez unis par de si tristes nœuds,
» M'écriai-je : parlez : dites-moi qui vous êtes. »
Tous deux péniblement redressèrent leurs têtes.
Nous vîmes, sous leurs cils humectés un instant,
Se glisser quelques pleurs : mais le froid, en sortant
Les retint condensés entre les deux paupières,
Tels que jamais ciment ne serra tant deux pierres.

Pourquoi, par la fureur vaincus, ces malheureux,
Comme deux béliers, se heurtèrent entre eux.
Un autre à qui le froid avait rongé l'oreille :
— « D'où vient qu'avec ce soin celui-là nous surveille ?
» Me dit-il, en baissant son visage et ses yeux.
» Tu veux savoir les noms de ce couple odieux [5] ?
» Après Albert, ils ont tenu sous leur puissance
» La riante vallée où coule la Bysance :
» Un seul flanc les porta : cherche dans tout Caïn :
» Tu ne trouveras pas un seul hôte, au festin,
» Plus digne de goûter l'infernale gelée :
» Ni ce Focaccia, ni cette ombre isolée [6]
» Que d'un coup de flamberge Arthur si bien perça
» Qu'un rayon de soleil, dit-on, la traversa :
» Ni celle dont la tête intercepte ma vue....
» Si tu naquis Toscan, tu l'as assez connue :
» Sassol Mascheroni fut son nom. Quant au mien,
» Pour que vous n'ayez plus à me demander rien,
» Camiccion' de 'Pazzi... nom bien cher à Florence !
» Et j'attends Carlino, pour que Caïn m'encense. »

Je voyais, par milliers, dans un espace étroit,
Ces fronts rendus violets par la rigueur du froid.

Aussi le souvenir de cette mer glacée
Est et sera toujours horrible à ma pensée.
Et, tout en descendant vers le centre secret
D'où tous les corps pesans s'éloignent à regret,
Un froid mortel faisait frissonner tout mon être.
Par hasard, imprudence ou volonté peut-être [7],
Sur le front d'un maudit mon pied vint à heurter :
— « Pourquoi, s'écria-t-il en pleurant, m'insulter ?
» Viens-tu de Mont-Ouvert accroître la vengeance ?
» Pourquoi me frappes-tu du pied, maudite engeance ? »
— « Maître, dis-je au Romain, daigne attendre un moment.
» Permets que j'éclaircisse un doute seulement ;
» Et puis, tu presseras ma course obéissante. »
Il s'arrêta. Je dis à l'ombre rugissante,
Dont le courroux encor n'était pas adouci :
— « Ombre, qui donc es-tu pour me maudire ainsi ? »
— « Et qui donc es-tu, toi, qui vas heurtant sans cesse
» Les hôtes d'Anténor, avec tant de rudesse
» Que, fusses-tu vivant, tes coups seraient trop forts. »
— « Je suis vivant, repris-je, et puis servir les morts.
» Demandes-tu là haut un nom ? dis : il me tarde
» D'ajouter ta prière aux notes que je garde. »
— « A défaut du néant, c'est l'oubli que je veux.
» Ne me tourmente plus, va-t-en : voilà mes vœux.

» Tu flattes mal ici : va flatter chez les hommes. »
Je le pris par la nuque : — « Il faut que tu te nommes,
» Ou de ton front maudit j'arrache les cheveux. »
— « Arrache, reprit-il, arrache : je ne veux,
» Dusses-tu me meurtrir mille fois davantage,
» Ni te dire mon nom, ni montrer mon visage. »
Et pendant qu'il baissait la tête en rugissant,
Je le tirais à moi par un effort puissant :
Déjà même à ma main restait plus d'une touffe,
Quand un autre cria : — « Quelle chaleur t'étouffe?
» A quel diable en as-tu? N'es-tu donc pas content
» Du grincement criard qui nous fatigue tant,
» Sans aboyer ainsi, Bocca? » Je repris : — « Traître!
» Je n'ai donc plus besoin de toi pour te connaître!
» Là-haut, pour le maudire, on redira ton nom. »
— « Va donc, répondit-il : qu'on le répète ou non :
» Dis ce que tu voudras : mais tu diras la honte
» De ceux-là dont la langue à parler est si prompte.
» Lui, pleure ici l'argent qu'il reçut des Français.
» Sur ce lac où du moins les pécheurs sont au frais,
» De Duéra, diras-tu, j'ai vu l'ombre maudite.
» A dire d'autres noms, si même l'on t'invite,
» Regarde près de toi l'âme de Beccara,
» Que de son corps un jour le bourreau sépara.

» Jehan de Soldanière est au-delà, je pense,
» Avec Tebaldello, ce traître de Faënze,
» Dont la nuit a si bien servi la trahison.
» Ganellone plus loin doit borner l'horison. »

Il se tut : je suivis le prince des poètes.
Dans une seule fosse apparurent deux têtes
Dont l'une coiffait l'autre. Et, comme sur du pain
Se jète un mendiant stimulé par la faim,
Le maître avait posé la dent sur son esclave,
Au point où le cerveau dans la nuque s'enclave.
Tel Tidée expirant, par un dernier effort,
Rongea, dit-on, le crâne à Ménalippe mort;
Tel, il allait rongeant du crâne à la cervelle.
— « O toi de qui la haine assez haut se révèle
» Contre ce malheureux que tu manges !... pourquoi ?...
» Dis-le-nous, m'écriai-je, et reçois-en ma foi :
» Si contre ce damné ta haine est légitime,
» Quand je saurai vos noms, quand je saurai son crime,
» Je serai ton vengeur, au retour d'ici-bas,
» Si ma langue au palais ne se dessèche pas. »

CHANT XXXIII.

CHANT XXXIII.

ARGUMENT. — Après avoir entendu le récit d'Ugolin, les poètes pénètrent dans le troisième circuit, appelé Giron de Ptolomée, où Dieu punit la ***Fraude envers les amis et envers les bienfaiteurs.***



Le pécheur souleva — de l'horrible pâture —
Sa bouche, en l'essuyant après la chevelure
Du crâne que derrière il avait tout rongé :
— « Ce que tu veux, dit-il, pour que je sois vengé,

» C'est que je renouvelle un mal sans espérance,
» Qui me brise le cœur d'un surcroît de souffrance,
» Même avant que j'en parle, et rien qu'en y pensant.
» Mais si ma voix doit être un germe si puissant
» Qu'il fructifie un jour l'opprobre pour l'infâme
» Que je ronge...Ah! parlons! tu me verras—pauvre âme—
» Pleurer tout à la fois et parler. Je ne sais
» Ni ton nom, ni quel art chez nous te donne accès :
» A t'entendre, du moins, je te crois de Florence.
» Donc, l'évêque Roger te fut connu, je pense :
» C'est celui-ci : Je fus, moi, le comte Ugolin [1].
» Je te dirai pourquoi je suis un tel voisin.
» Que, là-haut, par l'effet de ses secrètes haines,
» J'aie été, me fiant à lui, chargé de chaînes,
» Puis mort; il n'est, je crois, pas besoin d'en parler:
» Ce que tu ne sais pas; ce qu'il faut dévoiler;
» C'est quel fut mon trépas ordonné par un prêtre!...
» Ecoute; et tu sauras s'il m'offensa, le traître.

» Dans la tour de la Faim (qui prit son nom de moi,
» Et qui se fermera sur bien d'autres, je croi),
» J'avais, par une fente ouverte à la lumière,
» Vu plusieurs fois la lune achever sa carrière,

» Quand un songe montra l'avenir à mes yeux.
» Ce Roger me parut chasser — tout radieux —
» Avec les louveteaux le loup vers la montagne [2]
» Qui de Lucque aux Pisans dérobe la campagne.
» Des chiens maigres, dressés, l'escortaient en hurlant,
» Avec les Lanfranchi, les Sismond, les Gualant....
» Je vis se ralentir, épuisés de fatigue,
» Le père et ses petits..... puis, l'implacable ligue
» Parut les déchirer et leur boire le sang.
» Quand je fus éveillé devant le jour naissant,
» Mes fils — car tous mes fils partageaient ma misère! —
» Ils pleuraient en dormant; ils appelaient leur père...
» Ils demandaient du pain... Tu serais bien cruel,
» Si tu ne plains déjà ce cœur tout paternel,
» Qu'un songe prophétique avait rempli d'alarmes...
» Si tu ne pleures pas, pour qui donc sont tes larmes?

» Nous étions éveillés : — c'était l'heure où la tour
» S'ouvrait pour nous jeter le pain de chaque jour.
» Chacun de nous tremblait d'interpréter son rêve.
» Du fond du noir cachot soudain un bruit s'élève;
» La clé tourne... puis rien! Sans faire un mouvement,
» Je jetai sur mes fils un regard seulement.

» Mais je ne pleurai pas : mon cœur s'était fait pierre.
» Eux pleuraient. Mon Anselme, un bel enfant : — « Mon père,
» Qu'as-tu? me disait-il : tu me regardes bien. »
» Et sans pleurer encor je ne répondis rien.
» Tel je fus tout le jour, et tel la nuit entière :
» Mais quand l'autre soleil ramena sa lumière,
» Et qu'au faible rayon qui blanchissait nos murs,
» Je retrouvai mes traits dans leurs traits doux et purs,
» Je mordis mes deux mains de douleur et de rage.
» Ils crurent que la faim abattait mon courage :
— « Père, me dirent-ils, en se relevant tous,
» Nous souffrirons bien moins si tu manges de nous ;
» Ces misérables chairs, tu nous les a données ;
» Reprends-les : que nos jours prolongent tes années. »
» Je parus calme alors pour les moins désoler.
» Nous restâmes ce jour et l'autre sans parler.
» Et tu ne t'ouvris pas, terre, terre inhumaine!
» Le quatrième jour nous éclairait à peine,
» Quand à mes pieds Gaddo tomba tout étendu,
» Disant : — « Mon père, hélas! que ne me secours-tu? »
» Il mourut. Tu me vois, eh bien! j'ai vu de même,
» Après le jour suivant, mais avant le sixième,
» Mes trois autres enfans, un par un, tous tomber.
» Et je me mis, déjà tout aveugle, à ramper,

» Les cherchant sous mes mains, entre les froides pierres :
» Je les appelai morts trois jours, trois nuits entières :
» Ma faim après cela fit plus que mes douleurs [3]. »

Il dit, roule un œil louche où se sèchent les pleurs,
Puis sa dent se reprend dans le crâne du traître,
Et comme un croc de dogue au fond des os pénètre.

Ah! Pise, aux bons fatale et propice aux méchants!
Honte du beau pays célèbre par ses chants!
Si tes voisins sont lents à te marquer un terme,
Que Gorgone s'ébranle avec Caprée, et ferme [4]
Les bouches du grand fleuve! et que, par ce moyen,
Soit noyé dans tes murs ton dernier citoyen!
Si le comte Ugolin livra ta citadelle,
Quel crime avaient commis ses fils, Thèbes nouvelle?
L'âge de Brigata le faisait innocent :
A peine Ugon naissait.... Qu'as-tu fait de leur sang?
Et ses deux autres fils, qu'en as-tu fait, barbare?

Nous avions traversé la ligne qui sépare [5]

Ce circuit du troisième où les suppliciés
Sont dans leurs langes froids plus rudement liés.
Au lieu d'être en avant sur leur sein abaissées,
Leurs têtes en arrière étaient là renversées.
Là, les pleurs, les pleurs même empêchent de pleurer.
Attirés par le froid — qui les force à rentrer —
Refoulés vers le cœur, ils doublent sa souffrance.
Le premier flot versé s'amasse, se condense,
Et s'attachant aux cils, comme un mur de crystal,
Inonde l'œil éteint sous ce voile infernal.

Bien que l'excès du froid qui glaçait mon visage,
De mes sens engourdis m'eût enlevé l'usage,
Comme un corps trop meurtri qui ne sent plus les coups,
Je crus qu'un léger vent soufflait autour de nous.
— « Ce souffle, d'où vient-il ? dis-je rempli de crainte ?
» Toute vapeur ici n'est-elle pas éteinte ? »
Virgile alors : — « Mon fils, encore quelques pas.
» Tes yeux te répondront ; car à tes yeux, là-bas,
» La source de ce vent paraîtra tout-à-l'heure. »
Et l'un des habitans de la froide demeure
Cria dans ce moment : — « Misérables damnés,
» Qu'au cercle le plus bas Minos a condamnés,

» Soulevez de mes yeux la visière fatale.
» Que par mes pleurs au moins ma souffrance s'exhale,
» Avant qu'à ma paupière ils s'arrêtent glacés! »
— « Tu demandes secours, tu souffres : c'est assez :
» Dis-moi ton nom, repris-je, et qu'au fond de la glace,
» Si tu n'es soulagé, l'Enfer m'ouvre une place! »
— « Je suis frère Albéric (répondit-il soudain) [6],
» Illustré par les fruits d'un funeste jardin :
» Aussi je cueille ici des dattes pour des pommes. »
— «Quoi! déjà mort?» lui dis-je. Et lui : — «Parmi les hommes,
» Qu'est devenu mon corps? je n'en sais rien, vraiment.
» Car notre Ptolomée offre cet agrément,
» Que dans ses fraîches eaux tombe souvent une âme,
» Bien avant qu'Atropos mette un doigt sur sa trame.
» Sache, pour que ta main daigne plus volontiers
» Ecarter de mes yeux les pleurs vitrifiés,
» Sache que quand une âme est dans le corps d'un traître
» — Comme moi, par exemple, ou comme toi peut-être —
» Un démon les sépare et gouverne le corps,
» Jusqu'au moment écrit qu'il compte au rang des morts.
» L'âme cependant tombe à la froide citerne....
» Là-haut peut-être encore un ange noir gouverne
» Le corps de ce damné qui frissonne après moi.
» Si Gênes t'est connue, il est connu de toi.

» C'est Branca d'Oria : depuis plus d'une année,
» Aux tourmens de ce lac son âme est condamnée. »
— « Tu me trompes, lui dis-je, Albéric, je le voi :
» Car Branca d'Oria n'est pas plus mort que moi [7] :
» Il mange, il boit, il dort, il s'habille, il respire. »
Mais l'ombre : — « A Malebranche, au bienheureux empire
» Où bouillonne le poix, Sanche était encor dû [8],
» Que déjà d'Oria dans ce lac descendu
» Avec certain parent complice de son crime,
» Avait laissé son corps au démon qui l'anime.
» J'ai dit : toi, maintenant, étends la main en bas,
» Rouvre mes yeux. » — Mais moi je ne les rouvris pas [9].
C'est encor les flatter que de trahir les traîtres.

Ah ! Génois, les plus faux et les plus vils des êtres !
Que n'êtes-vous enfin rayés de l'Univers !
J'ai vu, chez les maudits, l'esprit le plus pervers
Que jamais ait peut-être enfanté la Romagne ;
Et l'âme d'un des tiens, ô Gêne, est sa compagne.
Ses œuvres sont payés. Sous de riches lambris,
Au milieu des festins, des danses et des ris,
Qu'il promène là-haut sa dépouille mortelle !...
Son âme baigne en bas dans la glace éternelle.

CHANT XXXIV.

CHANT XXXIV.

ARGUMENT. — Quatrième et dernier circuit du neuvième cercle, appelé Giron de Judas, où se punit la *Fraude envers Dieu et envers le Prince.* Les deux poètes franchissent le centre de gravité, remontent par l'hémisphère opposé, et revoient enfin la clarté des étoiles.



— « *En vexilla regis prodeunt inferni* [1],
» Dit mon guide. Aux lueurs de cet éclat terni
» Regarde, et tu verras. » Au loin sur la colline
— Pendant un sombre orage, ou quand le jour décline —

Tel paraît un moulin que le vent fait mouvoir.
Tel aussi m'apparut ce qu'alors je crus voir.
Le vent devint plus fort; à l'abri de Virgile
Je me blottis. Le lac n'offrait pas d'autre asile.

Déjà...— Mais quelle voix il faut pour de tels chants! —
La glace transparente absorbait les méchants,
Comme un fétu de paille incrusté dans du verre,
Submergés sous le poids d'une main plus sévère,
Gisans, debout, les pieds en haut, la tête au fond,
D'autres courbés en arc, ou repliés en rond.

Quand j'eus assez marché pour qu'il plût à mon maître
De me montrer enfin, sans voile, le Grand-Traître
Dont l'éclat effaça tous les anges du ciel,
Il se mit à l'écart, et d'un ton solennel :
— « Arrête : c'est Dité : c'est ici, dit le Sage,
» Ici qu'il faut s'armer de force et de courage. »
Quelle horreur me saisit, quel froid glaça mes sens !
Pour l'exprimer, lecteur, les mots sont impuissans.
J'étais — sans être mort — comme un homme sans vie.
Et si toute lueur d'esprit ne t'est ravie,

Par toi-même et sans moi, lecteur, tu comprendras
Quel état que celui d'être et de n'être pas.

L'Empereur qui commande à l'immense ruine
S'élevait sur le lac de toute sa poitrine.
J'égalerais plutôt la taille d'un Titan,
Que le plus haut d'entr'eux un des bras de Satan.
Que l'on juge du reste. Et si ce grand coupable
— Autrefois aussi beau qu'à présent effroyable —
Leva pourtant les yeux contre son créateur,
Il faut bien que le Mal vienne d'un tel auteur.
Oh! l'étrange merveille à troubler les plus sages,
Que cette tête immense avec ses trois visages [2] !
L'un qui nous faisait face a la couleur du sang :
Les deux autres profils, aux épaules naissant,
Sur le crâne élevé se confondent ensemble.
Le droit est d'un blanc jaune; et le gauche ressemble
A ceux-là que le Nil abreuve de son eau.
Sous chacun d'eux sortaient, dignes d'un tel oiseau,
Deux ailes... Mais jamais nul, je puis bien le dire,
Ne vit semblable voile au grand mât d'un navire.
Elles étaient sans plume, en cartilages gris,
Comme à peu près les bras de la chauve-souris.

De leurs longs mouvemens s'élançaient dans l'espace
Trois vents qui du Cocyte alimentent la glace.
Ses pleurs sur trois mentons par six yeux descendaient,
Qui dans des flots d'écume et de sang se perdaient.
Chaque bouche, à grand bruit, comme un lin sous la presse,
Broyait entre ses dents une âme pécheresse.
Il en tourmentait donc ainsi trois. Cependant,
Pour celle du milieu c'était peu que la dent,
Auprès de l'ongle tel que de leur robe impure
Les os se dépouillaient, à chaque égratignure.
— « Le plus martyrisé, celui-là dont le corps
» Tordu par la douleur paraît seul au dehors,
» C'est, me dit mon ami, Judas l'Iscariote [3].
» Des autres, au contraire, en bas la tête flotte.
» Au museau noir Brutus par les pieds est pendu.
» Il se tord sans gémir : l'autre enfin, si membru,
» C'est Cassius : mais viens : déjà la nuit se lève [4].
» Il est temps de partir : tout est vu. »

Donc, l'élève
Se mit au cou du maître, ainsi qu'il l'avait dit.
Il guetta le moment, et quand l'ange étendit
Ses ailes dans les airs, mon intrépide maître
S'attacha fortement aux flancs velus du traître;

Et descendit ainsi, de flocons en flocons,
Entre la toison rude et les épais glaçons.
Quand nous eûmes atteint le point de notre tâche
Où le nœud du fémur à la hanche s'attache,
Tournant avec effort ses membres repliés,
Mon guide mit sa tête où reposaient ses pieds,
Et se reprit aux crins comme un homme qui monte [5].
Je crus que je rentrais dans l'Eternelle-Honte.
— « Tiens-toi bien : car voici par quelle échelle il faut
» Sortir d'un si grand mal et remonter là-haut. »
— Il me disait ces mots — épuisé — hors d'haleine —
Puis, sortant d'un rocher qui s'entrouvrait à peine,
Il s'assit avec moi; mais lui, plus près du bord.

Ayant levé les yeux, je m'attendais d'abord
A revoir Lucifer tel qu'il était naguère......
Je vis ses pieds en haut..... et je laisse au vulgaire
— Trop aveugle pour voir quel point j'avais passé —
A juger si je fus moi-même embarrassé.
— « Lève-toi sur tes pieds, me dit le grand Virgile.
» Le but est loin encor, le chemin difficile;
» Et déjà le soleil est au tiers de son cours [6]. »
Nous n'étions pas alors sur des tapis de cours,

Mais sur un terrain âpre, escarpé, sans lumière.
— « Avant de me tirer de la profonde ornière,
» Dis-je à mon protecteur, dès que je fus debout :
» Dissipe un doute — encore un seul mot — et c'est tout.
» Qu'est devenu le lac ? Comment le mauvais ange
» A-t-il la tête en bas ? Par quelle route étrange
» Le soleil revient-il si vite à l'horizon ? »
— « Te crois-tu donc encor, dans ta faible raison,
» Au-delà de ce centre où, par son crin immonde,
» J'ai saisi le Grand-Ver qui traverse le monde [7] ?
» Me dit-il : tu fus là, tant que je gravissais :
» Quand je me retournai, mon fils, tu traversais
» Le point mystérieux où tendent les corps graves.
» Nous voici maintenant parvenus sans entraves,
» Le plus loin des lieux secs que vous foulez aux pieds [8],
» Et du saint lieu qui vit nos péchés expiés
» Par l'homme qui naquit et qui vécut sans tache.
» Le point où maintenant s'achève notre tâche,
» Du cercle de Judas est l'antipode. Ainsi,
» Quand le jour finit là, le jour commence ici :
» Et celui dont le crin nous a servi d'échelle
» Est tel que tu l'as vu, dans sa fosse éternelle.
» C'est ici qu'il tomba du haut des cieux ouverts.
» La Terre, qui d'abord couvrait ces vastes mers,

» Dans leur sein se cacha d'épouvante à sa vue,
» Et de notre hémisphère agrandit l'étendue.
» Pour fuir l'ange déchu, celle que tu verras,
» Quand de cet antre obscur bientôt tu sortiras,
» Laissa peut-être ainsi ce vaste espace vide,
» Et fit surgir son front sur la plaine liquide. »

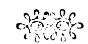
Il est un lieu secret, éloigné de Satan [9],
De toute la longueur dont sa tombe s'étend.
L'œil ne l'aperçoit pas : l'oreille le devine,
Au bruit d'un filet d'eau qui serpente et s'incline
Dans le creux d'un rocher qu'il ronge en descendant.
Par ce sentier caché je montais cependant
Sans songer au repos, oubliant ma fatigue,
Pour revoir ce beau ciel de clartés si prodigue.
Nous gravîmes long-temps, lui premier, moi second.
Une lueur d'abord perça l'antre profond ;
Puis les trésors du ciel apparurent sans voiles...
Nous revîmes enfin la clarté des étoiles.

FIN.

NOTES.



NOTES.



CHANT I.

1 **Au milieu du chemin de notre courte vie.**

A 35 ans : deux ans avant que le poète fût banni de Florence. Dans son *Convivio,* il avait évalué la durée de la vie à 70 ans. On verra par plusieurs passages du poëme (ch. 10, v. 79; — ch. 20, *in fine;* — ch. 21, v. 113) qu'il commence son voyage allégorique le vendredi-saint, pendant la nuit du 4 au 5 avril de l'an 1300.

2 **Et me trouvai sans guide au fond d'un sombre bois.**

Dans le tumulte des passions humaines; ou, peut-être,

dans les obscures intrigues de la cour de Rome, où Dante était alors en qualité d'ambassadeur. Tout ce chant prête à une foule d'interprétations qui ont enfanté des in-folio : nous laisserons le champ libre à la sagacité du lecteur.

3 . . . . voilà qu'une panthère,
A la robe tachée, au souple mouvement.

La Luxure, passion de la jeunesse : la couleur de la traduction indique assez que telle a été du moins l'interprétation adoptée par le traducteur.

4 . . . . un lion apparut.

Image de l'Ambition, qui est la passion de l'âge mûr.

5 Une louve courait.

Image de l'Avarice, qui est la passion de la vieillesse; ou, peut-être, suivant l'indication donnée plus haut, le poète a-t-il voulu personnifier tous les dangers et toutes les séductions dont il fut entouré, soit à Rome, pendant son ambassade, soit dans sa patrie même, pendant son prieurat.

6 Dont la voix semblait morte après un long silence.

Virgile caractérise ainsi le langage des ombres.

« . . . . *Pars tollere vocem*
» *Exiguam*. . . . . »

(Énéide. Liv. 6.)

7 Moi, je naquis sous Jule, avant qu'il fût César.

Virgile, fils d'un potier de Mantoue, naquit près de cette ville, l'an de Rome 683, sous le consulat de Pompée, à l'époque où Jules César, simple général, triomphait dans les Gaules.

Dante fait redire à Virgile, avec l'accent d'une touchante mélancolie, les premiers vers de son Énéide.

Le génie de Dante ne ressemble nullement au génie de Virgile. Notre poète l'a choisi pour guide, de préférence à Homère, sans doute parce qu'il avait plus profondément étudié l'un que l'autre, et que tous deux étaient enfans de la même patrie.

8 **Viendra le lévrier, l'invincible coureur.**

Allégorie tirée naturellement du nom de *Can grande della Scala,* protecteur de Dante après son exil, l'un des plus généreux princes de son temps, et le plus grand ennemi de la cour de Rome. Au moment où le voyage de Dante s'accomplit, Can grande n'a que neuf ans, et c'est à vingt-sept ans seulement qu'il commandera les armées de Henri VII, peu de temps avant la mort de Dante. On voit par là que le poète a retouché son poëme jusqu'à sa mort.

9 **. . . . . dont le lugubre accord**
Invoque le bienfait d'une seconde mort.

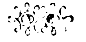
Belle allusion à ce passage de l'Apocalypse : « *Desiderabunt mortem, et mors fugiet ab eis.* » Dans le ch. 13, vers 118, on entend une âme invoquer la mort.

Les vers suivans dessinent en trois grands traits le plan et la division de l'ouvrage : l'Enfer, le Purgatoire et le Paradis. Quelle tâche immense ! Et pour l'annoncer, quelle simplicité !

10 **. . . . . un but si haut exige**
Qu'une autre âme que moi — plus digne — te dirige.

Béatrix, aimée de Dante. (Voir sa vie.)

« On respire dans ce premier chant, dit Rivarol, je ne sais » quelle vapeur sombre, effet des allusions mystérieuses » dont il est rempli : c'était l'esprit du temps. On doit s'y » transporter pour mieux juger le Dante. »



CHANT II.

1 **Mémoire, qui gravais ce qu'avaient vu mes yeux.**

Comme le poète rajeunit ces vieilles filles d'Apollon, en leur associant une des plus puissantes facultés de notre esprit! Et quelle audace, quand l'imagination transporte un homme vivant au Ciel et dans l'Enfer, de le mettre en débutant sous la protection de la Mémoire!

2 **Enée est descendu vivant parmi les morts.**

Plus bas, on rappèle l'ascension de saint Paul au Ciel. C'est le privilège des poètes de mêler la vérité au mensonge « *fregi al ver,* » dit le Tasse. Quand c'est à Virgile qu'il s'adresse; Dante pourrait-il révoquer en doute la descente d'Enée aux Enfers? Il faut d'ailleurs s'accoutumer à ce mélange du sacré et du profane, des plus brillantes fictions de la mythologie avec les dogmes les plus austères du Christianisme. Et qui pourrait s'en plaindre, quand on aura vu quel parti le génie a tiré de cette alliance?

3 **Je me trouvais parmi ceux qui sont suspendus.**

Suspendus dans l'attente d'un meilleur sort, ou bien entre la joie et la douleur. « *Novos cœlos, secundùm promissa, expectamus,* » a dit saint Pierre, dans sa troisième Epître, pour

justifier la première interprétation. Dante semble les autoriser toutes deux (voir plus bas, vers 62, 63. et ch. 4, vers 35 et 36).

4 **Où je me reposais, Rachel à mon côté.**

Rachel, fille de Laban, épouse de Jacob. Dans l'Ancien Testament, elle figure la vie contemplative. Dante l'a placée là sans doute par opposition avec Béatrix, qui représenterait la vie active ou la prière. Les deux autres femmes divines seraient : l'une la Clémence, l'autre la Grâce.



CHANT III.

1 . . . . laissez toute espérance.

Il n'est personne qui n'ait cité au moins une fois le *lasciate ogni speranza*. Milton l'a imité, sans l'atteindre.

> « . . . . *Hope never comes*
> » *That comes to all.* »

L'inscription tout entière est un chef-d'œuvre.

2 . . . . sous un ciel sans étoiles....

> « . . . . *Loca torbida, tristes*
> » *Et sine sole domos.* . . . . . . »
>
> (Virg. Énéide.)

C'est surtout pour le poète qui a vécu sous le beau ciel de

l'Italie que l'aspect d'un ciel sans étoiles est déjà un supplice.

3 . . . . **au chœur des mauvais anges, etc.**

On lit dans Clément d'Alexandrie : « *Novit enim aliquos quoque ex angelis propter socordiam humi esse lapsos.* »

Dante, comme le sévère et sage Solon, voue au mépris cette tourbe d'hommes qui, suivant l'expression de l'Arioste, ne sont *nè corvo, nè colomba,* et qui, dans les temps d'agitations politiques, gardent une prudente neutralité, toujours prêts à se ranger du côté du vainqueur.

4 . . . . **en reconnaissant l'homme**
Qui fit le Grand-Refus....

Célestin V, nommé pape en 1294 (voir la vie de Dante), abdiqua presque aussitôt. Le vers 105 du 27[e] chant me paraît exclure toute autre interprétation : mais pendant que Dante plaçait ce pontife à un rang si abject, les conciles le rangeaient parmi les saints.

5 **Attends qu'à l'Achéron nous arrêtions nos pas.**

Fleuve de l'Enfer des païens que Dante a transporté dans celui des Chrétiens. On verra plus tard comment il sait s'approprier cette création. (Chant 14[e].)

6 **Sous la main d'un vieillard tout blanchi par les ans, etc.**

Imité de Virgile :

« *Terribili squalore Caron, cui plurima mento*
» *Canities inculta jacet : stant lumina flammâ, etc.* »

7 **Ainsi qu'aux premiers froids, etc.**

Imité de Virgile :

« *Quàm multa in sylvis autumno, frigore primo,*
» *Lapsa cadunt folia, etc.* »

Mais combien le *rende* de Dante est plus beau! Malheureu-

sement ces délicatesses exquises ne se font sentir qu'à une seconde lecture; et, de nos jours, qui a lu deux fois un livre ?

8 **Me dit avec douceur, etc.**

Quelques instans auparavant, Virgile a parlé d'un ton sévère.



CHANT IV.

1 **J'étais au bord du val, etc.**

L'enfer de Dante n'est pas, comme celui d'Homère et de Virgile, une surface plane, mais un immense entonnoir divisé en neuf grands cercles superposés, et au milieu desquels est percé un puits qui sert à communiquer du premier au second, du second au troisième, ainsi de suite jusqu'au dernier de tous qui est aussi le plus étroit et le plus doulourenx.

2 **. . . . . nous passions lentement**
Cette forêt d'Esprits. . . . .

Et non pas cette forêt *pleine* d'Esprits, comme l'ont supposé presque tous les commentateurs. Cette locution n'a même rien d'étrange pour nous qui disons fort bien une forêt de lances, une forêt de cheveux.

Grangier, qui vivait sous Henri IV, et qui a traduit toute

la divine comédie vers par vers, avec une fatale exactitude, Grangier a dit avant moi :

« . . . . la forêt noire et sombre.
» Cette forêt, je dis, des Esprits en grand nombre. »

3 Sept portes devant nous, etc.

Ce palais, ces sept portes ne signifieraient-ils pas le temple de la Sagesse, les sept sages de la Grèce? etc.

4 Electre était mêlée aux héros de son sang, etc.

Fille d'Atalante qui régna sur une ville d'Italie que l'on croit être aujourd'hui Corneto. Elle eut de Jupiter Dardanus, le fondateur de Troie.

César se trouve mêlé aux héros troyens, parce que les nobles Latins veulent tous descendre des compagnons d'Enée, comme les nobles Français des guerriers Francs.

« *Nascetur pulchrâ Trojanus ab origine Cesar.* »

Camille, reine des Rutules, qui secourut Turnus contre Enée. — Penthésilée, reine des Amazônes, qui secourut les Troyens contre les Grecs. — Latinus, roi du Latium, qui donna sa fille Lavinie au prince Troyen, quoiqu'il l'eût promise à Turnus. — Julie, fille de César et femme de Pompée. — Marcia, femme de Caton d'Uthique qui, l'ayant répudiée pour la faire épouser à Hortensius, la reprit après la mort de celui-ci. — Cornélie, fille de Scipion l'Africain, mère des Gracches. — Saladin, sultan de Babylone, qui remporta une grande victoire sur les Chrétiens, en 1187. C'était un trait d'audace, au 14e siècle, de placer en si bonne compagnie le plus terrible ennemi des Chrétiens. Dante a fait mieux encore : car il a placé dans le Purgatoire et dans le Paradis des héros et des sages du paganisme.

5 Je vis le *Maître* assis, etc.

Aristote. « *Magister dixit* » était la formule scolastique qui

répondait à tout. Dante le met au-dessus de Socrate et de Platon. Pétrarque, qui florissait à peu près dans le même temps, a donné la préférence à ce dernier.

Démocrite, qui ne voit dans le monde qu'un composé d'atômes s'accrochant au hasard. — Diogènes le cynique, de Synope. — Anaxagores, de Clazomènes. — Thalès, un des sept sages. — Empédocles, d'Agrigente, qui se précipita dans le cratère de l'Etna. — Diascoride, né en Silicie, qui a fait un traité sur les propriétés des végétaux et des métaux.

Grangier avoue naïvement qu'il n'a pu traduire mot à mot le vers de Dante ; et sa périphrase est curieuse :

« J'ai vu le bon simpliste auteur de l'Apothèque
» Des herbes et métaux, Diascoride l'ancien. »

Il se tire par des abréviations de cette longue nomenclature de noms propres :

« Thalès, Empéd. Héracl. et le Zénon Stoïque. »

Celui qui écrivait de tels vers a précédé de peu d'années le grand Corneille.

6 **Cicéron reposait entre Orphée et Linus, etc.**

Linus est dans l'édition de Venturi.—Venise, 1793. D'autres portent Livius, Tite-Live. Il m'a semblé que Dante, en plaçant Cicéron entre les deux types de l'harmonie musicale, avait fait preuve d'un goût exquis. Grangier, que je citerai souvent comme un modèle d'exactitude, sinon de goût et d'élégance, a adopté le même sens.

Ptolomée : qui attacha son nom au fameux système du monde renversé par Galilée : ce Galilée qui

« . . . . expia par cinq ans de prison
» L'inexcusable tort d'avoir trop tôt raison. »

Hipocrate, Avicennes, etc., médecins célèbres. Averroës, le dernier, est un arabe qui a commenté Aristote.



CHANT V.

1 **Là l'horrible Minos arrête les proscrits....**

Minos n'est pas ici l'ombre du roi de la Crète, mais un ange tombé, un démon.

2 **Qu'un trop facile accès ne t'encourage pas.**

« . . . . *Facilis descensus Averni :*
» *Sed revocare gradum, superas que evadere ad auras*
» *Hoc opus, hic labor.* »
(Virg. Énéide.)

« *Lata porta et spatiosa via quæ ducit ad perditionem.* »
(St Math. — Ep. 7. — V. 13.)

Bossuet a dit par opposition : — « Qu'il est étroit le chemin » qui conduit à la vie ! »

3 **Près de Sémiramis, la reine de Carthage......**

Didon. Mais si, en cas de conviction de plusieurs crimes, la peine la plus forte doit être seule appliquée, pourquoi Didon et Cléopâtre ne sont-elles pas dans le cercle des suicides? (Ch. 13.)

4 . . . . **mortel compatissant.**

« *O animal gracioso !* » Grangier n'a pas manqué de dire : « O animal gentil ! »

Deux vers plus bas, le texte porte : « Nous qui avons *teint*

de notre sang. » Grangier croit devoir changer *teindre* en » *peindre*. » — *L'accomodant*, dit-il, *à notre langue*. Aujourd'hui notre langue exigerait le contraire. Ceci n'est pas sans intérêt pour ceux qui s'occupent de philologie.

Françoise de Rimini commence par faire la description de Ravennes, sa patrie. Voici en deux mots le sujet de ce délicieux épisode :

Françoise, fille de Guido da Polenta, l'une des plus belles personnes de son temps, fut mariée à Lanciotto fils aîné de Malatesta seigneur de Rimini. Il était boiteux, laid et sans grâce. Paul, son frère, était au contraire un cavalier accompli. Il aimait sa belle-sœur : et tous deux surpris un jour par Lanciotto, furent tués ensemble d'un seul coup d'épée. Un tableau de M. Coupin de la Couperie représente cette scène. M. Sheffer a reproduit en 1836 avec bonheur la visite de Dante aux deux amans.

5 **Amour qui se prend vite aux nobles cœurs.**

Je crains bien que notre siècle positif ne trouve plus de fadeur que de vraie simplicité dans ces répétitions du mot *amour* et dans ces maximes érotiques. Mais il faut d'une part songer au caractère de la personne qui parle, et se rappeler en même temps que le siècle des controverses religieuses vit naître le roman de la Rose. Dante, qui parle souvent de la grâce illuminante, parle aussi de *la Dame de ses pensées*. (Voy. *Vita nuova*.)

6 **Caïn attend celui qui nous ôta la vie.**

Caïn : pour le cercle où Caïn expie son fratricide.

7 **. . . Il n'est pas de plus grande douleur, etc.**

Dante fait sans doute allusion à ces vers de son Maître :

« *Infandum, Regina, jubes renovare dolorem....*
» *Quamquàm animus meminisse horret....* »

(Énéide. Liv. 6.)

8 **Ce livre et son auteur nous fut un Gallehot.**

Gallehot, personnage du roman, qui favorisa les amours de Ginèvre et de Lancelot, de même que la lecture du roman développa la passion de Paul et de Françoise, et causa leur perte.

Quelque compassion que méritent des malheurs racontés en termes si touchans, il faut avouer que les peines semblent ici bien inégalement réparties entre les coupables. Le mari offensé, qui tue les deux amans *d'un seul coup,* est excusable aux yeux des lois humaines. Dante cependant plonge l'offensé bien au-dessous des offenseurs. On reconnaît qu'un amant a tenu la balance du juge.



CHANT VI.

1 **Cerbère est là, etc.**

Démon représenté ici sous la forme d'un chien, plus bas, comme un grand ver. Cette double forme est empruntée des Anciens. (Voyez l'Hercule furieux et l'Enéide.)

Dante a encore emprunté à Virgile le secret d'apaiser Cerbère : seulement il y met moins de façons : et dans le gâteau

qu'il lui jette, il n'y a ni miel ni plantes médicinales. Grangier ne veut pas qu'il en soit ainsi :

« . . . . prend la terre au dedans, »

Dit-il, et il ajoute dans ses notes : « *C'est-à-dire la viande » dans sa corbeille.* »

2 Vous m'appeliez Ciacco, etc.

Celui qui parle est Toscan : son nom veut dire pourceau. Ce n'était peut-être qu'un surnom : Ciacco, dit Lombardi, était un parasite déhonté, mais plein d'éloquence et de grâce.

3 L'une des factions dont le nom vient des bois.

La faction des Blancs, qui avait pour chefs les Cerchi, de Valdisieve, situé dans les bois. Les Blancs et les Noirs représentaient deux partis nés à Pistoie, et qui plus tard se fondirent avec les Guelphes et les Gibelins de Florence. (Voir la vie de Dante, en tête du volume.)

4 Mais, avant trois hivers, j'en vois Un qui s'élance.

Charles de Valois, frère de Philippe-le-Bel. (Voir la vie de Dante.)

5 Henry, Farinata, etc.

Personnages illustres de Florence et de Pistoie, que nous retrouverons plus bas. Je me suis déjà permis de dire un mot en passant sur cette foule d'Italiens qui fourmillent dans l'enfer, et sur le peu d'intérêt qu'ils inspirent au lecteur de nos jours : peut-être le critique a-t-il été un peu poussé par le versificateur. Quel désespoir que de pareils noms ! Quelle différence entre Tegghiaïo et Diomède, entre Farinata et Capanée, entre le grand Jacob Rusticucci et le fourbe Ulysse !

6 **Retourne au sage auteur que tu lus tant de fois.**

Aristote : qui dit que plus une nature est parfaite, plus elle est disposée à sentir la joie et la douleur. Saint Augustin a dit dans le même sens : « *Cùm fiet resurrectio carnis, et bo-» norum gaudium et malorum tormenta majora.* »

7 **Par le grand ennemi, par Plutus occupée.**

Plutus et non pas Pluton. C'est un démon qui garde le cercle des Avares et des Prodigues.



CHANT VII.

1 **Ceux-là, le front rasé ; ceux-ci, la main fermée.**

Ceux-ci, les avares ; ceux-là, les prodigues : parce que, chez les anciens, on rasait la tête des esclaves, et que la prodigalité conduit à la misère, la misère à la domesticité.

2 **. . . . . l'astre du soir,**
Qui montait, quand je suis parti, commence à cheoir.

Il est plus de minuit.

« ...... *Suadent que cadentia sidera sommos.* »
(Énéide.)

3 **Sur un gué qui bouillonne, etc.**

C'est le Phlégéton : de φλέγω, *je brûle*. Virgile donnera

lui-même cette explication à son élève dans le 14e chant.

4 **Qu'au-dessous, le marais en tient d'inaperçus.**

Les Paresseux.... « *Requiescens accidiosus in fœcibus suis* » a dit Jérémie. David prête le même langage au paresseux : « *Infixus sum in limo profundi.* »



CHANT VIII.

1 **. . . . . cette fois, dans ton bac.**

Dans la fable, Phlégias est fils de Mars, père de d'Ixion et roi des Lapythes. Indigné de ce qu'Apollon avait outragé sa fille Coronis, il brûla le temple de ce Dieu qui le tua à coups de flèches.

2 **Mais le poids de mon corps parut seul le charger.**

« . . . . *Simul accipit alveo*
» *Ingentem Œneam, gemuit sub pondere cymba.* »

(Énéide.)

3 **Alors, de ses deux mains, il se cramponne au bois.**

Ce passage a fourni le sujet d'un tableau qui se trouve au musée.

4 . . . . **Je vois ses murs, etc.**

Encore imité de Virgile.

> « . . . . *Sub rupe sinistrâ*
> » *Mœnia lata videt, etc.* »

5 **Et la porte aujourd'hui, etc.**

Il est dit dans l'office du Samedi-Saint : « *Hodiè portas* » *mortis et seras pariter Salvator noster disrupit.* »



CHANT IX.

1 **J'y suis venu pourtant, etc.**

Erycto, magicienne de Thessalie, évoqua, dit Lucain, une ombre des enfers pour lui demander quelle serait l'issue de la guerre civile qui déchirait Rome. Dante suppose avec beaucoup d'adresse que Virgile fut chargé d'aller chercher cette ombre dans le dernier cercle. Il explique ainsi la connaissance qu'il a des lieux qu'il parcourt, et cette explication doit rassurer le jeune poète.

2 **De la reine des pleurs** . . . .

Farinata, dans le chant suivant, parlera aussi de Triple Hécate : mais si l'on réfléchit que Dante donne à Satan plus de trois cents palmes de haut, on avouera que la mythologie perd ici sa grâce, et le récit sa vraisemblance. Milton n'a

pas osé introduire cette différence de sexes entre les anges. (Parad. perd. — Ch. 5.)

3 **Mégère est sur la gauche, etc.**

Ce sont les noms des trois Furies du Paganisme.

4 **Thésée eut trop d'audace, et nous trop de pitié.**

Thésée, roi d'Athènes, avait osé descendre aux Enfers. Pluton ne l'avait pas fait mourir, mais l'avait attaché à un roc. Il fut délivré par Hercule.

5 **Cerbère d'un collier porte encore la trace.**

Hercule, étant descendu aux Enfers, enchaîna Cerbère : mais évidemment l'ange fait allusion à un souvenir moins profane. Il rappèle la résistance que le Christ eut à vaincre avant de pénétrer dans les Limbes.

6 **Tels, dans les plaines d'Arle, etc.**

L'archevêque Turpin, que l'Arioste cite si souvent avec un malin respect, parle du cimetière d'Arles qui fut béni par sept évêques.

Pola est une ville d'Istrie, sur les frontières de l'Esclavonie, et non loin du golphe Quarnero.

7 **. . . . . l'*Hérésie* est un crime.**

Dante a placé beaucoup plus bas ceux qui sèment le schisme et le scandale. Rivarol explique cette différence par des raisonnemens ingénieux, mais qui peuvent paraître aussi subtils que la distinction même du poète.



CHANT X.

1 **Mais tes sages conseils m'ont rendu plus discret.**

Dante se rappèle le reproche que son maître lui a fait, en descendant vers l'Achéron.

2 **. . . c'est Farinata, etc.**

Ce Farinata est un illustre capitaine des troupes Gibelines, qui gagna la bataille de Monte Aperto. (Voir la vie de Dante.)

3 **. . . C'était là des gens de race rude et fière.**

Les *Degli Elisei,* ancêtres de Dante, étaient, et lui-même aussi, attachés au parti Guelphe.

4 **Et jusques au menton.**

Et non pas, comme l'autre, jusqu'à la ceinture. Toutes les âmes n'ont pas la force et l'énergie du fier Gibelin. Ici les vers expriment les efforts du malheureux qui peut à peine se soutenir au milieu des flammes. C'est cette variété d'images, de tons, de couleurs, qui fait les grands poètes, et qui toujours charme le lecteur, quoique souvent il ne se rende pas compte de l'art caché auquel il doit ses jouissances.

Cette ombre est celle de Cavalcante de'Cavalcanti, père de Guido qui fut l'ami de Dante. Absorbé dans les études philosophiques, il s'occupait peu de poésie. Dante trouve ici l'occasion de lui en faire un reproche.

Il y a plus loin une admirable transition à un admirable passage. On vient de voir le malheureux père s'affaisser dans sa tombe brûlante : on a oublié Farinata. Tout à coup le poète vous le montre du doigt, toujours debout et immobile au-dessus des flammes...... et comme il justifie sa victoire!..... mais j'avais promis de ne pas commenter.

5 **Mais, sans attendre l'heure où notre reine pâle, etc.**

(Voir la note du ch. 9e, sur le vers 38.)

Cinquante fois, c'est-à-dire quatre ans. Farinata parle ici en 1300 : Dante fut exilé en 1302; mais c'est en 1304 que les Blancs exilés firent irruption sur Florence. Farinata fait donc allusion, non pas à l'exil même, mais aux vains efforts tentés pour y mettre un terme. (Voir la vie de Dante.)

6 **C'est Frédéric second; c'est le Grand-Cardinal.**

Frédéric II, empereur, fils de Henri V et petit-fils de Frédéric-Barberousse, chef du parti Gibelin qui combattait contre la puissance des Papes. C'est pour cela sans doute que Dante l'a placé en Enfer, parmi les Hérétiques.

Le grand cardinal, Octave Degli Ubaldini, protecteur des Gibelins : on l'appelait par excellence le Cardinal, à cause de sa puissance : comme les anciens disaient Magnus, pour désigner Pompée, et nous, Monsieur-le-Grand, pour désigner le prince de Condé.



CHANT XI.

Quelque aride que soit la matière de ce chant, il faut le

lire avec attention, car il est comme l'argument et la clé de tout le reste du poëme.

1 **Quand le cœur la renie, etc.**

Il y a quelque part dans les livres saints : *Dixit insipiens in corde suo : non est Deus.*

2 **Et le blasphémateur, et Sodome et Cahors.**

Cahors est une ville du Quercy, qui, du temps du Poète, renfermait, dit-on, beaucoup d'usuriers.

3 **. . . . . les fils de Simon, etc.**

Les Simoniaques, qui trafiquent des choses saintes, comme les *Barattieri* trafiquent des honneurs terrestres.

Sinon : qui conseilla aux Troyens de recevoir le cheval de bois.

4 **Les nœuds de la nature et ces nœuds plus étroits.**

Non plus seulement l'amour du prochain, qui est un lien naturel, mais les liens sociaux, ceux de l'amitié, de la famille, de la patrie.

5 **Brutalité, Malice et folle Incontinence.**

Voici le texte d'Aristote : *Dicendum est rerum circà mores fugiendarum tres species esse : Incontinentiam, vitium et feritatem.*

Non pas que Dante ait adopté la division d'Aristote. Il veut seulement montrer, par ce rapprochement, que tous les péchés, n'ayant pas la même gravité, ne doivent pas être punis tous de la même peine.

6 **Ce que dit la Genèse, à son commencement.**

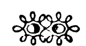
— « De ces deux, c'est-à-dire de la nature et l'art, il faut » augmenter ses commodités. Car au Genèse il est escript

» qu'au commencement du monde il fut besoin que l'hu-
» maine génération prît un ordre de vivre et que l'un avan-
» çât l'autre par la nature et par l'art. Pour cette cause il
» monstre que l'Usure est une chose damnable qui est éloi-
» gnée des moyens que l'on doibt tenir pour augmenter son
» bien, comme est la nature et l'art, lesquels méprise l'usu-
» rier. Aussi Dieu défend l'usure au Lévitique. « *Pecuniam*
» *tuam non dabis fratri tuo ad usuram, et frugum superabun-*
» *dantiam non exiges.* » (Note de Grangier.)

7 **Le signe des Poissons à l'horison surnage.**

Dante a décrit la chûte du jour dans les premiers vers du second chant, le milieu de la nuit dans le septième : il explique en ce moment le retour de l'aurore. Le soleil est dans le signe du Bélier. Les Poissons le précèdent de deux heures à l'horison : au même instant le char de Bootez, autrement appelé le char d'Orion, brille au nord-ouest, d'où s'échappe le vent appelé Corus en latin, et en italien Maestro ponente.

Cuvier a dit d'Homère qu'il était anatomiste profond, qu'il décrivait toutes les blessures de ses guerriers suivant les règles de la science, qu'il ne les faisait jamais mourir d'un coup qui ne fût pas mortel. Dante est tout à la fois logicien, géographe, physicien et astronome. C'est que le poète, comme l'orateur, ne doit regarder aucune science comme étrangère à ses études.



CHANT XII.

1 **Telle est cette ruine, etc.**

C'est le mont Barco, entre les villes de Trente et de Trévise.

2 **L'opprobre de la Crète, etc.**

Le Minotaure, fruit de l'amour monstrueux que Pasiphaë, femme de Minos, avait conçu pour un taureau. Il fut tué par Thésée.

3 **Quand ici j'ai passé, etc.**

Puisqu'alors je venais de mourir, et que le Christ, dont la mort a causé ce tremblement de terre, vivait encore cinquante ans après moi. (Voir ch. IX, vers 23 et suiv.; — ch. IV, vers 53 et suiv.)

4 **Je crus que, tout-à-coup, dans toutes ses parties, etc.**

C'est le système d'Empédocles, que la face du monde aurait été déjà plusieurs fois renouvelée par ces immenses révolutions.

5 **Le troisième est Folus, etc.**

Folus, assistant aux noces de Pyrithoüs, roi des Lapythes, voulut lui enlever sa jeune épouse Deïdamie. Il fut tué avec presque tous les autres Centaures.

Chiron, fils de Saturne et de Philire, fut chargé, par Thétis, de l'éducation d'Achille.

Nessus, fils d'Ixion et de la Nue, fut tué à coups de flèches par Hercule, au moment où il enlevait Déjanire. On sait comment il se vengea, *même après sa mort*. La crédule princesse reçut de lui une robe trempée dans son sang, et la fit revêtir à Hercule qui mourut.

6 **Ici pleure Alexandre, et ce cruel Denis.**

Presque tous les commentateurs refusent de voir ici Alexandre-le-Grand : c'est, suivant eux, je ne sais quel

Alexandre de Phère, tyran de Thessalie. L'auteur de l'Ode à la Fortune en aurait, je crois, jugé autrement.

Denis, tyran de Syracuse.

7 **La tête aux cheveux noirs est d'un tyran servile.**

Servile a ici un sens énergique. Cet Azzolin était gouverneur de la marche de Trévise, pour Frédéric II; et ce fut au nom de son maître qu'il tyrannisa les Padouans. Tacite a dit dans le même sens : *Serviliter pro dominatione.*

Obizzon d'Est, dont il est parlé plus bas, marquis de Ferrare, homme cruel et avide qui fut tué par son propre fils. Les mots « *per vero* » au 101e vers, indiquent que les opinions étaient partagées sur ce point.

Il est curieux de rapprocher ici deux grands poètes qui ont tracé les mêmes portraits.

L'Arioste parle ainsi d'Azzolin :

« Ezellino, immanissimo tiranno
» Che fia creduto figlio del demonio
» Farà troncando i sudditi tal danno
» Chè. . . . . .
» Federico imperàtor secondo
» Fia.... rotto et messo al fondo. »

Et plus bas :

« Obizzo vidi, etc. » (*L'Orlando fur. — Cant.* 33.)

8 **Regardez à l'écart cet homme à l'œil farouche.**

Guy de Montfort, pour venger la mort de son père, tua, dans l'église de Viterbe, et pendant la messe, Henry, fils de Henry III, roi d'Angleterre. Le cœur du jeune prince fut embaumé et envoyé à Londres. Je crois avoir vu à Westminster une statue qui le représente, tenant à la main une coupe d'or où cette relique est déposée.

9 **Celui qui fut nommé le fléau de Dieu même.**

Attila, roi des Huns.



CHANT XIII.

1 . . . . de la Cécine à Corneto.

Entre la Cécine qui se jette dans la Méditerranée, à une demi-journée de Livourne, et la petite ville de Corneto, située dans le patrimoine du Pape.

2 Là gisent dans leur nid ces hideuses Harpies.

Filles de Neptune et de la Terre; elles étaient trois : Ello, Occipité et Celeno. Elles habitaient les Strophades, dans la mer Ionienne, et en chassèrent les Troyens, après la chûte d'Ilion.

« *Virginei volucrum vultus, fœdissima ventris*
» *Proluvies, uncæque manus et pallida semper*
» *Ora fame.* » (Virg. Énéide.)

3 Des choses qui feraient douter de mon poëme.

Il est question dans l'Enéide d'arbres habités par des âmes.

4 . . . . Lui, je suppose.

Mot à mot : Je crois qu'il crut que je croyais.

« Je crois bien qu'il croyait que j'eusse la croyance, »

dit l'honnête Grangier.

L'Arioste aussi aura trouvé ce vers fort gracieux, car il l'a imité, en renchérissant encore sur son modèle.

« *I' credea e credo e creder credo il vero.* »

Voilà bien les concetti !

5 **Du cœur de Frédéric j'ai tenu les deux clés.**

Celui qui parle est Pierre des Vignes, né à Capoue, d'une famille obscure, mais devenu, par son mérite, le chancelier et le confident de Frédéric II. L'infortuné ministre, privé de la vue et jeté en exil, se brisa la tête contre la muraille de Saint-Paul, à Pise. Il jure par ses jeunes racines : il n'était mort que depuis soixante ans environ. Dante paraîtrait encore ici bien sévère, s'il eût jugé en philosophe; mais il a jugé en chrétien. D'ailleurs ce juge est poète, et doit plaire avant tout : or, que serait son enfer, s'il l'eût peuplé seulement de scélérats ? Que serait la terreur, sans la pitié ?

6 . . . . **O mort, que ton égide, etc.**

(Voir le ch. Ier, vers 117 du texte.) Virgile a dit que les damnés « implorent le bienfait d'une seconde mort ».

7 **A la Piève, ô Lano, tu courais moins léger.**

Lano, Siennois, ayant dissipé tous ses biens, prit du service dans l'armée des Guelphes, et combattit à Arezzo. Poursuivi par un parti ennemi, il ne put fuir assez vite et fut tué.

8 **Jacques de Saint-André, etc.**

Gentilhomme padouan, célèbre par ses profusions, qui s'amusait, dit-on, à faire des ricochets sur les rivières avec des pièces d'or, et qui, un jour, ayant vu arriver de loin ses amis, fit brûler son château pour leur donner un spectacle à la Néron.

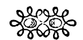
9 **Ames, qui venez voir, etc.**

Roch de'Mozzi, noble Florentin qui se pendit pour ne pas survivre à la perte de sa fortune.

10 **Je suis de la cité, etc.**

Florence, d'abord consacrée à Mars par les soldats de Sylla, puis à saint Jean-Baptiste, n'avait cependant pas brisé l'image de son ancien protecteur. La statue de Mars resta placée en tête du pont Vecchio jusqu'en 1337, qu'elle fut entraînée avec le pont même dans un débordement de l'Arno.

Quelles images dans ce 13e chant! quelle forêt! quelle proie! quels chasseurs! quels plaisirs de rois!



CHANT XIV.

1 **Un sol mouvant pareil à ces sables d'Afrique.**

La Lybie que Caton traversa, après la mort de Pompée, pour rejoindre Juba, roi de Numidie. (Luc — Phars — Cant. IX.)

2 **Tels ces feux dévorans que le grand Alexandre, etc.**

On ne sait trop où Dante a pris cette comparaison.

« Albert-le-Grand, dit Grangier, confesse que l'Indie est
» soubs le cancre, où le chaud du soleil rebrusle la vapeur

» de l'eau et tire en haut la vapeur grosse et terrestre, laquelle est chassée de la froideur de la terre, et s'enflamme » et tombe en façon de neige jusques à terre. »

3 **Que le cri de Phlégra presse leur main trop lente !**

Quand les fils de la Terre entassèrent les montagnes pour escalader le ciel, dans les plaines de Phlégra, Jupiter alarmé demanda des foudres à Vulcain.

4 **Tel, le Bulicame, etc.**

Bains d'eaux minérales qui existent encore à deux milles de Viterbe, et non dans Viterbe même... Le Bulicame n'a pas cessé d'être le rendez-vous des débauchés. « Mais, dit Venturi, » ce devait être bien pis dans les temps plus corrompus où » vivait Alighieri... » Avis aux louangeurs du temps passé !

5 . . . . **sous un roi sage, etc.**

Sous le règne de Saturne, après qu'il fut exilé du ciel par son fils Jupiter.

« *Credo pudicitiam Saturno rege moratam*
» *In terris.* » (JUVÉN. SATYR.)

6 **Là, Sylvia choisit, etc.**

Cybèle, aussi appelée Berecynthia, Rhea, Opi, la Terre : fille du Ciel et de Vesta, fut unie à Saturne, qui eut d'elle Jupiter, Neptune et Pluton. Averti par le Destin qu'il serait détrôné par un de ses fils, Saturne les dévorait à leur naissance.

7 **Droit, dans les flancs du roc, se tient un grand vieillard.**

Belle image du Temps qui tourne le dos vers le passé et les yeux vers l'avenir, vers l'Orient et l'Occident, Damiette et Rome : adroite flatterie adressée aux souverains pontifs. Les

différens métaux dont la statue est composée représentent les différentes époques du monde; les pleurs qui s'en échappent figurent les malheurs engendrés par nos vices. Aux âges déjà connus des anciens, Dante a ajouté l'âge d'argile, par allusion sans doute à ce vers de Juvenal :

« *Nona ætas agitur, pejoraque sæcula ferri*
» *Temporibus, etc.* »

On croit retrouver aussi dans cette grande peinture une réminiscence du songe de Nabuchodonosor.

8 . . . . **quel nom l'Enfer lui donne.**

Phlégéton, de φλεγω, je bouillonne.

9 . . . . **Quittons le bois, etc.**

C'est-à-dire, comme dans tous les autres cercles, quittons la circonférence, pour nous rapprocher du grand puits qui forme le centre de l'entonnoir, et qui nous permettra de descendre dans un cercle inférieur.



CHANT XV.

1 **Nous voilà maintenant, etc.**

Dante explique par la physique comment il a pu passer sous la pluie de feu sans en être atteint. Une fois l'existence de son Enfer admise, il n'y a plus rien de merveilleux que le génie du poète.

2 **Voilà qu'une tribu passa sous le rempart.**

Les bords pétrifiés du ruisseau dominent sur la plaine sablonneuse comme une chaussée sur un marécage.

3 **C'est vous, Ser Brunetto ? etc.**

Brunetto, professeur de Dante. (Voir sa vie.) Les prétententions astrologiques de ce savant paraissent étranges, là où il n'est plus d'illusions possibles. Du reste, tout ce tableau est touché avec une délicatesse et une teinte de mélancolie admirables.

4 **Aveugle... un vieux récit, etc.**

Les Pisans ayant offert aux Florentins le choix entre divers présens, ceux-ci donnèrent la préférence à deux colonnes de porphyre couvertes d'un voile magnifique : mais le voile ayant été enlevé, on reconnut que les colonnes étaient dégradées par le feu. De là le surnom de *Orbi* donné aux Florentins, et aux Pisans celui de *Traditori*.

5 **Que toute faction aura soif de toi, etc.**

On reconnaît que le poète a écrit ces vers dans les dernières années de sa vie, alors que dégoûté des agitations politiques, et ayant perdu tout espoir de rentrer dans sa patrie, il confond dans l'amertume de son dédain les Blancs et les Noirs, les Guelphes et les Gibelins.

6 **La vénérable et chère image paternelle.**

Que de délicatesse dans ces épithètes accumulées ! Comme le poète se sent ensuite à l'aise pour parler d'amour à un homme tel que ce Brunetto !

7 **D'une Dame du ciel, si vers elle j'arrive.**

Je porterai au trône de Béatrix vos prédictions et celles de Farinata.

8 . . . . **Bien appris ce qu'on cite à propos.**

Allusion à ce vers de Virgile :

« *Superanda omnis fortuna ferendo est.* »

ou bien à ces mots du septième chant : « (*Fortuna*) *volve la spera.* »

9 **De l'Arno fut changé pour boire au Bacchilionne.**

Andréa de' Mossi : prélat de mœurs si corrompues, que le pape Nicolas III l'exila de l'évêché de Florence à celui de Vicence.

Le vers suivant est traduit mot à mot.



CHANT XVI.

1 **Sa belle et sage aïeule habitait chez les Rois.**

Othon IV avait fait épouser à un de ses plus puissans barons Gualdrada, fille d'un noble sang de Florence, pour la récompenser de ce qu'un jour ayant voulu l'embrasser, il obtint d'elle cette chaste réponse : « Qu'à son mari seul elle accorderait cet honneur. »

2 **Homme d'état profond et grand homme de guerre.**

Tasse a dit dans son début de la *Jérusalem Délivrée :*

« *Molto egli oprò col senno et colla mano.* »

Ce Guidoguerra était l'un des principaux chefs du parti Guelphe, et contribua beaucoup à la victoire décisive que Charles d'Anjou remporta sur Mainfroy. (Voir la vie de Dante.)

3 **C'est le Tegghiaïo, guerrier brave et prudent.**

Le même qui conseillait aux Guelphes d'éviter le combat à Monte-Aperto. (Voir la vie de Dante.)

4 **Je fus Rusticucci : certe, à force d'ennui, etc.**

Rusticucci, autre capitaine Guelphe, marié à une femme méchante, se sépara d'elle et vécut dans la débauche.

5 **Les fortunes d'un jour, les nouveaux noms, etc.**

Allusion sans doute aux parvenus, et aussi à l'émigration des Noirs de Pistoie, qui, réfugiés à Florence, y rallumèrent la guerre civile. (Voir la vie.)

6 **S'il t'est donné de dire au monde : « Je l'ai vu. »**

J'ai cherché à rendre dans ce vers et dans ceux qui suivent l'admirable rapidité du texte.

Le Tasse a encore imité cette tournure dans le 15e chant de son poëme.

« *Quandò mi giovera narrar....*
» *E dire : Io fui.* »

7 . . . . et libre en son chemin.

A la différence des autres rivières qui prennent leur source dans le flanc septentrional des Apennins, se confondent avec le Pô et descendent *avec lui* jusqu'à la mer.

L'Acquaqueta s'appelle aussi le Montone, par la même raison peut-être qui fait dire aux marins, quand la mer se gonfle et blanchit : « *La mer moutonne.* »

Grangier dit avec raison que tout le reste du chant est une *merveilleuse figure*. Il faut en dire autant du chant suivant.



CHANT XVII.

1 . . . . s'accroupit le castor.

La comparaison tirée du castor est pleine de justesse sous tous les rapports.

« Le castor, a dit mon illustre aïeul, se tient debout, la
» tête et les parties antérieures du corps élevées, et toutes les
» parties postérieures plongées dans l'eau... L'habitude qu'il
» a de tenir continuellement la queue dans l'eau.... paraît
» avoir changé la nature de sa chair. » Il est ainsi moitié quadrupède, moitié poisson.

Vellutelli prétend que cette queue en s'agitant sous les flots laisse échapper un suintement visqueux qui attire les poissons dont le castor est très-friand. Buffon confirme cette observation. (Hist. nat. Buff. Castor.)

2 . . . . la bête meurtrière.

Le poète donnera plus bas au démon de la Fraude le nom de Géryon, roi d'Espagne, que la fable représente avec trois corps, et qui fut tué par Hercule.

3 . . . . comme un dard de scorpion.

« *La forca.* » Non que le scorpion ait la queue fourchue comme le perce-oreille, mais parce que la rapidité de ses vibrations la fait paraître telle, comme la langue du serpent.

4 Que tous portaient pendue une bourse à leur cou.

Le poète ne nomme pas les usuriers, mais il emploie un tour neuf et ingénieux pour les faire reconnaître : une bourse portant les armoiries des coupables. L'orgueil, dit M. Guiguené, sert ici d'enseigne à l'avarice.

Ces personnages sont Florentins et Padouans.

L'exactitude de Grangier a enfanté ici un vers curieux :

« . . . . Faisant marcher de mes yeux la charrette. »

5 . . . . la voix ne me vint pas.

« . . . . *Incœptus clamor frustratur hiantem...*
» . . . . *Vox faucibus hæsit.*

(Virg. Énéide.)

Les vers suivans sont une admirable peinture.



CHANT XVIII.

1 *Malebolge* **est son nom, etc.**

De *mala*, mauvaise, et *bolgia*, vieux mot gaulois qui signifie besace.

Le puits dont on parle ensuite est comme un axe qui perce par le milieu tous les cercles que nous parcourons.

2 **Ainsi des pélerins la foule, au pont Saint-Ange.**

Boniface VIII institua en 1300 un *Jubilé* général, à l'exemple du peuple hébreu, auquel cette expression est empruntée. Le nombre des pélerins fut si grand, dès la première fois, que, pour éviter la confusion et les accidens, on sépara le pont Saint-Ange en deux parties longitudinales, l'une pour ceux qui allaient à l'église, l'autre pour ceux qui en revenaient. Notre Longchamps, moderne et déjà vieux, donne une idée de cette double procession.

3 **. . . . . au marquis d'Obizon.**

Cet Obizon, marquis de Ferrare, auquel il livra sa sœur Ghisola, est celui que nous avons vu parmi les tyrans, dans le ch. 12e.

4 **. . . jamais, du Reno jusqu'à la Savena, etc.**

Le Reno, que Silius Italicus appelle *Parvus Rhenus*, borne,

à l'occident, une partie du Bolonais, du côté de la Lombardie. La Savena est une rivière à deux milles-est de Bologne, dû côté de la Romagne.

Les Bolonais se font reconnaître en parlant, au mot *sipa*, qui chez eux remplace le *si* de toute l'Italie.

5 Qui la première avait trompé tant d'autres femmes.

Hysiphile trompa les femmes de Lemnos, en feignant de tuer son père, Thoas, qu'elle sut dérober au massacre général. Elle fut abandonnée comme Médée, magicienne, fille du roi de Colchos, qui, par ses enchantemens, avait aidé à la conquête de la Toison-d'Or.

Les séducteurs sont enfermés dans la même enceinte, avec ceux qui favorisent la séduction.

6 C'est Interminelli qui, je pense, est ton nom.

Gentilhomme affable, poli, mais le plus détestable flatteur de son temps. Ces kirielles de noms propres sont le désespoir d'une traduction en vers.

7 C'est l'infâme Taïs, etc.

(Voir l'Eunuque de Térence, act. 3, scène 1re.)



CHANT XIX.

1 Simon, vil magicien, prince des imposteurs.

Simon, philosophe de Samarie, ayant été témoin des pro-

diges opérés par le baptême, offrit de l'argent à saint Pierre, pour acheter la puissance de conférer comme lui la grâce du Saint-Esprit. Il fut maudit par le saint apôtre. On appelle Simoniaques ceux qui trafiquent des choses sacrées.

2 **Pour sauver un enfant qui s'y noyait, etc.**

Dante, accusé de sacrilége pour le fait qu'il rapporte ici, saisit en passant l'occasion de se justifier.

3 **Et j'étais comme un prêtre, etc.**

Au 14e siècle, on enterrait les parricides tout vivans, la tête en bas.

4 **Quoi! déjà? quoi! déjà descendu sur ce bord?**

L'ombre qui parle est celle de Nicolas III, de la famille des *Orsini*, élu pape en 1277, et mort en 1280. Celui qu'il croit entendre, et qui ne devait mourir qu'en 1303, est Boniface VIII, devenu pape par le grand refus de Célestin V.

5 **Qu'il n'en restera, lui, etc.**

Nicolas aura attendu Boniface vingt-trois ans, tandis que Boniface ne précédera que de neuf ans Clément V. Ce prélat n'étant qu'archevêque de Bordeaux, sous le nom de Raymond, obtint par le crédit de Philippe-le-Bel, la triple couronne. Le poète compare ce prélat au Jason dont il est parlé dans les Machabées, et qui, ayant obtenu d'Anthiochus la dignité de grand pontife, souilla le temple de mille abominations.

6 **. . . . . le rang qu'avait perdu le traître.**

Le rang d'apôtre, à la place du traître Judas.

7 **Cet or qui près d'un roi t'inspira tant d'orgueil.**

Nicolas III, ayant demandé la fille de Charles d'Anjou pour un de ses neveux, ce prince répondit : que bien que Nicolas eut les pieds rouges (couleur de la chaussure des princes de l'Eglise), il n'était pas encore digne de s'allier au sang de France. Le pontife furieux se vengea par des vêpres, mais par des vêpres siciliennes, qui firent couler des torrens de ce sang français dont on était si fier.

8 **. . . . . au moins ce superbe butin.**

L'empereur Constantin ayant été baptisé par le pape Sylvestre, combla de bienfaits le Saint-Siége, et lui fit don principalement de ce magnifique palais de Latran, d'où sont partis les foudres de tant de conciles. Pourquoi saint Jérôme dit avec énergie : « *Devotio peperit divitas, et filia suffo-*
» *cavit matrem.* »



CHANT XX.

1 **. . . . . et baignaient les fesses de leurs flots.**

Grangier, moins pudique, a été plus exact.

« Quand j'aperçus de près ainsi vilainement,
» Nostre image à rebours, que les pleurs de la face
» Baignaient dessus le c.. les fesses par disgrâce. »

2 **Lève, lève la tête, et vois le grand Augure.**

Amphiaraüs, fils d'Apollon et d'Hypermnestre, l'un des sept rois qui se liguèrent pour remettre Polynice sur le trône de Thèbes. Il avait lu dans l'avenir qu'il mourrait à ce fameux siége. Cependant, pressé par Argie, femme de Polynice, il s'y rendit, et fut englouti dans un abîme. (*Métam. d'Ov.* — IX.)

3 **Voici Thirésias, etc.**

Fameux devin de Thèbes. Pris pour arbitre un jour entre Jupiter et Junon sur la prééminence des deux sexes, il décida en faveur des hommes, ajoutant, pour contenter Junon, que les femmes étaient plus sensibles. Jupiter lui accorda le don de lire dans l'avenir ; Junon le rendit aveugle.

4 **Après lui vient Arons, etc.**

Devin de la Toscane, qui s'était retiré dans les carrières de Luni, au-dessus des plaines de Carrare.

« *Aruns incoluit desertæ mœnia Lunæ,*
» *Fulminis edoctus motus, venasque calentes*
» *Fibrarum et monitus errantis in aera pennæ.* »

(Phars. — Luc. — Ch. Ier.)

5 **C'est Manto, etc.**

Fille de Thirésias. Le siége de Thèbes s'étant terminé par la mort des deux frères-ennemis, Thèbes, la ville de Bacchus, passa du joug de Créon sous le joug de Thésée.

Combien ce récit plaît dans la bouche de Virgile !

6 **Là, le droit de bénir se dispute et se donne, etc.**

C'est-à-dire que les bornes de ces diocèses sont contestées entre les trois évêques qui les gouvernent.

Les Apennins, qui traversent l'Italie dans toute sa longueur, ne sont ici que les montagnes du Tyrol, où est situé le lac Benaco.

7 **Avant que Pinamont, etc.**

Pinamont de' Buonacossi conseilla au gouverneur de Mantoue d'exiler les nobles qui gênaient son ambition. Casaladi, privé de ses appuis naturels, fut supplanté par le fourbe Pinamont, qui semblait s'être rappelé les leçons de Tarquin-le-Superbe et les pavots de Gabie.

8 **Il fut Augure, au temps où les bras de l'enfance, etc.**

La flotte des Grecs, commandée par Agamemnon, fut dix ans à se former. Retenue dans les ports de l'Aulide, elle se mit en mer à la voix de Calchas et d'Euriphile.

« *Suspensi Euriphilum scitatum oracula Phœbi*
» *Mittimus...* »

C'est à ces vers de l'Enéide que Virgile fait allusion un peu plus bas.

9 **L'autre aux flancs décharnés est l'écossais Michel.**

Devin attaché à Frédéric II.

Guido Bonatti, autre devin natif de Forli, qui a composé un ouvrage sur l'astrologie.

Asdent, cordonnier de Parmes.

10 **Dans une image en cire et des cercles en fer.**

Pratiques de sorcellerie auxquelles les femmes surtout se livraient avec passion, dans les temps de superstition et d'ignorance. Un coup de poignard porté à l'une de ces images mystérieuses devait nécessairement frapper la personne qu'elle représentait, soit que l'on eût l'intention de rendre

le coup mortel, soit que l'on daignât se contenter d'une bonne correction.

11 Caïn — avec son faix d'épines sur le dos — etc.

Cette explication populaire des taches de la lune est encore en honneur parmi les habitans de nos campagnes. Dante fait comprendre ici qu'une nuit entière s'est écoulée depuis que Virgile lui est apparu dans la forêt des vices.



CHANT XXI.

1 Ainsi, pendant l'hiver, etc.

J'ai rejeté à la fin de cette magnifique comparaison, le seul trait qui se rattachât réellement à l'objet comparé. Le lecteur, charmé par douze beaux vers, demande que la logique n'y perde rien.

2 Ah ! dans tout son aspect, etc.

Déjà par une exclamation semblable, et d'un seul coup de pinceau, le poète a peint l'ange qui lui ouvrit les portes de Dité. (Chant 9e.)

3 Malebranches, à vous ! etc.

De *male*, mauvaises, et *branche*, griffes : mot composé par le poète, comme *malébolge*.

4 . . . . chers à Sainte-Zita.

Lucques, sous l'invocation de Sainte-Zita. On ne sait plus quel grand personnage Dante a voulu désigner ici.

5 Excepté Bonturo, là tout homme est vénal.

Ironie aussi fine que déchirante. Car ce Bonturo était l'homme le plus vénal de toute la république.

6 . . . . . Tu n'as pas ici la Sainte-Image.

— « Les Lucquois avoyent en l'église Saint-Martin, la face » de Notre-Seigneur, que fit faire Nicodemus, son disciple, » en grande vénération; et en l'invoquant ils se fioyent » beaucoup au secours et ayde de Dieu... C'est une moque- » rie dont usent les démons contre ce pauvre damné. » (Note de Grangier.)

7 Et dans le Cerchio, etc.

Fleuve de l'état de Lucques.

8 Déjà je les connais, etc.

Allusion au voyage ordonné par Erycto.

9 Moi, comme ces soldats qui, chassés de Capronne.

Les Lucquois (Guelphes), assiégés par les Pisans (Gibelins), dans le fort de Capronne, n'en sortirent avec la vie sauve qu'en se soumettant à traverser le camp ennemi sans armes, et liés ensemble par une longue corde.

10 Tout près est une roche, etc.

Le démon trompe les poètes, comme on le verra plus tard.

Les derniers vers de ce chant indiquent déjà que les gardiens de Malébolge nourrissent quelques mauvaises résolutions envers leurs nouveaux hôtes.

11 **Hier, douze cents ans, etc.**

1266 ans après le Vendredi, où mourut le Christ âgé de 34 ans : ce qui donne juste l'an 1300, et l'anniversaire du Vendredi-Saint.

12 **L'escouade fit volte, etc.**

Cette dernière image est belle de cynisme et de rudesse. Mais, bon Dieu ! comment rendre le vers qui la termine?

Heureusement Grangier est là pour prendre sur lui la responsabilité d'une imperturbable exactitude.

« Par le gauche rempart tournent d'un grand desir :
» Mais premier un chacun avait la langue étroite ;
» Et tourné sur leur duc avec les dents tempeste,
» Et aussi de son c.. il fait une trompette. »

Et sa note est encore plus énergique que sa traduction!



CHANT XXII.

1 **Dans les champs d'Arezzo, etc.**

Allusion à divers combats, et notamment à la bataille de Campaldino, où Dante a joué un rôle. (Voir sa vie.)

2 **N'ont, je pense, été mûs par de semblables sons.**

Le poète, comme on le voit, tient beaucoup à l'image qui termine le chant précédent : car voici une fort belle tirade dont le seul but est d'y reporter le lecteur.

3 **Je suis de la Navarre, etc.**

Celui qui parle est Giampolo, fils d'une femme noble et d'un homme débauché.

4 **C'est frère Gomita, etc.**

Né en Sardaigne. Sa patrie était alors sous le joug des Pisans, qui l'avaient divisée en quatre gouvernemens, dont Logodoro faisait partie. Le seigneur Ninus de Visconti tenait celui de Gallure et avait Gomita pour favori.



CHANT XXIII.

1 **Je me représentais l'ingénieuse fable.**

Imitée d'Esope et de Phèdre par notre inimitable Lafontaine.

2 **Telle, à des cris confus, une mère s'éveille.**

Cette image respire une sensibilité profonde. C'est aussi dans le cœur que j'ai puisé le dernier vers.

« Elle n'a rien perdu, car son fils est sauvé. »

3 **. . . . . arrivée au plus près de la dent.**

La dent de la roue du moulin á eau.

4 **Me rappelaient Cologne et ses religieux.**

Cologne ou Colonia, colonie des anciens Romains, surnommée Agrippina, parce que le gendre d'Auguste, Agrippa, la fit reconstruire. Le vers suivant fait allusion à un supplice inventé par Frédéric II. Il faisait couvrir de chappes en plomb les gens coupables du crime de lèze-majesté, et les jetait ainsi vêtus sur des charbons ardens.

5 **Deux ombres dont les yeux peignaient l'empressement.**

Contraste qui semble encore ralentir la marche des deux ombres.

Dante tire tous ses effets de la position même de ses personnages. Dès qu'il a touché une matière, elle se colore, elle s'anime, elle respire. Un rhéteur fait de pompeuses descriptions : le poète fait de la peinture.

6 **Tous deux Frères-Joyeux, etc.**

Surnom donné par dérision à l'ordre demi-religieux, demi-guerrier, des frères de Sainte-Marie, fondé par Benoît IV : parce que les gentilshommes qui en faisaient partie passaient leur vie dans la débauche. Les palais des Uberti, brûlés par les Guelphes, sous la direction des deux Podestats, étaient situés dans le Gardingo. (Voir la vie de Dante.)

7 **Le Poète jetait un regard de surprise.**

La surprise de Virgile est naturelle : quand il est descendu pour la première fois, Caïphe n'était pas encore là : cette croix est un spectacle nouveau pour lui.

8 **A Bologne on m'a dit souvent, reprit le Frère, etc.**

On lui avait enseigné, dans l'Université de Bologne, ce passage de saint Jean : « *Diabolus mendax est et pater men-* » *dacii.* » (Ch. 8e, vers. 44.)

9 **Le poète irrité, etc.**

Contre Malacoda, qui l'a trompé, peut-être aussi un peu contre le maudit qui lui donne une leçon.



CHANT XXIV.

1 **A ce point de l'année, etc.**

On ne se lasse pas de relire les dix-huit premiers vers de ce chant.

2 **On dompte la paresse, etc.**

Horace a dit :

> « *Qui studet optatam cursu contingere metam*
> » *Multa tulit fecit que puer, sudavit et alsit.* »

On ne sait ce qui domine dans ce morceau, de la grâce ou de l'énergie. On se sent animé, en le lisant, comme aux sons d'une musique guerrière.

3 **Qu'on ne nous parle plus des sables lybiens.**

L'idée première de cette énumération est dans Lucain, au livre 9 de la Pharsale. Voici l'explication précise du texte : *Chelidri,* serpens amphibies. *Iaculi,* qui s'élancent avec la rapidité d'un javelot. *Pharès,* qui ne touchent la terre que par l'extrémité de leur queue. Cencri (cancres), tachetés de petits points jaunes, d'un mot grec qui signifie grain de millet. Amphesibena, qui a deux têtes, une tête à chaque extrémité.

4 . . . . . **sans espoir d'héliotrope, etc.**

Sorte de jaspe nuancé de vert et tacheté d'étoiles rouges, auquel on attribuait la propriété de rendre invisible. Ou bien encore la plante qui porte ce nom, et qui, dit-on, guérit les piqûres des serpens.

5 **Tel le Phénix (au moins dans les chants du poète).**

Tout ce morceau est imité d'Ovide. — Voyez aussi Pline (liv. x, ch. ii.) Lactance et plusieurs autres écrivains qui nous ont donné très-sérieusement l'histoire naturelle de cette merveille.

6 **Je suis Vanni Fucci, etc.**

Il était fils naturel d'un gentilhomme de Pistoie, nommé Fuccio de' Lazzeri. Il exerça ses brigandages dans les environs de cette ville, qui fait aujourd'hui partie de l'Etrurie.

7 **Là-haut sa violence est cependant citée.**

C'est-à-dire : comment se fait-il qu'il ne soit pas plus haut dans le cercle des violens? Il nous cache donc quelque grand crime qui l'a précipité plus bas.

8 **Pistoie expulse un jour tous les Noirs à la fois.**

Les Cancellieri de Pistoie, tous Guelphes, étaient divisés en deux branches, et se distinguaient par les surnoms de *Blancs* et de *Noirs*. Des discordes s'étant glissées dans cette famille, les Noirs furent chassés et se réfugièrent à Florence, où leur présence excita de nouveaux troubles et changea la face de la république.

En 1301, le marquis Marcello de Malaspina partit du val de Magra, à la tête des Noirs exilés, et battit les Blancs de Pistoie dans les champs de Picènes. Cet évènement fit rappeler les Noirs à Florence, et contribua par conséquent à la

ruine de Dante. Voilà pourquoi Vanni Fucci termine son imprécation par ces mots :

« Et que ton désespoir soulage ma souffrance. »

(Voir la vie.)



CHANT XXV.

1 **Il dit : et par un geste insultant, le pervers, etc.**

Le geste dont parle le poète, inconnu parmi nous, consiste, disent les Italiens, à passer le pouce entre l'index et le médius. *Faire les cornes*, est un équivalent que j'ai cru pouvoir indiquer. Grangier a traduit *le fiche* par *fiches* ; c'est de ce mot qu'est venue probablement l'expression triviale « *je m'en fiche.* »

2 **Pas même le maudit tombé des murs Thébains.**

Capanée, dont il est question au chant 14e.

3 **. . . . . Ce centaure est Cacus.**

La mythologie n'a jamais rangé Cacus parmi les centaures. Dante lui prête cette forme sans doute pour faire entendre que, par ses mœurs féroces, il tenait autant de la brute que de l'homme.

« *Semper que recenti*
» *Cæde tepebat humus foribus que affixa superbis*
» *Ora virum tristi pendebant pallida tabo.* »

(Enéid. Lib. viii.)

4 **. . . . . Dites-nous qui vous êtes ?**

On ne saurait trop remarquer avec quel art le poète con-

serve à tous ses personnages leur caractère. Ne semble-t-il pas ici voir une troupe de brigands sortant de leur embuscade pour vous surprendre?

5 . . . . **Cianfa n'est-il pas là?**

De la famille des Donati (Noirs) de Florence. C'est lui qui sans doute va nous apparaître sous la forme d'un serpent; ce que Grangier appelle *une gentille métamorphose.*

6 **Pauvre Angel, criaient-ils! etc.**

Angelo Brunelleschi, de Florence.

7 **Laisse Nasidius se gonfler dans tes vers.**

Lucain, dans sa Pharsale, liv. 9., parle des serpens qui furent rencontrés en Lybie par Caton. « *Se gonfler* » rappelle à la fois l'effet de la piqûre d'un de ces reptiles et le reproche d'emphase adressé de tout temps à Lucain.

8 **Aréthuse en fontaine et Cadmus en serpent.**

Non seulement le poète, avec le sentiment de sa supériorité, porte ici un défi à deux puissans rivaux; mais il prépare habilement l'esprit du lecteur à croire des choses merveilleuses, en s'appuyant comme au hasard sur des exemples de même nature qui donnent plus de poids à son récit.

« Voilà, dit Rivarol, des tableaux où le Dante se montre » bien dans cette magnifique horreur sur laquelle le Tasse » s'est tant récrié. Richesse de style, fierté de dessin, âpreté » d'expression, tout s'y trouve. »

M. Ginguené n'admire pas moins ce morceau, où le poète nous représente des objets fantastiques, des êtres ou des faits hors nature, avec tant de vérité, de naturel et de force, que l'on croit les voir en les lisant, et que les ayant vus une fois on croit toute sa vie les avoir vus.

9 **L'autre aux enfers, Gaville, emporta tes regrets.**

Francesco Guercio Cavalcante, gentilhomme florentin, ayant été tué par les habitans de Gaville, bourg situé dans le val d'Arno, dut *exciter leurs regrets*, car ils furent presque tous immolés à ses mânes.

Puccio Sciancato, que Dante reconnaît, est un autre Florentin assez insignifiant.



CHANT XXVI.

1 **Mais si le Vrai se mêle aux songes du matin.**

Dante s'empare d'une superstition des anciens, pour donner à cette prédiction faite après coup une couleur prophétique. On retrouve la même idée avec plus de développement, dans le ch. 9 du Purgatoire. Ovide a dit :

« *Namque sub aurorâ jamjàm comitante lucernâ,*
» *Somnia quo cerni tempore vera solent.* »

Eurypide combat cette erreur populaire.

« ψευδεῖσ ὄνειροι χαιρεθ' ὀδέν ἔστ'αρα. »

2 **Don de ma bonne étoile, ou don plus précieux.**

Don de ma bonne étoile. — C'est le tribut payé aux croyances astrologiques du temps, et dont on retrouve des traces dans le langage de Brunetto Latini. (Voir le Chap. XV.) *Ou don plus précieux;* c'est-à-dire obtenu de la grâce du ciel.

On aime cette sorte d'invocation jetée là comme par un élan involontaire.

3 **J'étais comme le saint, etc.**

Elysée étant poursuivi par une troupe d'enfans, les maudit. Aussitôt, deux ours, dit le livre des Rois, sortirent de la forêt voisine et dévorèrent 42 de ces malheureux. (Ch. 2e, vers. 23 et 24.)

4 **On dirait le bûcher où Thèbes vit deux frères.**

Etéocle et Polynice, s'étant tués l'un l'autre, furent placés sur le même bûcher; mais les flammes, dit-on, se séparèrent, comme si les haines des deux rivaux ne fussent pas mortes avec eux.

« ...*Tremuêre rogi, et novus advena busto*
» *Pellitur : exundant diviso vertice flammæ.* »
(Stace. — Théb. — Ch. XII. — V. 430 et suiv.)

5 **Ils payent le larcin fait à Déidamie.**

Déidamie, fille de Lycomède. Thétis, pour soustraire son fils à la mort qui l'attendait devant Troie, l'avait caché sous des vêtemens de femme parmi les suivantes de Déidamie. On sait par quelle ruse Ulysse et Diomède le découvrirent. Achille, à la vue d'une épée, la saisit et suivit les deux princes grecs; mais il laissa Déidamie désespérée et mère de Pyrrhus.

6 **Ils sont Grecs; et je puis seul, peut-être, etc.**

Il y a de grandes contestations sur le sens de ces deux vers; mais j'avoue que celui-ci me parait seul raisonnable.

8 . . . . mais que l'un de vous dise.

Ulysse.

Le poète veut faire raconter à Ulysse lui-même comment s'est terminée sa vie.

9 . . . . Quand je quittai Circé.

Magicienne fameuse, qui changeait les hommes en bêtes. Ulysse ayant appris qu'elle retenait quelques-uns de ses compagnons, résolut de les délivrer. Mais séduit lui-même par ses charmes, il resta plus d'une année près d'elle.

Gaéta, dont il est parlé au vers suivant, ainsi nommée du nom de la nourrice d'Enée, qui y était ensevelie.

10 L'île de la Sardaigne et Maroc, etc.

Maroc : Cette expression toute moderne ne peut s'expliquer dans la bouche d'Ulysse que par les récits qui arrivent chaque jour de la terre par les nouveaux damnés, ainsi que l'a dit Farinata dans le 10e chant. C'est là encore ce qui explique comment Virgile parle à chaque instant d'évêques et de papes.

11 . . . . au canal.
Où le puissant Hercule, etc.

C'est aujourd'hui le détroit de Gibraltar, marqué des deux côtés par deux montagnes, l'un sur la terre d'Afrique, appelée Abila, l'autre sur la côte d'Espagne, appelée Calpe. On les désigne sous le nom de colonnes d'Hercule ; c'est sur l'une d'elles que le demi-dieu aurait gravé le fameux *nec plus ultrà,* effacé depuis par Christophe Colomb.

12 Notre poupe au Matin tourne ses yeux fidèles.

Du côté où le soleil se lève, à l'orient. — Pour suivre avec intérêt cet épisode, il faut avoir le globe sous les yeux. On verra que parti de l'Asie-Mineure, de l'Orient, le navigateur, après avoir franchi le détroit de Gibraltar, cingle vers la gauche; c'est-à-dire au sud-ouest, vers les hautes mers du pôle antarctique, tout-à-fait inconnues alors, et que les anciens croyaient inhabitées, *senza gente*.

13 Quand un pic apparut bruni par la distance.

La montagne du Purgatoire, suivant les uns (voir les derniers mots de Virgile dans le dernier chant de l'Enfer) ; suivant les autres, une des côtes de cette Amérique connue, dit-on, des anciens, sous le nom d'Athlantide, et qui occupait déjà vaguement les méditations du 14e siècle.

Mais toutes les opinions seront d'accord sur ce point, que voici un morceau plein de charmes. Il réveille les nobles souvenirs d'Homère : il nous repose des mesquines querelles des Blancs et des Noirs, pour nous reporter au milieu des illustres amis de notre enfance. Et la pitié, ce grand ressort du drame, s'accroît de tout l'intérêt que nous inspirent ses héros.



CHANT XXVII.

1 Tel le bœuf Sicilien que Péryl cisela.

Phalaris, tyran de Syracuse, fit construire un taureau en

bronze, dans lequel on enfermait des hommes vivans; puis on l'exposait à la flamme. Les cris des malheureux, en passant par des tubes artistement ménagés, simulaient les mugissemens du taureau. Péryl, inventeur du supplice, en fut la première victime.

2 **Car je fus de la gorge, entre la riche Urbin.**

Guido de Montefeltro : vaillant homme de guerre pendant sa jeunesse, et pieux Franciscain vers les dernières années de sa vie. Une inscription gravée sur son tombeau commente longuement les torts que Dante lui reproche.

3 **L'aigle de Polenta, etc.**

On comprend que le poète a pris ici les armoiries des familles pour les familles elles-mêmes.

4 **Le rempart illustré par le siége impuissant, etc.**

Allusion pleine d'adresse; car celui qui écoute commandait à Forli contre les Français auxiliaires du pape Martin IV.

La famille des Ordelaffi, maîtres de cette ville, portait un lion vert dans ses armes.

5 **Le dogue déjà vieux et l'autre jeune encore.**

Malatesta, seigneur de Rimini. Le poète le fera mieux connaître dans le chant suivant. « *L'autre.* » C'est-à-dire son fils.

Montagna, jeune gentilhomme de Rimini, assassiné par les ordres de Malatesta.

6 **Le lionceau d'azur couché sur son hermine.**

Armoiries de Meynardo Pagani, seigneur de Faënza et d'I-

mola, villes situées l'une près de Lamone, l'autre sur le Santerno. Ce Pagani fut tour à tour Guelphe et Gibelin.

7 **Que dirai-je des murs par le Sauro baignés ?**

La ville de Césène.

8 **. . . . . et sous le saint cordon.**

Signe caractéristique de l'ordre de Saint-François.

9 **N'était que le Grand-Prêtre, etc.**

Boniface VIII.

10 **Non : ils n'étaient point là quand Acre fut soumis.**

Ces ennemis de Boniface étaient les Colonna, d'une riche et puissante famille qui habitait à Rome, près de Saint-Jean-de-Latran. Au temps de Dante, on s'occupait encore beaucoup de la dernière croisade qui avait eu lieu sous saint Louis en 1248. D'indignes chrétiens avaient livré aux Musulmans la ville de Saint-Jean-d'Acre, autrement appelée Ptolémaïde. Ceux qui ont vendu au soudan *leur vil service* sont les Juifs, marchands dans tous les temps et dans tous les pays, et que Dante foudroie avec toute l'intolérance du moyen-âge.

11 **Dans l'espoir de guérir sa lèpre par un pacte.**

Constantin, empereur, après avoir exilé le pape Sylvestre, qui lui avait donné le baptême, vint le trouver dans une grotte du Mont-Soracte, où le pontife s'était retiré, et lui offrit de lui rendre tous ses honneurs, s'il le guérissait de la lèpre.

« *Vides ut alta stet nive candidum*
» *Soracte*. . . . . »

Les voyageurs trouvent encore le Mont-Soracte tel que l'a

dépeint Horace : il a seulement changé de nom ; et c'est sur le Saint-Oreste que brillent aujourd'hui les antiques neiges qui le font découvrir de loin sur la route de Rome à Viterbe.

12 **Sont celles que naguère un autre a méprisées.**

Un autre, Célestin V, prédécesseur de Benoît : nous avons déjà plusieurs fois parlé du *grand refus*.

13 **Promets beaucoup, tiens peu, lui dis-je, et tu vaincras.**

Boniface suivit ce conseil, et s'étant emparé de Palestrino, traita avec une grande rigueur les Colonna qui commandaient dans la place.

14 **Tu ne me croyais pas si bon logicien.**

Non : nous ne le désirions même pas... Voilà bien l'esprit du temps qui perce par tous les pores ! Que l'on compare ces froides subtilités de l'école avec le simple et noble épisode d'Ulysse ! Le beau est éternel : on ne saurait en changer le type sans l'altérer. Toutes ces beautés, dites relatives, pour lesquelles un siècle, un peuple, se passionnent tout à coup, hors des règles tracées *par la nature et par l'art*, doivent tomber aussi rapidement qu'elles se sont élevées, et ne laisser pas plus de traces après elles, comme dit notre poète :

« Que le souffle dans l'air et l'écume sur l'eau. »

15 **Celui-là, cria-t-il, au feu-larron est dû.**

Le feu-larron, parce qu'il dérobe les âmes aux regards.

Que de tâtonnemens, de circonlocutions, d'équivalens, sous la plume d'un traducteur consciencieux, avant d'en revenir à cette simplicité originale du texte !... Je ne sais si je me fais illusion : mais après avoir bien souvent reculé

devant mon rude joûteur, je me suis toujours applaudi chaque fois que j'ai osé le prendre corps à corps.



CHANT XXVIII.

1 **Qui, fût-il plus que moi libre dans son allure.**

C'est-à-dire, fût-il affranchi des entraves de la rime et de la mesure.

2 **Les nobles anneaux d'or eurent si triste part.**

On sait que, dans les plaines de la Pouille, à Cannes, Annibal remporta une grande victoire sur les Romains, pendant la seconde guerre punique, et que le lendemain on recueillit, par boisseaux, les anneaux d'or des chevaliers morts sur le champ de bataille.

3 **Ceux qui, pour s'être armés contre Robert Guiscart.**

C'est-à-dire les soldats de l'empereur Alexis, qui furent battus en 1081 par le vaillant Robert Guiscart, frère de Richard, duc de Normandie, dans ces mêmes plaines de la Pouille, où César et Pompée s'étaient disputé l'empire du monde.

4 **. . . . . Ceux morts à Ceperanes.**

Et mieux Ceperano, ville de la Pouille, où Mainfroi, fils de

Frédéric II, fut trahi par les Apuléens, et tué par Charles d'Anjou. (Voir la vie de Dante.)

5 **Ajoutez les guerriers morts à Tagliacozzo.**

Le fort de Tagliacozzo, dans la Pouille où Charles d'Anjou triompha pour la cinquième fois des troupes Apuléennes, non plus par la valeur, mais par la ruse d'un vieux chevalier français nommé Alard.

6 **Il se perd moins de vin d'un tonneau défoncé, etc.**

Le moyen de présenter à des yeux français l'image que Grangier a cru devoir adoucir ainsi :

« Sur les jambes pendaient les boyaux : la poitrine
» Paraissait, et le sac détestable et vilain
» Qui de ce qu'il gloustit fait une m.... indigne ;
» Tandis que pour le voir *je m'amusais à plein....* »

Quelle récréation ! Heureusement Dante n'a pas dit que ce spectacle l'*amusait à plein*.

7 **Dis à Fra-Dolcino que si, dans sa tanière.**

Mahomet avait déjà un pied levé pour s'éloigner ; mais apprenant que Dante est vivant et retournera sur la terre, il lui donne en raillant *ses commissions* pour Fra-Dolcino, son confrère en prédications impies. Ce Fra ou frère Dolcino est un fou qui, vers la fin du 13e siècle, se mit à prêcher la communauté de femmes. (On voit que ce n'est pas une invention toute moderne.) Bloqué, en 1305, avec trois mille de ses adeptes, dans les montagnes de la Navarre, il fut pris par famine et brûlé vif.

8 **Un jour rappelle-toi Pierre de Médicine.**

Médicina, bourg près de Bologne. Pierre avait jeté la dis-

corde entre le comte Gui ou Guido de Polenta et Malatesta, seigneur de Rimini.

9 **Puis il fera si bien qu'à rien ne servira**
Qu'ils adressent des vœux au vent de Focara.

Il les fera jeter à la mer par les rameurs ; de telle sorte que leur mort ne sera pas causée par une tempête, et que, suivant la coutume des marins, ils n'auront pas de vœux à adresser au redoutable vent parti de la montagne de Focara. Cette montagne est voisine du château de la Cattolica, entre Rimini et Pesaro.

10 **L'âme à la vue amère, etc.**

C'est-à-dire à qui fut si amère, si fatale, la vue du pays gouverné par Malatesta. Pierre a dit plus haut :

« ...Les lieux qu'un de nous voudrait ne pas connaître. »

Celui-là, c'est Curion, orateur exilé de Rome et qui, sur les bords du Rubicon, dissipa les scrupules de César, en lui disant :

« *Tolle moras : nocuit semper differre paratis.* »
(Phars. Lib. 1. 8. 28.)

11 **. . . . . Et Mosca, cria-t-il.**

Voici un personnage réellement important. C'est Mosca Lamberti Degli Uberti, celui qui en 1215 alluma, par un mot, la longue guerre des Guelphes et des Gibelins. (Voir la vie de Dante.)

12 **Sache au moins que je fus Bertrand de Born, etc.**

Vicomte de Hautfort, brave chevalier et ménestrel célèbre. Il fut gouverneur de Jean-sans-Terre, fils de Henri II, roi d'Angleterre, et que l'on nommait, dit M. Ginguené, le *jeune*

Roi. Il excita son élève à s'armer contre son père. Le prince rebelle, assiégé dans le château de Hautfort, fut tué. Bertrand fait prisonnier fut bien traité par le vainqueur. Il se compare avec Architophel qui arma le jeune Absalon contre David.

13 **Mon cerceau séparé du tronc qui l'a formé.**

Séparé de la moelle épinière dont le cerveau n'est qu'un appendice.

14 **Le droit du Talion contre moi s'est armé.**

Talion, du mot latin *talis,* tel, semblable : cette loi punissait le coupable par le même genre de dommage qu'il avait causé.



CHANT XXIX.

1 **Embrasse — et bien peuplé — vingt-deux milles de tour.**

Ainsi, à l'aide de ce vers rapproché des vers 85 et 86 du chant suivant, on peut calculer l'étendue que Dante a donnée à son Enfer et à chacun des cercles qui le composent.

2 **La lune est sous nos pieds, etc.**

Il est plus de midi : car hier elle était dans son plein.

3 **C'est Géri del Bello, criait la triste race.**

Géri del Bello, parent de Dante, et dont la maison, à Florence, touchait celle du poète. Querelleur et *semeur de rixes*, il fut tué par un Sacchetti, et ne fut vengé que trente ans après par la mort d'un Sacchetti, qui fut tué à son tour. C'est la vendetta italienne refugiée de nos jours dans les montagnes de la Corse, d'où elle sera chassée bientôt par cette éducation libérale que l'on répand partout et qui adoucit les mœurs du peuple en éclairant son esprit.

4 **Les miasmes de Sardaigne et ceux de la Maremme.**

La Maremme, c'est le nom d'une partie du littoral de la Toscane, entre Sienne et Pise, d'où s'exhalent, pendant les grandes chaleurs, des vapeurs pestilentielles. Valdichiana, autre partie malsaine de la Toscane, entre Arezzo, Cortone, Chiusi et Monte-Pulciano.

5 **Avec des fourmis, Dieu réforma notre espèce.**

La peste ayant dépeuplé l'île d'Egine, Eaque pria Jupiter de transformer en hommes des fourmis qu'il rencontra. Ce vœu fut exaucé, dit Ovide. Le nouveau peuple s'appela Mirmidon, de μυρμεξ, fourmi.

6 **Et puisse un jour ton ongle à son œuvre suffire!**

Puisse ton ongle apaiser la demangeaison qui te tourmente!

7 **Moi, d'Arezzo, dit l'un : Albert m'a mis au feu.**

Griffolino d'Arezzo, grand Alchimiste, qui était parvenu à s'élever dans les airs. Mais Dieu, comme on voit, confondit cette autre Babel.

8 **Fut-il, dis-je au poëte, une race plus vaine, etc.**

Voilà un coup étourdissant pour notre amour-propre national. Les Français du 19e siècle se reconnaîtront-ils dans un portrait tracé il y a cinq cents ans?



CHANT XXX.

1 **Quand Junon (et combien de maux l'ont révélé !)**

Sémélé, aimée de Jupiter et mère de Bacchus, était fille de Cadmus, le fondateur de Thèbes. Ino, autre fille de ce prince, se précipita dans la mer avec Mélicerte, son fils, pour échapper à la démence furieuse d'Athamas, aveuglé par Junon.

2 **Elle trouva gisant Polydor son seul bien.**

Dernier des cinquante enfans de Priam et d'Hécube. Polixènes avait été immolée, sous les yeux d'Hécube, aux mânes d'Achille.

« . . . . *torva canino*
» *Latravit rictu.* . . . . »

(Juvén. — Sat. x.)

« . . . . *latravit conata loqui.* »

(Ovid. — Métam. 13.)

3 **C'est l'antique Myrrha, etc.**

Fille de Cynire, roi de Chypre.

4 **Comme l'autre qui court, et qui, non moins infâme.**

C'est-à-dire : de même que Myrrha, pour tromper son père, se cacha sous les vêtemens de sa mère, de même Gianni Schicchi emprunta la voix de Buoso, déjà mort, et s'étant couché dans son lit, dicta sous son nom un testament qui enrichissait les Donati au préjudice des héritiers naturels. Le prix de cette fraude fut la plus belle cavale des écuries de Simon Donati.

5 **Voyez de maître Adam et plaignez la misère.**

C'était un artisan de Brescia qui, pressé par les comtes de Romena, falsifia les florins d'or de Florence, frappés à l'effigie de saint Jean-Baptiste. Il fut brûlé vif. Les comtes de Romena étaient trois frères : Gui, Alexandre et Aguinolphe. Adam exprime par une image énergique la soif de vengeance qui le dévore.

6 **J'oublirais de Brenda la limpide fontaine.**

Fontaine de Sienne, qui existe encore, près d'une des portes appelée *Porta di fonte Brenda*.

7 **L'une accusa Joseph, trop pur pour qu'on la croie :**
L'autre fourbe est Sinon, Sinon le Grec de Troie.

L'une, la femme de Putiphar : l'autre, ce Grec qui feignit de se livrer aux Troyens, pour mieux les tromper.

8 **Quand Priam abusé te dit : « Sois notre frère. »**

Allusion à ce mot de Priam, dans l'Enéide :

« *Noster eris.* »

On a beaucoup reproché au poète toute cette scène; et lui-même, comme on le voit à la fin, semble aller au-devant

de la critique : mais il faut remarquer le rang obscur des interlocuteurs; et qui voudrait d'ailleurs, en retranchant ce morceau, se résigner à perdre la rapidité du dialogue, l'âpre rudesse des reproches, la perçante finesse des ironies que les maudits échangent entre eux?



CHANT XXXI.

1 **Le preux Roland, après la fatale journée.**

Les romanciers racontent que le bruit de son cor fut entendu à huit lieues de là par l'empereur Charlemagne.

Par *ses projets dévots*, il faut entendre le projet de chasser les Sarrazins de la terre chrétienne.

2 **Tel que Montereggio ceint de bastions énormes.**

Château fort qui appartenait à la république de Sienne.

3 **Au globe de saint Pierre elle eût servi de sœur.**

Non pas la boule qui surmonte aujourd'hui le dôme de cette basilique, mais une pomme de pin en bronze, haute de onze pieds, qui resta long-temps déposée sur les marches du portail, et qui maintenant sert d'ornement aux jardins du Belvédère.

4 **C'est Nemrod, architecte insensé de la tour, etc.**

Dante réunit dans la même enceinte les Titans fabuleux

et le Prince superbe qui éleva la tour de Babel. C'est que les deux légendes pourraient bien n'avoir qu'une seule origine : c'est qu'il faut croire à la fable de Deucalion et de Pyrrha, ou douter du déluge.

5 . . . . Ephialte est son nom.

Fils de Neptune et d'Hyphiménide, femme de l'un des Titans. — « Il croissait tous les mois de neuf doigts, et Homère » dit qu'il estait dès jà grand de neuf pas. » (Note de Grangier.)

Il vainquit Mars, et fut tué par Apollon.

6 Voir par mes propres yeux Briarée aux cent bras.

Briarée décrit par Virgile. (Enéide. Ch. x. — V. 565 et suiv.)

7 L'énorme Antée : il parle, il est libre, etc.

Fils de Neptune et de Cybèle, tué par Hercule qui l'étouffa en l'enlevant de terre. Il exerçait ses brigandages dans la Lybie. Il est libre et parle intelligiblement, parce qu'il n'a pas conspiré contre le ciel avec ses frères... Mais alors pourquoi n'est-il pas avec Cacus et Vanni Facci ?

8 Tel le côté penché de la tour Carisandre.

Appelée aujourd'hui Torre Mozza, sur la *piazza minore*, à Bologne : haute de 130 pieds, avec une inclinaison intérieure d'un pied. Celle de Pise, bien plus effrayante, a un surplomb de treize pieds.

Chacun, du reste, a pu observer sur un monument élevé l'effet d'optique décrit par le poète.



CHANT XXXII.

1 **Qu'elles aident ma voix, celles dont les secours.**

« *Dictus est Amphyon Thebanæ conditor arcis*
» *Saxa movere sono testudinis, et prece blandâ*
» *Ducere quò vellet.* »

(HORACE.)

2 **Jamais le Tanaïs, voisin de la grande Ourse.**

Le Don, ou Tanaïs, qui sépare l'Europe de l'Asie.

Le Danube, qui prend sa source dans les montagnes des Grisons, et se jette daus l'Euxin avec tant d'impétuosité, que son eau se conserve douce à plusieurs lieues en mer.

3 **Les monts de Tambernik et de Pietrapiana.**

Le premier en Esclavonie, le second en Toscane.

4 **Leurs dents s'entrechoquaient comme les becs des grues.**

« *Ipsa sibi plaudat crepitante Ciconia rostro.* »

(OV. MÉTAM. 6, v. 97.)

Les images qui suivent serrent le cœur d'une inexprimable angoisse. Il semble que le froid du Cocyte ait passé dans nos veines.

5 **Tu veux savoir les noms de ce couple odieux ?**

Tous deux fils d'Albert Degli Alberti : unis d'abord pour tyranniser leurs vassaux, ils finirent par s'entr'égorger.

6 **Ni ce Focaccia, ni cette ombre isolée.**

Focaccia : noble de Pistoie, qui coupa la main d'un de ses cousins, et assassina ensuite le père de cet infortuné.

Cette ombre isolée est Mordrec, fils d'Arthur, roi d'Angleterre, et le premier des chevaliers de la Table-Ronde. Mordrec, s'étant embusqué pour assassiner son père, celui-ci le prévint et le perça d'un coup d'épée si violent que l'écuyer Guirflet, disent les romanciers, vit le jour à travers son corps.

Sassol Mascheroni : Florentin qui tua un de ses oncles.

Camiccione de' Pazzi, du val d'Arno, celui qui parle, tua par trahison Messer Ubertino, son parent. Il attend Carlino, plus coupable que lui, puisqu'il fut *traître à la patrie*, et livra le château Piano di tre vigne aux noirs de Florence : près de lui, Camiccione paraîtra un saint.

7 **Par hasard, imprudence ou volonté peut-être.**

Nous voici dans le giron d'Anténor. (Voyez la vie de Dante, p. 13, pour expliquer et justifier ce geste barbare.) Ce damné est Bocca degli Abbati, qui, par trahison, fit perdre aux Guelphes la bataille de Monte-Aperto.

Duera, Buoso di Duera, de Crémone : Gibelin qui laissa passer, sans l'attaquer, l'armée française commandée par Guy de Montfort, lieutenant de Charles d'Anjou.

Beccara, mieux Beccaria, de Pavie ou de Parme, légat du Pape à Florence, qui conspira contre les Guelphes, et fut décapité.

Gianni, Gibelin qui favorisa les Guelphes.

Tébaldello, de Faënza, Gibelin qui livra la ville aux Français pendant la nuit.

Ganellone ou Ganelon, gentilhomme mayençais qui trahit Charlemagne, et fit gagner aux Sarrasins la fameuse bataille de Roncevaux, au pied des Pyrénées.



CHANT XXXIII.

1 . . . . **Je fus, moi, le comte Ugolin.**

Voici en quelques mots le sujet de ce célèbre épisode :

Ugolin, de la famille des comtes della Ghérardesca, était un noble Pisan, attaché au parti Guelphe, et qui, avec l'aide de l'archevêque Roger degli Ubaldini, chassa Ninus Visconti, et devint à sa place seigneur de Pise. Mais bientôt l'archevêque, jaloux de cette élévation et poussé par les puissantes familles des Lanfranchi, des Sismondi et des Gualandi, ameuta la populace contre son ancien allié, s'empara de sa personne et la fit enfermer avec ses quatre fils, dans la tour qui est sur la place Degli Anziani. Après quelques mois, il jeta les clés dans l'Arno, et le malheureux comte mourut de faim avec toute sa famille. (Villani, Liv. 7. Ch. 120, 127.)

2 . . . . **le loup vers la montagne.**

La montagne Saint-Julien : il n'y a que quatre lieues et demie de Lucques à Pise.

3 **Ma faim après cela fit plus que mes douleurs.**

Il faut ici, pour l'honneur du poète, protester contre l'opinion vulgaire. Ce vers ne veut pas dire que la faim lui fit oublier sa douleur, et qu'il mangea ses enfans : mais il n'avait pu mourir de douleur, et il mourut de faim.

4 **Que Gorgone s'ébranle avec Caprée, etc.**

Deux ilots de la Méditerranée, voisins de l'Arno.

5 **Nous avions traversé la ligne qui sépare, etc.**

Nous entrons dans le giron de Ptolomée.

6 **Je suis frère Alberic, etc.**

Alberic de Manfredi, de l'ordre des *Frères-Joyeux* dont il a été parlé ailleurs. Ayant invité quelques amis à diner, il les fit tous assassiner, au moment convenu où les fruits furent apportés sur la table.

7 **Car Branca d'Oria, etc.**

Génois, qui tua par trahison don Michel Sanche, son beau-père, dont il a été question dans le chant 22e.

8 **. . . . . Sanche était encor dû, etc.**

Don Michel Sanche de Logodor. (Voy. ch. 22, p. 201.)

9 **. . . . . Mais moi je ne les rouvris pas.**

C'est la seconde action que le poète ait à se reprocher de-

puis qu'il nous a fait pénétrer dans le dernier cercle. Sans doute il n'agit pas ainsi sans raison. Parvenu à la fin de sa course, il faut qu'il épuise les dernières ressources de la terreur. Au plus profond de l'enfer, rien ne se gouverne plus par les lois ordinaires. L'atmosphère est sans air, la douleur sans larmes, le cœur sans pitié.

Que l'on me pardonne de blâmer l'apostrophe qui termine cet admirable chant. Les grands mouvemens ne veulent pas être prodigués. L'âme est encore remuée de cette magnifique prosopopée qui tombe comme la foudre sur les murs de Pise : en voici tout de suite une autre sur les Génois. On sent là une monotone uniformité, j'allais presque dire une fausse chaleur.

Rachetons l'audace de cette critique par les belles réflexions de Rivarol : « Il me semble que dans un siècle où » la religion était toute puissante sur les esprits, ce dernier » supplice dut produire un effet bien effrayant. Voici trois » hommes capables de grands crimes à la vérité, mais il» lustres par leur naissance, et tous trois pleins de vie. Le » Dante vient affirmer à la face de l'Italie que ces trois » hommes ne vivent plus, que ce qu'on voit n'est que leur » enveloppe animée par un démon, et que leur âme est en » Enfer depuis longues années. C'est montrer le doigt de » Dieu au festin de Baltazar : aussi reste-t-il une tradition » du désespoir où il réduisit les trois coupables. On ne » peut pas sans doute faire un plus bel usage de la poésie » et de ses fictions, que d'imprimer de telles terreurs au » crime. C'est faire tourner la superstition au profit de la » vertu. »



CHANT XXXIV ET DERNIER.

1 *(En) vexilla regis prodeunt inferni.*

Les étendards du roi des enfers se déploient! Ce début d'un des plus anciens cantiques de l'église, appliqué à Satan, n'est pas, comme le veut Venturi, une grossière profanation : c'est une sublime ironie. Les voilà, ces étendards devant lesquels devaient s'incliner les bannières des cieux ! Les voilà !... Des ailes de chauve-souris.

2 **Que cette tête immense avec ses trois visages !**

Qui figurent, à ce que l'on croit, les trois parties du monde alors connues ; pour faire entendre que le pouvoir du Mal s'étend partout.

3 **C'est, me dit mon ami, Judas l'Iscariote.**

Celui qui a trahi Dieu, comme Brutus et Cassius ont trahi le Prince. Ce n'est pas dans les œuvres du républicain Alighiéri qu'il faut chercher des maximes pour justifier le régicide.

4 **. . . . . déjà la nuit se lève.**

Les deux poètes ont donc employé vingt-quatre heures à faire leur voyage.

5 **Et se reprit aux crins comme un homme qui monte.**

Il a franchi le centre de gravité. Virgile donnera bientôt lui-même cette explication.

6 **Et déjà le soleil est au tiers de son cours.**

Mezza Terza. La moitié de la troisième heure, suivant la distribution du jour adoptée par les Hébreux, dit Venturi ; et pour nous, une heure et demie avant midi. Virgile a dit, il n'y a qu'un instant : « *La nuit se lève.* » Mais, depuis, il a franchi le centre de la terre, et est arrivé par conséquent aux Antipodes du lieu qu'il vient de quitter.

7 **J'ai saisi le Grand-Ver qui traverse le monde ?**

Dante appelle Satan, comme Cerbère, le Grand-Ver, non seulement par mépris, mais parce qu'ils habitent dans les entrailles de la terre.

8 **Le plus loin des lieux secs que vous foulez aux pieds.**

« *La gran secca.* » La grande sèche, c'est-à-dire la portion du monde sèche et habitée, par opposition à l'océan que Dante croyait une étendue d'eau sans interruption. Le poète va donner une singulière et toute poétique explication de cette différence que Colomb, un siècle plus tard, démentit par la découverte d'un nouveau monde.

9 **Il est un lieu secret, éloigné de Satan.**

A mesure que le poète s'éloigne des fétides et ténébreuses régions de l'enfer, il semble que sa voix s'épure et s'adoucisse avec l'air qu'il respire. On se sent comme lui plus libre, plus léger, plein d'une force nouvelle, pour commencer un autre voyage sur les pas des deux illustres guides.

On a remarqué que chacun des trois actes de la divine comédie se termine par le mot *Stelle,* comme si le grand poète, l'œil fixé vers le but, s'était dit en partant : *C'est là qu'il faut marcher*.

Dante, ô Dante ! il fallait ton génie pour entreprendre un tel voyage, et ton génie pour l'accomplir.

Et moi qui, pénétré d'admiration pour l'austère magnificence de tes tableaux, ai tenté d'en calquer les traits : puissé-je, en les reproduisant décolorés, les avoir au moins conservés fidèles ! Que l'on ignore mon nom ! que l'on ignore mes fatigues et mes veilles ! Heureux si j'entends dire une seule fois en lisant tes vers dans les miens : « *Dante était » un grand poète !* »

FIN DES NOTES.



IMP. DE BOUQUOT.—TROYES.

divine
grand
'est là

dre un

agnifi-
traits :
moins
ignore
lire une
ite était

